★★ INTERVIEW EXCLUSIVE : JAMES ELLROY FAIT SON CINÉMA ★★

MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINÉMA

ALIEN VS PREDATOR
TERREURS EXTRATERRESTRES

VAN HELSING
LE CAUCHEMAR DE DRACULA

ATOMIK CIRCUS : LE RETOUR DE JAMES BATAILLE
LA BONNE SOUPE DES FRÈRES POIRAUD

LE JOUR D'APRÈS
EN PLEINES TEMPÊTES

UNDEAD
LES ZOMBIES VENUS D'AILLEURS

LA CARAVANE DE L'ÉTRANGE
DES FREAKS ET DES HOMMES

LE COUP DE GRÂCE DE TARANTINO

KILL BILL VOLUME 2

ET LA MARIÉE LES TUA TOUS

DOM : 5 € BEL : 4,80 € CH : 9FS CAN : 8,25$CAN ESP : 5 €
ITA : 6 € LUX : 4,50 € PORT.CONT : 5 € RÉU : 2800CFA

VAN HELSING™

UN SEUL HOMME OSE DÉFIER LE MAL

LE JEU

Disponible à partir de mai 2004

Exécutions spectaculaires - Un arsenal d'armes époustouflant - Affrontez des créatures terrifiantes dont Dracula, Frankenstein ou le Loup garou.

www.vanhelsinggame.com

VAN HELSING
AU CINÉMA MAI 2004

SIERRA UNIVERSAL SAFFIRE 13ème RUE PlayStation.2 XBOX GAME BOY ADVANCE

Van Helsing, le jeu interactif © 2004 Vivendi Universal Games, Inc. Van Helsing TM&© Universal Studios. Licencié par Universal Studios Licensing LLLP. tous droits réservés. © 2004 Sierra Entertainment Inc. Tous droits réservés. Sierra et le logo Sierra sont des marques de Sierra Entertainment Inc. TM et © indiquent des marques déposées et appartiennent à leur propriétaires respectifs. "PlayStation" et le logo "PS"Family sont des marquesdéposées de Sony computer Entertainment Inc. TM, ® Le logo Game Boy Advance est une marque de Nintendo © 2001 Nintendo. Microsoft, Xbox et le logo Xbox sont des marques déposées de Microsoft Corporation aux Etats-unis et/ou dans d'autres pays et sont utilisées sous licence Microsoft. Vivendi Universal Games et le logo Vivendi Universal Games sont des marques de Vivendi Universal Games, Inc.

LA VOIE DE LA RÉFORME

Lorsqu'on imagine Quentin Tarantino, en bon cinéphile et amoureux du Bis qu'il est, présider le jury du 57ème Festival de Cannes, qui se tiendra du 12 au 23 mai prochain, on ne peut s'empêcher de penser qu'il va encourager ses confrères à se rendre dans les salles du Marché du Film plutôt que dans celle du Palais, où seront pourtant présentés les films en compétition, comme à l'accoutumée. Et qu'il les encouragera même à remettre la Palme d'Or à un **Yin-Yang Master 3** ou autre **Romasanta** en toute innocence. D'ailleurs, au vu de la Sélection Officielle proposée cette année, force est de constater que les organisateurs semblent conscients des goûts cinématographiques du père Tarantino. Car, même si on y retrouve de nombreux habitués du Festival, tels que Pedro Almodóvar, les frères Coen, Emir Kusturica, Wong Kar-Wai ou encore Michael Moore, ainsi que le lot habituel de films d'auteur et de drames existentiels provenant des quatre coins du globe, plusieurs surprises majeures sont tout de même à souligner parmi les films retenus. En effet, on trouve également, carrément en Compétition, le thriller **Old Boy** de Park Chan-Wook (**Sympathy for Mr Vengeance**), le film d'animation japonais **Ghost in the Shell 2 : Innocence** de Mamoru Oshii (et **Shrek 2**, plus accessoirement), ainsi que, en Séance de Minuit (faudrait pas trop abuser non plus), rien moins que **L'Armée des morts**, titre français du remake de **Zombie**, qui n'est autre qu'une bonne grosse boucherie bien gore qui risque de détonner sévère dans le paysage cannois. Incroyable... mais vrai ! Et le jury n'est pas non plus en reste puisqu'entre Emmanuelle Béart, Tilda Swinton, Jerry Schatzberg et Kathleen Turner, Quentin Tarantino se verra entouré de l'anarchiste et génialissime Tsui Hark, et de ce gros déconneur de Benoît Poelvoorde. Nous, quand on a reçu le communiqué de presse, on a d'abord cru à un poisson d'avril !

Benoît Poelvoorde d'ailleurs (transition facile, soit), sera très bientôt à l'affiche d'un des films français les plus déjantés et couillus jamais produits dans notre pays, à savoir **Atomik Circus, le retour de James Bataille**, de Thierry et Didier Poiraud, dont vous pouvez lire une longue preview dans ce même numéro. On peut déjà vous l'annoncer, rien à voir avec **Podium** ! Quand on écoutait Claude François en feuilletant Pif Gadget, les frères Poiraud, eux, s'abrutissaient déjà à base de bon gros Rock bien lourd en regardant de vieux films de monstres super kitsch et en lisant Mad Movies et tout plein de bande-dessinées underground (dont *Atomik Circus* justement). Logique donc que leur premier film s'en ressente et qu'il s'apparente à un ovni dans la production habituelle. Avec son budget raisonnable (14 millions d'euros) et son casting 4 étoiles (Jason Flemyng, Vanessa Paradis et Jean-Pierre Marielle font également partie de la distribution) mis au service d'une invasion de méduses extraterrestres qui transforment les humains en zombies, **Atomik Circus** risque de faire beaucoup de bruit, et de ravir tous les amateurs du genre, vous lecteurs, en premier. Surtout lorsqu'on écoute Thierry Poiraud annoncer avec un enthousiasme débordant que « *certaines personnes sont un peu déboussolées et ne comprennent pas trop. Ils pensaient qu'on ferait une grosse comédie bien grasse avec quelques monstres, mais nous c'est d'un foutu film de monstres avec de l'humour qu'on a accouché, comme prévu !* ». Vous inquiétez pas les Poiraud, nous on vous comprend, et on l'attend grave votre film !

Damien GRANGER

Mad Movies Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634
Fondateur : Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger (dgranger@mad-movies.com)
Secrétaire de rédaction : Arnaud Bordas (abordas@mad-movies.com) **Rédacteurs pour ce numéro :** Fathi Beddiar, Alex Banjamin, Arnaud Bordas, Alexandre Bustillo, Yannick Dahan, Cédric Delelée, David Doukhan, Julien Dupuy, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Jean-Pierre Putters, Bertrand Rougier, Julien Sévéon, Stéphane Thiellement, Marc Toullec **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com) **Iconographie :** Mathieu Roux **Photogravure :** Unipag **Impression :** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29
Publicité : Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements :** Yves Barast, Marie Anne Benardais, Daniel Bouteiller, Eric Bufkens, Agence Cat's, Carole Chomand, Pascal Colinet, Anne Crozat, Françoise Dessaigne, Brigitte De Zelicourt, Hervé Dupont, Isabelle Duvoisin, Entropie Films, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, Benjamin Gaessler, Laura Gouadain, Jérôme Jouneaux, Emmanuelle Klein, Christophe L., Cédric Landemaine, Frédéric LeBihan, Etienne Lerbret, Emilie Maison, Karine Mestrejean, Jean-Claude Michel, Murielle Montclair, Christelle Pavard, Mélanie Perrier, Thierry et Didier Poiraud, Laurent Renard, Matthieu Rey, Stéphane Ribola, Christopher Robba, Brigitte Semler, Valérie Taillefer, Jean-Pierre Vasseur.
Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Directeur de la publication :** Benjamin Cohen
Editeur : Custom Publishing France SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire : Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film **Harlequin** en DVD au prix de 9,90 € pour le pack dont 2,50 € pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité.

Imprimé en France/Printed in France

SOMMAIRE 164

Alien vs. Predator

Atomik Circus

Le Jour d'après

Van Helsing

Undead

20 ALIEN VS. PREDATOR

L'attirance de Pedro Dupuy pour les monstres au cinéma nous a toujours parue suspecte, lui qui est si gentil, si attentionné et si mignon avec ses reflets roux dans ses cheveux blonds. Quoi qu'il en soit, à peine rapatrié du tournage dantesque de **Alien vs. Predator**, rien de moins que la rencontre houleuse entre deux icônes du cinéma fantastique, le voilà qui s'amuse comme un petit diable et fout un dawa pas possible au sein de l'équipe du film en posant des questions insidieuses. Un vrai monstre dans l'âme en fait ce Dupuy !

26 ATOMIK CIRCUS - LE RETOUR DE JAMES BATAILLE

Dupuy nous ramène encore une preview de feu, cette fois-ci sur le très attendu film des frères Poiraud. Univers décalé, casting mastoc, effets spéciaux à outrance et sujet qui ne recule devant aucune folie. On a peut-être bien trouvé notre film français de l'année !

32 LE JOUR D'APRÈS

Voilà un film d'actualité, dont nous n'avons pu voir qu'une petite vingtaine de minutes, ce qui ne permet malheureusement pas d'en tirer une critique précise. Bref, Stéphane doit quelque peu composer avec ce qu'il a sous la main et nous propose donc un papier informatif agrémenté de quelques propos de Roland Emmerich et de Mark Gordon, les responsables du dérèglement climatique de la planète...

36 TROIE

Et paf, encore un événement du mois qu'on a pas vu ! Cette fois, c'est le blocus total sur ce **Troie** qui s'annonce épique et enlevé, mais dont nous n'avons pas pu voir une seule image, si ce n'est la bande-annonce. Comment faire un papier dans ces cas-là ? C'est là que Granger trouve l'idée de génie : *« Bon mon petit Stéphane, tu vas me faire une papelard sur tous ces bouffeurs de moussaka quand même hein ? C'est ton rayon après tout... »*. C'était juste avant de se ramasser une marmite de sauce bechamelle sur le coin de la carafe...

38 KILL BILL VOLUME 2

Ah ! Celui-là, on l'a vu ! On en est même tellement fiers d'avoir pu chopper une actu en cours de route que toute la rédac s'est pliée en quatre pour parler du film. Stéphane se charge de la critique, Damien est parti tuer Bill himself, Alex Benjamin questionne Tarantino et Fathi et Sévéon se partagent un texte sur les influences des deux volumes. Pendant ce temps-là, Bustillo passe l'aspirateur et Bordas fait les carreaux...

50 VAN HELSING

On l'a vu aussi ! De justesse, mais on l'a vu ! Alexandre Bustillo nous propose ainsi son point de vue sur le nouvel événement de Stephen Sommers tandis que le père Dupuy, encore lui, nous dévoile les effets spéciaux du film en grande pompe.

58 UNDEAD

Bon, en attendant de se taper le remake de **Dawn of the Dead** qui s'annonce dantesque selon ceux qui l'ont vu (Granger pour ne pas le nommer...), un petit film de zomblards en provenance d'Australie ne peut pas faire de mal. Bustillo va vous en convaincre tandis que Julien Dupuy, pas encore parti en salle de réanimation, se charge de nous décortiquer les effets spéciaux de ce petit film sympatoche...

62 LA CARAVANE DE L'ÉTRANGE

Marc Toullec a toujours rêvé de passer à la télé. En attendant de concrétiser son rêve et de figurer un jour dans une émission culturelle comme ***La Ferme des célébrités***, le voilà qui nous ramène une interview de Dan Knauf, créateur de LA série du moment : ***La Caravane de l'étrange***.

66 INTERVIEW CARRIÈRE : JAMES ELLROY - 1ÈRE PARTIE

Certes, la carrière de James Ellroy entretient peu de rapport avec le cinéma, sorti d'une petite poignée de films dont il est la source d'inspiration. Il n'empêche qu'on ne pouvait pas passer à côté de l'opportunité de converser avec l'écrivain, d'autant que le père Fathi nous en aurait voulu. Discussion enlevée entre deux personnes qui semblent s'être trouvées, en attendant la suite au prochain numéro...

RUBRIQUES

3 Édito
6 Courrier des lecteurs
8 Notules lunaires
12 Notules asiatiques
14 Festival
16 Avis Chiffrés
17 Abonnement
73 Mad'gazine
93 Fantastic Guide
98 Petites annonces

N I F F F

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM FANTASTIQUE DE NEUCHATEL

L'évènement suisse du cinéma fantastique

4ème Edition, 29 Juin - 4 Juillet 2004

Billets:
+41 (0)32 730 50 31
www.nifff.ch
Cinemas Arcades & Apollo 1-2-3
Fnac

Majoration de 2frs sur les tickets et 3frs sur les abonnements

OFFRE SPECIALE:
Jusqu'au 13 Juin
abonnement général à 60 euros

www.nifff.ch

BCN · PRESSOR · TSR · hôtel ***** palafitte

MAD MOVIES · avant première · ciné neuchâtel · COULEUR 3 · LE TEMPS · CINEMAN

AVEC LE SOUTIEN DE LA Loterie Romande

Avec le soutien du Canton de Neuchâtel

NIFFF - Rue Martenet 4, 2000 Neuchâtel, Switzerland Tel:+41 32 731 5031 / Fax: +41 32 731 8775

COURRIER DES LECTEURS

MAD MOVIES

UNE RUBRIQUE COURRIER PLUTÔT COURTE CE MOIS-CI. LE FILM POLÉMIQUE DE MEL GIBSON VOUS A FAIT RÉAGIR EN NOMBRE ET POUR MIEUX COUVRIR L'ENSEMBLE DE VOS OPINIONS, NOUS Y REVIENDRONS DÈS LE MOIS PROCHAIN. EN ATTENDANT, PROFITEZ DE CE MOIS DE MAI POUR ALLER DANS LES SALLES ET VISIONNER LES PREMIERS BLOCKBUSTERS DE L'ÉTÉ À VENIR.

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?
Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
6 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail : info@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

PASSIONNÉ

Cher Mad Movies,
C'est d'une main tremblante et l'esprit encore tout retourné que je vous écris. En effet, je viens de voir **La Passion du Christ** et je crois que je vais avoir du mal à m'en remettre. Je ne sais pas si Arnaud Bordas est quelqu'un de croyant mais sa critique (que j'ai lue après avoir vu le film) est en tout point conforme à la mienne : c'est un film monstrueux qui vient du cœur et des tripes d'un homme à n'en point douter extrêmement pieux : Mel Gibson. À quelques réserves près, son adaptation évite toute faute de goût : l'incarnation de Satan, les falsh-backs fidèles et respectueux, ce plan magnifique de la larme tombant du ciel, la scène finale… En un mot : impressionnant ! Et donc bel et bien un film Mad. Alors encore merci de l'avoir défendu envers et contre tout ce que l'on avait pu prétendre jusque-là et longue vie à Mad.

PS : Juste un rapide coup de gueule : impossible de voir le film

May diffusé dans seulement 20 salles en France, à croire que le cinéma de genre est toujours aussi mal perçu.

Matthieu (Metz)

Cher Matthieu,
Parmi les partisans du film de Mel Gibson, nous avons retenu ta lettre, mais pour être parfaitement honnête, nous avons également reçu des courriers de la part de lecteurs n'ayant pas aimé le film et s'indignant du fait que Mad ait aimé. Faute de place dans ce numéro, nous publierons dans le courrier du mois prochain une lettre représentative de cette tendance, celle de Jean-Michel Cavrois en l'occurence, qui est très longue et qui mérite donc une longue réponse. Voilà.

VOUS AVEZ DIT TABOU ?

Cher Mad Movies,
Lecteur assidu et passionné de films d'horreur, je vous écris pour savoir ce que deviennent les films dont vous parlez en preview, des films tels que **Flesh for the Beast**, **Skinned Deep**, **Bloodgnome**, **Scarecrow**, **Monster Man**, **Blood Feast 2** et l'excellent **House of 1000 Corpses**, sorti uniquement en VO. Sont-ils inexorablement ignorés des éditeurs et distributeurs car trop gore ? Sont-ils tombés dans l'oubli ou tout bonnement interdits de diffusion et d'exploitation par la censure française, qui n'est pas tendre en ce domaine ? Comme vous présentez et chroniquez ces films dans votre magazine, j'aimerais, en tant que lecteur mais aussi en tant que cinéphile, avoir votre point de vue et votre opinion quant à cette quasi-absence de ces films dans les cinémas et les vidéo-clubs. Enfin, je pense que vous avez le devoir d'informer vos lecteurs afin d'éviter toute ambiguïté sur ce sujet, qui pourrait se révéler être un manque d'information évident ou être tout simplement tabou. En clair, le cinéma fantastique est-il baillonné, voire censuré ?

Pierre Gingembre (Lomme)

Cher Pierre,
Pas de panique, point de censure ni même de tabou là derrière. Nous recevons souvent des lettres comme la tienne et à chaque fois nous répondons la même chose : surveillez votre marchand de journaux, les chaînes satellites ou même les bacs vidéos. Si tu es un lecteur vraiment assidu, je te renvoie à la réponse que nous avions déjà faite à ce sujet dans le courrier des lecteurs du numéro 158 (avec Hellboy en couverture) et qui concernait une bonne partie des films que tu cites.

TROMATISME CANNOIS

Fans de Lloyd Kaufman et du "Troma Spirit", numérotez vos abattis ! Le boss de la firme la plus chtarbée du cinéma US débarque sur la Croisette pendant le Festival.
Lloyd sera en effet présent à la Fnac. Forum des rencontres (niveau 1), 83 rue d'Antibes, le 18 mai à partir de 16 heures pour une rencontre-dédicace précédée de la projection du DVD **All the Love you Cannes**. Notez ça dans vos calepins et rendez-vous là-bas pour une après-midi qui risque d'être beaucoup plus poilante que le dernier Jean-Luc Godard.

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav, et parfois, Bolo…) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau.
Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur la homepage du site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com
Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

L'éditeur de la publication n'est pas responsable du contenu des opinions exprimées sur le forum qui reste sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

Apprenez un vrai
métier créatif !

Photos : S. Cohen

Maquillage B. Skoczelas

Maquillage S. Livet

Maquillage B. Vergoni

Maquillage L. Landais

Le cinéma et le spectacle sont votre univers. Vous voulez faire de cette passion votre métier ; travailler et créer pour les artistes et des personnalités médiatiques. À ITM, devenez en 2 ans, assistant, puis **maquilleur artistique professionnel.** Des stages courts réservés aux professionnels français et étrangers sont aussi proposés à Paris et à l'étranger.

Devenez maquilleur pour le cinéma, les effets spéciaux, la mode, le théâtre, la télévision

ITM Création & Maquillage PARIS

www.itmparis.com

01 44 08 11 44

à renvoyer à : **ITM**
9, rue des Arènes de Lutèce - 75005 PARIS

Demande de documentation gratuite
Enseignement supérieur technique privé

MAD054

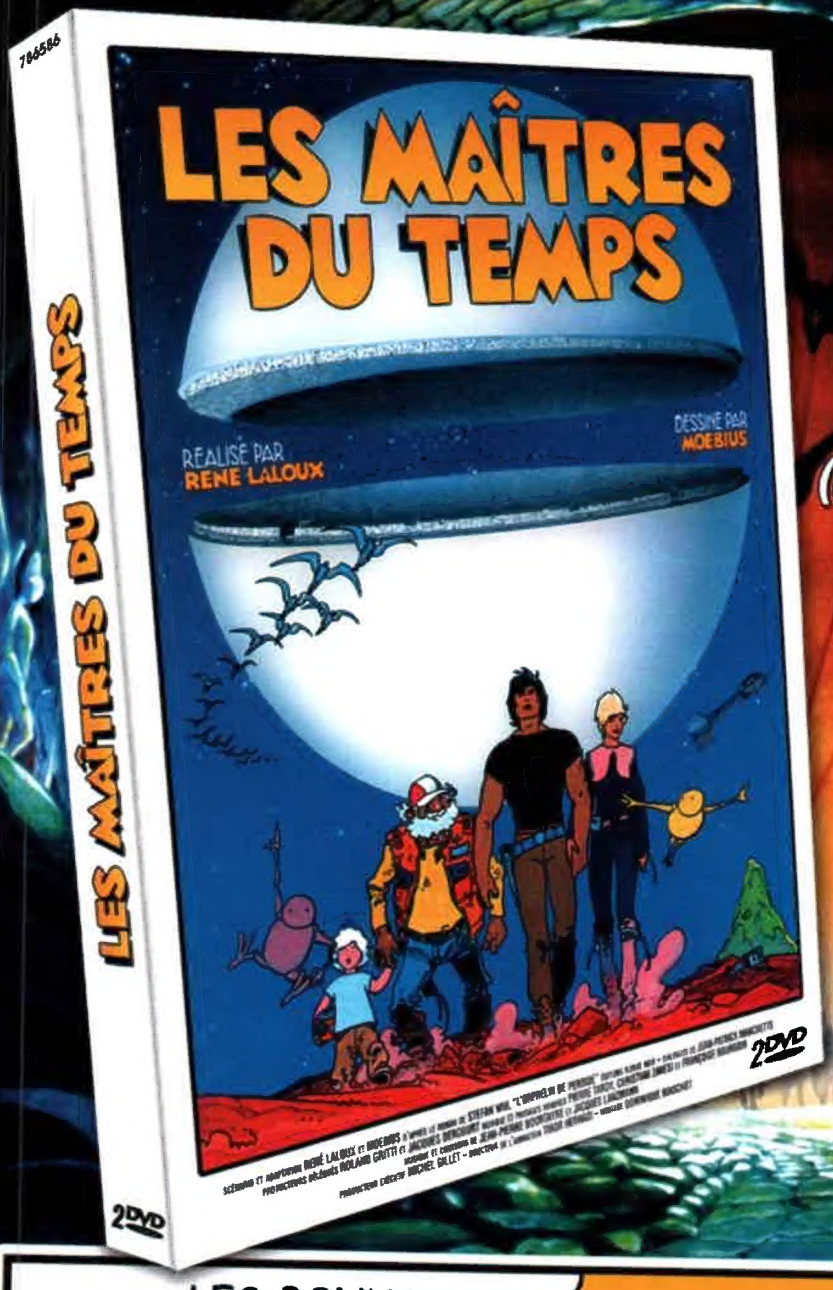
❑ M. ❑ Mlle Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____
Année de naissance _____ Tél. _____
Niveau d'études ❑ Secondaire ❑ Terminale ❑ Supérieur
Filière suivie _____

"Conformément à la loi "Informatique et libertés", vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant. Sauf refus de votre part, ces informations pourront être utilisées par des tiers".

ÉDITION COLLECTOR 2 DVD

20 ANS AVANT *LES TRIPLETTES DE BELLEVILLE* ET *KIRIKOU ET LA SORCIÈRE*
UN CHEF-D'ŒUVRE DU CINÉMA D'ANIMATION FRANÇAIS

LES MAÎTRES DU TEMPS



UN FILM DE RENÉ LALOUX
(LA PLANÈTE INTERDITE)

DESSINS DE MOEBIUS
(BLUEBERRY, L'INCAL NOIR…) :
LE PLUS GRAND AUTEUR
DE BANDE DESSINÉE VIVANT !

VERSION HAUTE DÉFINITION
ENTIÈREMENT REMASTERISÉE

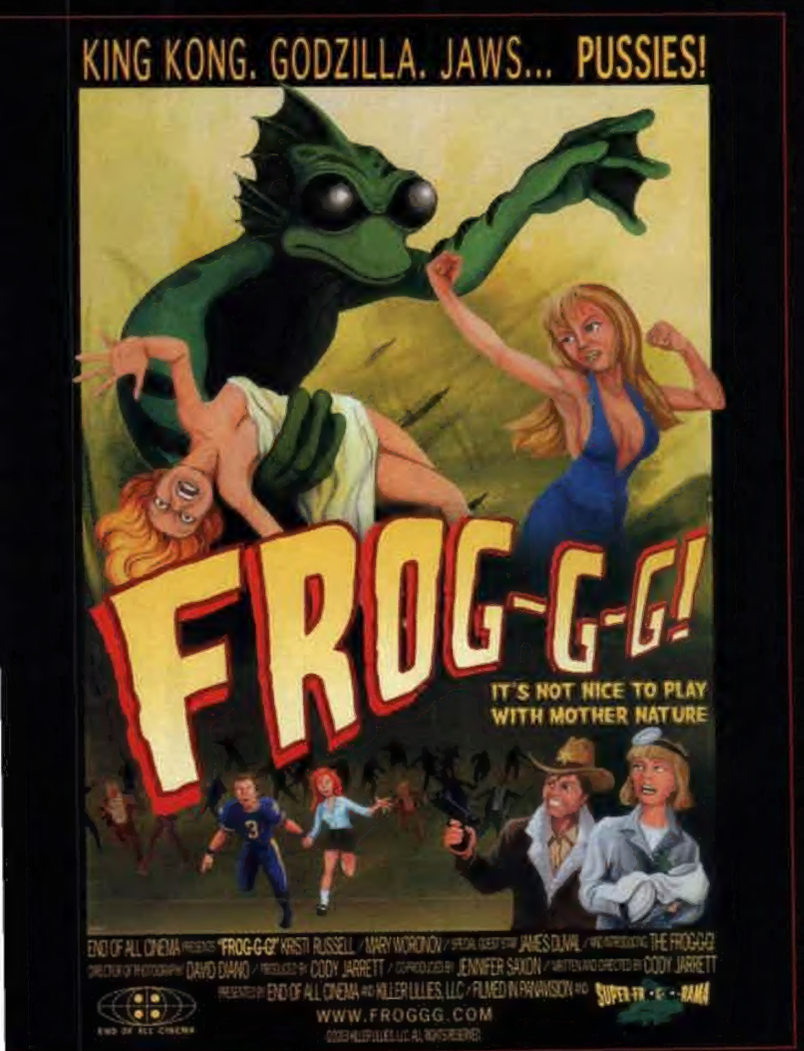
LES BONUS

- AUTOUR DU FILM : interviews de René Laloux, Moebius, du producteur Michel Gillet…
- STEFAN WUL : interview de l'écrivain de science-fiction, auteur du roman dont a été tiré le film.
- LES DESSINS ORIGINAUX DE MOEBIUS ET EXTRAITS DU STORY BOARD
- COMMENT WANG-FO FUT SAUVÉ (15mn) : Court métrage de René Laloux, univers graphique et dessins de Caz d'après une nouvelle de Marguerite Yourcenar.

EN VENTE PARTOUT

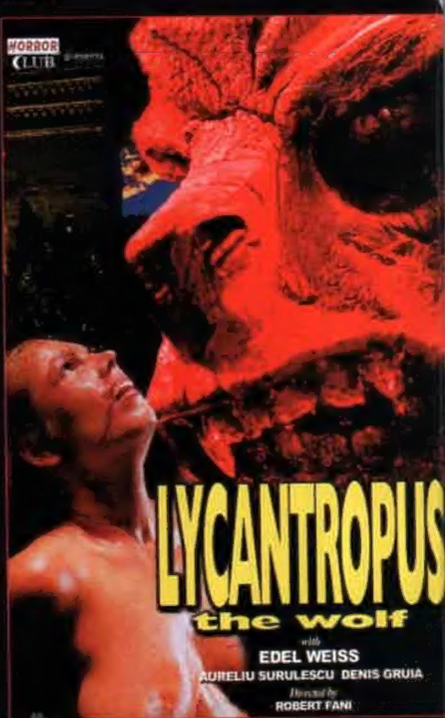
NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.



■ Doublure de Johnny Depp et réalisateur de **Surfbroads**, Cody Jarrett (de faire des conneries) revient derrière la caméra pour les besoins de **Frog-g-g!**, une petite production à la Roger Corman où un crapaud patauge dans des déchets toxiques qui le métamorphosent en mutant de taille humaine. Le batracien bipède se met dès lors à parcourir la ville dans le but de s'accoupler avec la gent féminine locale, mais une physicienne aux gros lolos se lance à ses trousses. James Duval (le minet de chez Gregg Araki) fait une apparition dans cet hommage rigolo aux drive-in movies des années 50 (genre **Le Blob**), en nettement plus trash, avec plein de politiciens véreux et de rednecks qui rotent de la Budweiser. Burp!

■ Dernier descendant d'une famille noble fondée par un alchimiste brûlé au XIIIe siècle pour lycanthropie, Daniel est persuadé d'être la réincarnation de son ancêtre (il a du poil aux pattes). Il vit cloîtré dans le château familial, aux abords duquel sont agressées des donzelles qui se souviennent que leur assaillant s'est livré sur elles à des pratiques inavouables et avait une haleine de chacal. Accusé des faits et de puer de la gueule, Daniel est arrêté. On découvre alors qu'il n'est pas coupable et qu'il s'est fait enfler par son cousin et sa gouvernante, lesquels veulent s'approprier ses biens. Lorsqu'il l'apprend, Daniel sent une férocité animale et atavique s'emparer de tout son être... C'est Robert Fani qui réalise **Lycantropus** (sous-titré **The Wolf** au cas où on n'aurait pas capté), une histoire de loup-garou jouée par la plantureuse Edel Weiss (ça, c'est du pseudo première classe!), et qui tient plus du porno soft que du classique de la Hammer puisque les toisons pubiennes y sont moins frileuses que les fourrures animales!



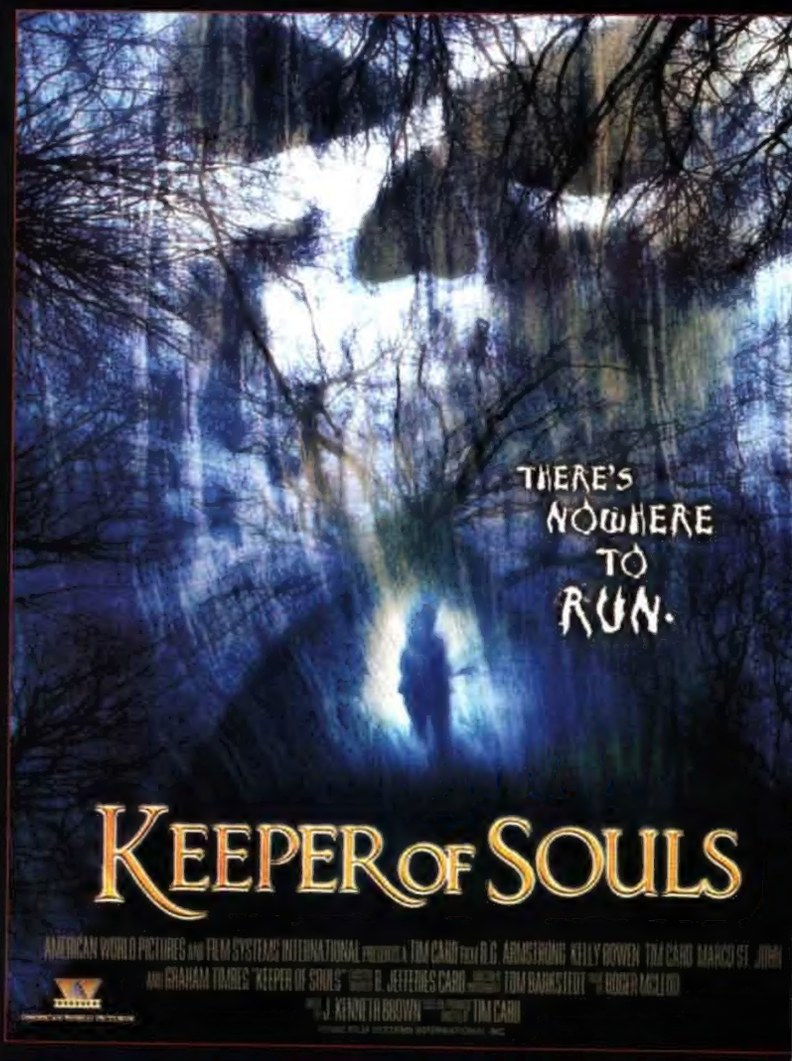
HELLBOY
LE FEUILLETON - 8E PARTIE

Ces veinards de ricains ont donc eu la joie de voir **Hellboy** bien avant nous puisque le film est sorti là-bas le 2 avril, récoltant la somme confortable de 23,5 millions de dollars lors du premier week end d'exploitation. Un démarrage plutôt pas mal, légèrement plus élevé que ce qu'annonçaient les pronostics, et qui a en tout cas satisfait les pontes de la Columbia, au point de les convaincre d'envisager sérieusement une séquelle, comme ont pu le confirmer depuis Ron Perlman et Guillermo Del Toro. Porté par de très bonnes critiques, le film a depuis progressé petit à petit, atteignant la barre des 55 millions de recettes à la fin du mois d'avril. **Hellboy** devrait donc rembourser son budget (66 millions) au terme de sa carrière dans les salles américaines, et si l'on y ajoute les recettes internationales, les ventes et locations DVD ainsi que les droits télé, le film de Del Toro risque d'être une bonne affaire pour la Columbia. Ce qui est quand même surprenant pour un film qui, répétons-le, n'affichait aucune star à son générique et s'inspirait d'un comic book quasiment inconnu du grand public. En tout cas, Guillermo est très heureux que son film ait réussi à trouver son public et annonce pour la fin de l'année une édition collector 3 DVD dotée de nombreux bonus et surtout d'une version rallongée de 20 minutes, où seront beaucoup plus développés le personnage de Raspoutine et le triangle amoureux Hellboy-Liz Sherman-Agent Myers. En attendant, bonne nouvelle, devant les recettes US, la Columbia s'est décidée à sortir le film chez nous le 11 août et non courant octobre, comme il en était question à une époque. L'été sera chaud!

Arnaud BORDAS

■ Très vaguement adapté d'un classique de la littérature vampirique (*Carmilla* de Sheridan Le Fanu), **Vampires vs. Zombies** a pour héroïne Jenna, une jeune fille que les jours qui passent rendent de plus en plus exsangue. Accompagnée par son papa, elle voyage vers l'antre de Carmilla, dans l'espoir d'être délivrée de son mal. Chemin faisant, ils vont affronter des collégiennes catholiques zombifiées, des cannibales et des vampires. Une fois parvenus à destination, Jenna va se faire draguer par Carmilla et tout va partir en couille. C'est Brinke Stevens qui incarne la baronne vampire, sous la caméra voyeuse de Vince d'Amato (**Corpse-O-Rama**).

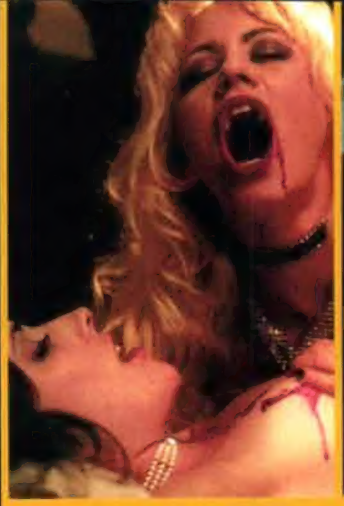
■ Acteur dans **Guyver** et responsable des effets spéciaux sur ***Xena***, Ted Smith réalise son premier long avec **Guardian of the Realm**. En traquant un démon qui a subtilisé un artefact à un antiquaire de Manhattan, un Van Helsing du pauvre *(une sorte de San Helving quoi… – ndlr)* et son apprentie se retrouvent à L.A. où ils vont être confrontés à une secte tentant de ranimer le diabolique Virago (on dirait le nom d'un produit de nettoyage), engeance des ténèbres capable d'ouvrir les portes de l'Enfer pour laisser déferler ses pensionnaires sur Terre. Glen Levy (cascadeur sur **Le Seigneur des anneaux**), Tanya Dempsey (**Deathbed** de Stuart Gordon, **The Coven**) et Heather Ashley (**Maniacal**, **Screaming Night**) sont au programme.



De gauche à droite : Hellboy et sa pétoire, Abe Sapien et ses lunettes de plongée, Kroenen et sa doudoune : plus que 3 mois avant que le bestiaire de Del Toro ne débarque chez nous…

■ Réalisateur de **The Waking**, Tim Card met en scène et s'octroie le rôle principal de **Keeper of the Soul**, film dans lequel on aperçoit également R.G. Armstrong, vétéran vu chez Peckinpah et dans **Predator**. Partis roucouler lors d'un week-end en amoureux, Cliff et Stacy déboulent en pleine cambrousse et s'installent dans une plantation à l'écart de la ville. Stacy commence alors à faire des cauchemars et à somnambuler dans le cimetière avoisinant, tandis que Cliff trouve des morceaux de gens découpés. Vu la tournure que prennent les choses (ils ont en fait atterri sur le territoire d'un démon ancestral), le couple décide de fuir les lieux, mais tous les habitants semblent se liguer contre eux. Ça sent le **Détour mortel** à la Lovecraft !

■ Plus excitant que **Spy Kids 3**, voire même que **Les Fantômes du Titanic**, voici **Bloody Tease**, nouvelle production en relief de Razor 3-D réalisée par Brad Sykes (**Lord of the Vampires**, **Goth**). Un crétin qui fête son anniversaire dans une boîte de strip-tease réalise trop tard que les danseuses sont en fait des vampires assoiffés de sang, et en particulier du sien. Ne le voyant pas revenir le lendemain, ses potes se rendent sur les lieux, lèvent trois effeuilleuses et les ramènent chez eux dans l'espoir de les culbuter. Ils réalisent trop tard



COUNTESS DRACULA'S ORGY OF BLOOD
SEA, SEX N' GORE!

Originaire de cette usine à rednecks qu'est le Texas, Donald F. Glut déroge à la sacro-sainte règle de son État. Lui, il ne veut pas se boulotter en chili des teenagers égarés ou encore moins atomiser tout un peuple qui a le malheur d'être trop basané, mais veut seulement réaliser des films semi-parodiques d'horreur et de super-héros, ce qui est tout de même mieux pour la paix dans le monde *(bon ben Alex, t'es apte à concourir pour Miss France… – nldlr)*. Et le bougre commence très jeune à tâter de la caméra. À peine âgé de quinze ans (soit à l'âge où Rougier découvrit qu'il était un garçon et où Moïssakis chopa de force sa première donzelle, Steph, la classe comme toujours…), il emballe trois petits hommages à la Universal (**Teenage Werewolf**, **Teenage Frankenstein** et le crossover **Teenage Frankenstein meets Teenage Werewolf**), pour ensuite s'intéresser au cas des plus grands super-héros ricains (**Captain America vs The Mutant**, **Batman and Robin**, **Superman vs the Gorilla Gang**), avant de revenir à ses premières amours en 2001 avec **Vampire Hunters Club** et **The Erotic Rites of Countess Dracula**. Après un petit détour par l'Egypte en 2003 (**The Mummy's Kiss**), Donald F. Glut (surnommé aussi Dinosaur Don Glut) est de retour avec **Countess Dracula's Orgy of Blood**, séquelle plus ou moins avouée de **The Erotic Rites of Countess Dracula**. Vague relecture du roman de Stocker transplantée dans le Los Angeles d'aujourd'hui (c'est vrai que dans le genre ville sombre et gothique…), **Countess Dracula's Orgy of Blood** nous fait pourtant du pied. Et quand on se penche sous la table, c'est pour y découvrir un joyeux casting dominé par cette légende vivante de Paul Naschy (qui vient ici jouer un prêtre dans un prologue se déroulant au 19ème siècle) et par la sculpturale Glori-Anne Gilbert (Rougier nous dit qu'il est tout dur en la voyant: bien Bertrand, n'oublie pas ton catalogue la Redoute avant de partir), une fofolle déjà vue dans **Night Vamps** et **Killer Sex Queen from Cyberspace**. Un titre de plus à une filmo bien dérangée.

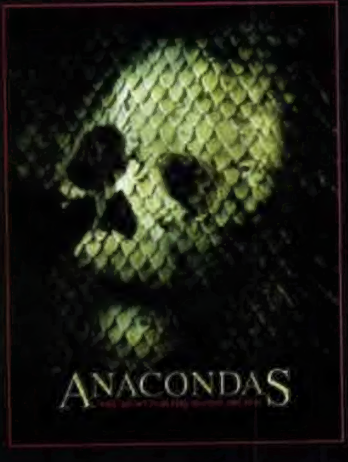
Alexandre BUSTILLO

qu'elles sont en fait… Bref, vous avez compris. Fréquenté par Elina Madison (**The Hazing**, **The Mummy's Kiss**), Alison Beal (**Death Factory**) et Monika Wild (**Goth**), trois poupées qui vont vous donner sérieusement envie de chausser des lunettes à la **Star Trek** pour mater leurs nibards en relief, le film bénéficie de maquillages gore signés Ron Karkouska (**Wishmaster 3**).

■ Produit par le spécialiste du film d'horreur à petit budget David Sterling (**Creepies**, **The Coven**, **Death Factory**) et réalisé par le désormais incontournable Joe Castro, qu'on ne présente plus, **Evil Unleashed: The Mummy** reprend la trame d'**Ancient Evil: Scream of the Mummy** de David De Coteau. Heather Ashley (cf. **Guardian of the Realm**) y est une momie ranimée

par des étudiants et qui entame des danses lascives afin de les séduire. C'est donc un strip-tease avec des bandelettes que nous livre Sterling… Oui, je sais, elle est facile, alors en voici une autre, plus complexe: savez-vous pourquoi on peut manger du fromage la nuit sans déranger ses voisins? Eh bien, parce que le fromage, ça fait pas de brie!

■ Anciennement titré **Venom**, **Anacondas: The Hunt for the Blood Orchid** est en fait la suite d'**Anaconda**, le chef d'œuvre de Luis Llosa (qu'est-ce qu'on rigole…). Le pitch: une équipe de scientifiques, constituée d'éphèbes bas du front et de bimbos trépanées, part en Amazonie à la recherche d'une orchidée légendaire susceptible d'apporter la jeunesse éternelle. Manque de pot, la fleurette en question est très prisée d'une espèce d'anaconda géante qui squatte dans les parages. Salli Richardson (**Antwone Fisher**) récupère le tee-shirt mouillé et le short moulant de Jennifer Lopez, Morris Chestnut (**Mission Alcatraz**) remplace Ice Cube et le reste du casting se constitue de Nicholas Hope (**Scooby-Doo**), Matthew Marsden (**La Chute du Faucon noir**) et Kadee Strickland



(**Une vie volée**). Réalisé par cet artiste jusqu'au-boutiste qu'est Dwight H. Little (**Halloween 4**, **Désigné pour mourir**, **Sauvez Willy 2**…), **Anacondas** débarquera dans nos salles le 10 novembre prochain, pour la plus grande joie de Damien Granger, qui ne s'est pas encore remis de sa visite à L'Île aux Serpents, près de Poitiers.

■ « *Oubliez* **Matrix**: **Sci-Fi Fighter** *est un classique des arts martiaux, qui va plaire à tous les fans de SF!* », nous promet-on. Vu que c'est réalisé par l'ex-cascadeur Art Camacho (chorégraphe de combats pour Seagal et Van Damme), à qui l'on doit **Final Payback**, **Point Doom**, **Redemption** et **Gangland**, et qu'on y croise trois membres de l'Actor's Studio (Lorenzo Lamas, Don « The Dragon » Wilson et Cynthia Rothrock), on n'en doute pas une seconde. Le scénar est à la hauteur: un gros musclé doit pénétrer dans un jeu de baston virtuel pour sauver son fils qui y est prisonnier. Aidé par un agent du FBI, un nerd de l'informatique et une pro du combat, il va devoir franchir plusieurs niveaux et latter plein de lutteurs pour ramener fiston à la maison. Même si on nous annonce « *dix champions du monde, vingt-cinq batailles et deux cent cinquante effets spéciaux* », ça ressemble plus à **Spy Kids** qu'à **Matrix**!

■ Le nouveau Jim Wynorski (signé de son pseudo Jay Andrews) a pour titre **Sea Ghost** et se déroule sur une plate-forme pétrolière transformée en station de recherche (de quoi, j'en sais rien). Les scientifiques qui y travaillent reçoivent le signal de détresse d'un tanker. Une fois le bâtiment localisé, ils découvrent qu'il est submergé et vide de tout occupant, sauf d'un organisme étranger qui pénètre dans la combinaison d'un des chercheurs, lequel apprécie modérément de se faire enfiler par un machin spongieux. Pendant ce temps, un agent du gouvernement se pointe à la station et

explique à son commandant que le tanker transportait une foreuse géante qui est malencontreusement rentrée dans le cul d'une créature souterraine, laquelle, plutôt antipathique, est remontée avec la foreuse. Vedette de **Society**, Billy Warlock tient le haut de l'affiche de ce **Piège en haute mer** mâtiné d'**Alien** et de **The Core**.

■ Le trop rare Jeffrey Obrow (**The Power**, **The Kindred**, **Servants of Twilight**), absent des écrans depuis **Legend of the Mummy** (en DVD dans toutes les solderies), is back avec **They are Among Us**, lequel se déroule dans la petite ville de Point Ridge. Daniel va fêter ses dix-huit ans et s'apprête à rejoindre la fac. En attendant, il juge le comportement des habitants très étrange à son égard : on le regarde de travers, on murmure dans son dos alors que des gens sont portés disparus... Puis, la ville est ravagée par une série de meurtres atroces, tandis que la rumeur prétend la forêt locale hantée par des créatures hideuses. Après avoir fait la connaissance d'une jeune fille qui recherche son père, kidnappé sous ses yeux par un « monstre » alors qu'elle n'était encore qu'une petite fille, Daniel va découvrir que sa propre mère est en fait membre d'une colonie extra-terrestre... et que son destin est d'en devenir le chef. Casting sympa pour ce mélange de **Body Snatchers** et de **The Faculty** : Alison Eastwood (oui, oui, la fille de Clint !), Corbin Bernsen (**Le Dentiste**) et Bruce Boxleitner (***Babylon 5***).

San HELVING

Flashes

● Le projet **Fantastic Four** sent de plus en plus mauvais : on devrait y retrouver Paul Walker (La Torche), Tim Robbins (Dr. Fatalis), Michael Chiklis (La Chose) et Ralf Moeller (le gros rustaud vu dans **Gladiator** et qui a joué Conan à la télé). Et ce sera réalisé par Tim Story (**Barbershop**). Parfois, certains films sont rates avant même d'être tournés...

● Quentin Tarantino a deux projets : réaliser d'ici quinze ans (!) une suite à **Kill Bill** (soit en animation, soit en live : on y suivrait la vengeance de la fille de Vivica A. Fox), et adapter *Casino Royale* avec un petit budget starring Pierce Brosnan dans le rôle de Bond (c'est le seul des bouquins de Fleming à ne pas avoir été filmé, sauf sous la forme d'une parodie). Bon, et **Inglorious Bastards** Quentin, c'est pour quand ?

● Le casting du **King Kong** de Peter Jackson se remplit peu à peu : après Naomi Watts et Adrien Brody, c'est au tour du comique Jack Black de rejoindre l'île préhistorique, dans le rôle d'un cinéaste semble-t-il inspiré d'Ernst B. Schoedsack, le co-réalisateur du **King Kong** original.

● **Subterranean** : tel est le titre du nouveau projet de Marcus Nispel, un film à la **Aliens** où un commando est envoyé sous le métro de New York pour éradiquer une menace planétaire. On espère que ce ne sera pas classé PG13 comme c'est le cas pour **Alien Vs. Predator** !

● Avant de s'atteler à **La Guerre des mondes**, Steven Spielberg commence dès juin la réalisation d'un projet alléchant qui sent la polémique à plein nez : basé sur un scénario d'Eric Roth (**Révélations**) et interprété par Ben Kingsley, le film racontera la prise en otages puis l'exécution de 11 athlètes israéliens par le groupe terroriste pro-palestinien « Septembre noir » lors des Jeux Olympiques de Munich en 1972. On attend ça de pied ferme.

● Après sa série d'interviews estampillées « Masters of Horror » (en compagnie du sémillant Dave **Les Morts naissent les vivants** Parker), le déjanté et décoiffé Mike Mendez (**Serial Killers**, **Le Couvent**) revient avec le beaucoup plus sérieux **Gravedancers**, qu'il décrit comme un croisement entre **Poltergeist** et **Les Autres**. « *Je veux donner au public une nouvelle raison d'avoir très très peur des fantômes.* » déclare le bonhomme. Oh oui, vas-y !

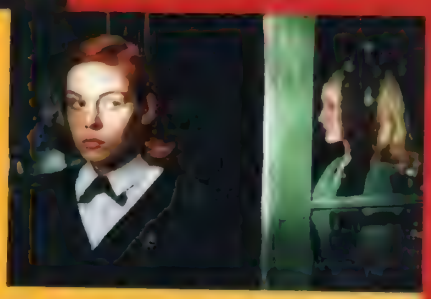
● L'inconnu Sam Drog s'apprête à tourner dès le mois de Juin prochain **Zombeak !**, décrit comme le « *world's first satanic killer zombie chiken movie* » par les producteurs de Smear Pictures. Plus sérieusement, le film s'annonce comme un survival campagnard teinté de satanisme.

● Ça se précise pour **Devil's Rejects**, séquelle de l'excellent **House of 1000 Corpses**, toujours réalisé par Rob Zombie. Ken Foree et Michael Berryman seraient de la partie. Pourchassée par une meute de chasseurs de primes, la famille de tarés du premier opus se réfugie chez un autre clan, encore plus dégénéré. Magne-toi le cul Rob, on est bien chaud, là...

● Toujours rayon séquelles, sachez que Dee Snider s'apprête à réaliser **Strangeland 2 : Cult of Personality** et que le trop rare Richard Stanley se dit intéressé par **Society 2 : Body Modification**. Un temps en stand-by, le quatrième volet de **Massacre au camp d'été** est relancé, toujours sous la tutelle de Robert Hiltzik. Pour finir, vous n'êtes plus censés ignorer que la séquence catastrophe de **Destination finale 3** se déroulera dans un parc d'attractions.

● Harris Wilkinson (qui vient d'écrire la suite d'**Hypnose**) est arrivé à convaincre la New Line de s'intéresser de près à son **Bone Canyon**, où les survivants d'un crash aérien dans le désert sont pris en chasse par des ombres mystérieuses. Un concurrent pour le nouvel Aja ?

THE WOODS
DERRIÈRE LES ARBRES



Après nous avoir ravagé le cœur avec son splendide **May** (qui a rencontré un joli succès d'estime sur la capitale), Lucky McKee est devenu depuis un réalisateur à suivre de très près, à l'instar de Shyamalan (qui a du rebaptisé son projet homonyme **The Village**) et de Del Toro en leur temps. Dire que **The Woods**, son nouveau film, nous excite velu relève tout simplement de l'euphémisme (formule galvaudée, on sait, mais là c'est le cas grave). Alors attention au pitch qui tue ! Envoyée de force dans un pensionnat pour jeunes filles par ses parents, la jeune Heather (Agnes Brucker, vue dans **Blue Car**) n'aspire qu'à une chose : rentrer chez elle. Maltraitée par les autres pensionnaires, terrorisée par une directrice implacable et cruelle (Patricia Clarkson) et assaillie de visions terrifiantes, Heather n'est pas au bout de son cauchemar. Soudainement, les disparitions se multiplient dans le pensionnat. Tout porterait à croire que quelque chose se terrant dans la profonde forêt avoisinante en serait responsable. Quelque chose de terrifiant et d'inhumain qui ne veut absolument pas qu'Heather reparte chez ses parents... Épaulé par un très bon casting (Bruce Campbell est de la partie) et d'une réputation sulfureuse (le film est paraît-il extrêmement gore), **The Woods** a toutes les cartes en main pour devenir un futur classique de trouille craspec. De la part de l'auteur de **May**, on en attend pas moins.

Alexandre BUSTILLO

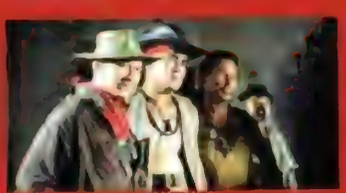
NOTULES ASIATIQUES

→ par Julien SÉVÉON

La sortie de Garuda en Thaïlande nous donne l'occasion de nous pencher un peu plus sur les récentes sorties locales avant de s'orienter vers HK où plusieurs polars alléchants (tout du moins deux) nous attendent. Et pour finir, un petit compte rendu de la première édition du festival "Carrément à l'Est".

■ Prévu pour une sortie courant mai, **Spider Forest** est le nouveau film de Song Il-Gon (**Flower Island**). Changement de direction pour le réalisateur, il est question ici d'un thriller mystérieux. La « spider forest » est un endroit où l'esprit de ceux qui sont morts et que l'on a oublié réside. Dans cette forêt, une jeune fille se fit tuer, et depuis tout le monde a tout oublié de cette affaire. Un jour, Kim arrive dans cette forêt et rencontre des personnes qui étaient liées d'une manière ou d'une autre à la mort de cette jeune fille. Et petit à petit, Kim se rend compte qu'il n'est pas totalement un inconnu dans ce lieux étrange…

■ Le western est un genre populaire en Thaïlande (au cinéma par le passé, à la télé aujourd'hui) auquel nombre de réalisateurs locaux se sont adonnés. Nouveau film dans le genre, **Siamese Outlaws** s'inspire d'événements ayant réellement eu lieu en 1965 (soit 2508 au calendrier thaï). Un bandit nommé White Tiger commet, en s'alliant avec d'autres gangsters, une série de vols époustouflants. Mais quand l'un de ses complices le trahit, l'odyssée sauvage de White Tiger annonce le début de sa fin. Réalisé par Wenai Prathombul, ce film vient tout juste de sortir en Thaïlande.



■ Toujours en Thaïlande, **Garuda**, dont on vous parle depuis un petit moment maintenant, vient enfin de sortir. Le monstre, que l'on n'avait pas pu voir jusqu'à présent, semble des plus réussis et devrait ravir les fans de créatures géantes et destructrices à la Godzilla.

■ Bonne nouvelle (?), après **Ong Bak**, Besson a acheté **Bang Rajan** pour une sortie française prévue en fin d'année ! Espérons juste qu'afin de le « rendre compréhensible pour le public français », il ne doublera pas tous les dialogues afin de faire

croire que les héros sont des Gaulois se battant contre des Romains… En attendant, c'est quand même une bonne nouvelle que ce très grand film bénéficie enfin d'une sortie nationale, vu que, hélas, nombre de distributeurs ne croyaient pas du tout au potentiel du film.

■ Après **Iron Ladies**, **Cheerleader Queens**, **Beautiful Boxer**, **Iron Pussy** (basé sur la vie d'Alexandre Bustillo) et j'en passe, voici **Spicy Beauty Queens**. Dans ce film hautement orienté gay et trans, quatre drag queens prennent d'assaut une banque pour faire un casse. Mais devinez quoi ? Tout ne se passe pas comme prévu… Décidément, la Thaïlande ne cessera jamais de nous surprendre !

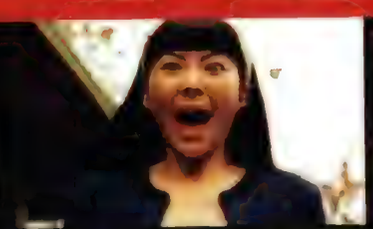
■ Les échos concernant le nouveau Johnnie To, **Throwdown** (sortie bientôt) sont dithyrambiques. La scène d'ouverture (une poursuite dans les rues et les immeubles de HK) de ce polar hautement vitaminé, mettant en scène Aaron Kwok (un acteur qui ne chôme décidément pas), vaudrait à elle seule la vision de tout le film.

■ On ne peut pas dire que **Hit Team**, tourné par Dante Lam (généralement peu inspiré, il faut bien le reconnaître) et mettant en scène une foule de pop-stars locales, compte parmi les grands films de ces dernières années, loin de là. Cela n'a bien entendu pas empêché la mise en chantier d'un **Hit Team 2**, toujours mis en scène par Lam, avec une autre

FESTIVAL CARRÉMENT À L'EST

CETTE PREMIÈRE RENCONTRE CINÉMATOGRAPHIQUE PARISIENNE, MISE EN ŒUVRE NOTAMMENT PAR L'ANCIEN PROGRAMMATEUR DU FESTIVAL DU FILM ASIATIQUE DE DEAUVILLE, FUT UNE SYMPATHIQUE PETITE RÉUSSITE. S'ARTICULANT AUTOUR D'UNE RÉTROSPECTIVE SUR LE NOUVEAU CINÉMA DE SINGAPOUR (VOIR HS CINÉMAS D'ASIE) ET UNE AUTRE AUTOUR DE KIM JEE-WOON, CETTE PREMIÈRE ÉDITION NOUS A AUSSI PRÉSENTÉ PLUSIEURS INÉDITS ET AVANTS-PREMIÈRES.

Du côté de Singapour on a pu (re)voir quelques petites perles comme les excellents **12 Storeys**, **Eating Air** ou **Forever Fever**. Le premier est un des films phares de cette mini nouvelle vague qui secoue la ville de Singapour depuis le milieu des années 90. Un film plongeant dans la réalité des HLM de la ville et les ennuis des différents habitants de l'immeuble. Loin d'être totalement glauque, comme ce court résumé pourrait le faire croire, **12 Storeys** est un film à l'humour noir qui mériterait d'être plus largement connu. **Eating Air** est quant à lui un film au croisement de **La Haine** (une œuvre que le co-réalisateur, Kelvin Tong, avoue beaucoup apprécier), du **Péril jeune** (pour l'humour), du film de kung-fu… Un métrage très riche et varié, donc, qui nous place face à un groupe de petits jeunes paumés à la recherche d'une raison de vivre. Hilarant par moments, poignant à d'autres, vraiment inspiré, **Eating Air** est une autre petite perle de Singapour. Dans le genre, **Forever Fever** est un régal sur lequel on ne peut manquer de s'attarder. Fan de Travolta et Bruce Lee durant son adolescence, le réalisateur Glen Goei a décidé de leur rendre hommage dans ce film savoureux. Travaillant dans un supermarché, notre héros n'a qu'un rêve : s'acheter une grosse moto. Un rêve qui pourrait se concrétiser lorsqu'il apprend qu'un prix couvrirait l'achat de sa bécane a bientôt lieu. Ne lui reste plus alors qu'à apprendre à danser le disco. Mais avec l'aide de **La Fièvre du samedi soir**, cela n'en sera que plus facile… Franchement jubilatoire, cette petite production. Ne passons pas non plus à côté d'une énorme bisserie des années 70, **Ring of Fury**, le style de productions longtemps interdites à Singapour, à cause des références trop nettes aux triades et à l'auto-défense (un problème que certains films hong-kongais connurent à la même période). Fauché et sans grande originalité, ce film vaut avant tout pour sa rareté… et son méchant possédant un sublime masque en ferraille qui ferait honte à Santo lui-même !



popstar, cette fois-ci, Aaron Kwok. Le film est un buddy movie dans lequel deux policiers dissemblables font équipe mais ne réussissent pas à s'entendre pour remettre la main sur une grosse somme ayant disparue… Avec un tel scénar, on peut déjà dire que le film ne risque pas de beaucoup nous surprendre..

■ Ça y est, on ne va pas tarder à craquer : le cinéma indien continue sa progression hot et cela devient véritablement dur à soutenir pour nos pauvres yeux ébahis devant tant de beauté(es). Entre **Girlfirend** qui s'avance sur le terrain très glissant du lesbianisme (on se souvient encore de l'accueil violent reçu par le **Fire** de Deepa Metha en Inde) et **Hawas** et ses histoires de triolisme, on ne sait vraiment plus où donner de la tête… Le futur promet d'être rayonnant!

■ Autre polar intéressant, **Jiang Hu** met en scène Andy Lau dans le rôle d'un mafieux cherchant à quitter le milieu, ce qui ne tarde pas à créer une crise dans le monde des triades. Produit par la nouvelle société de Lau, le casting comprend aussi Jackie Cheung, Eric Tsang et Edison Chen.

■ La production vampiresque **Twins Effect** n'était pas un grand film, mais elle restait somme toute sympathique par certains aspects (la touche romantique n'en faisant pas partie). Bref, une suite s'apprête à sortir cet été, dans laquelle on aura l'occasion de découvrir le fils de Jackie Chan, Jackson Chan, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à son père. Reste à savoir s'il possède les mêmes talents d'acrobate.

■ Au moment où vous lirez ces lignes, le Far East Film Festival d'Udine sera déjà fini. Rappelons tout de même que la petite ville d'Udine (pas très loin de Venise) organise la plus importante manifestation dédiée au cinéma asiatique en Occident (oui, messieurs dames) et reste donc une référence incontournable pour quiconque s'intéresse au sujet. Compte-rendu à venir dans ces colonnes.

Du côté des inédits, **Angulimala** était probablement l'un des grands événements du festival. Film sublime, tiré des canons bouddhiques, **Angulimala** parle de l'avènement du bouddhisme en Inde et d'un tueur en série qui espère atteindre le Nirvana en tuant 1000 personnes. Sublime, parce que le sens du détail y a été porté à un très haut niveau : ainsi, le casting, pourtant composé uniquement de Thaïs, pourrait bien avoir été fait en Inde. Ensuite parce que l'histoire elle-même est transcendante. Pas besoin d'être bouddhiste pour apprécier la portée philosophique du film, ni le parcours de Angulimala (qui signifie « colliers d'oreilles » du fait qu'il coupait les oreilles de ceux qu'il tuait afin de les porter en collier). Un grand film, indéniablement, qui continue à nous conforter dans l'idée que la Thaïlande compte définitivement parmi les scènes cinématographiques les plus talentueuses de la planète.

La rétro Kim Jee-Woon a permis à de nombreux spectateurs de découvrir enfin son tout premier film, **The Quiet Family**, devenu depuis d'autant plus « culte » que l'ami Miike en a fait un remake… chanté et dansé, **The Happiness of the Katakuris** ! Étaient aussi présentés **Deux sœurs** ainsi qu'un court et deux moyens-métrages, **Coming Out**, **Memories** (extrait du film omnibus **Trois**) et **The Power of Love**.

Question invités, le festival a fait aussi très fort, vu que la plupart des réalisateurs de Singapour avaient fait le déplacement, ainsi que Kim Jee-Woon et Pen-ek Ratanaruang, qui nous présentait son tout nouveau film, l'excellent **Last Life in the Universe**. Une première édition réussie et l'on espère que les organisateurs donneront suite à cette expérience!

BON DE COMMANDE : (à Photocopier) — **A renvoyer à : M.O.R.**
NOM : — **PRENOM :**
ADRESSE :
CODE POSTAL : — **VILLE :**

ARTICLE	PRIX	ARTICLE	PRIX
MONTANT DE LA COMMANDE			
FORFAIT PORT ET EMBALLAGE (France Metropolitaine uniquement)			4,99 €
TOTAL A PAYER (je recois gratuitement le catalogue avec ma commande !)			
☐ Je souhaite uniquement recevoir le catalogue (Remboursé au 1er Achat !)			2,99 €

JE JOINS A MA COMMANDE : ☐ Chèque ou Mandat à l'ordre de "M.O.R."
CARTE BLEUE - VISA - MASTERCARD acceptée à partir du 2 ème achat uniquement.

6ÈME FESTIVAL DU FILM ASI DE DEAUVILLE

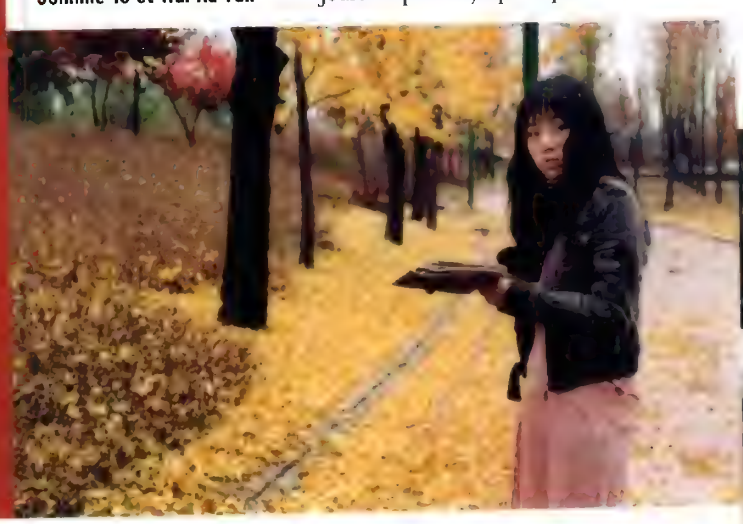
Un grand nombre de films présentés ne fait pas forcément un grand festival. Avec plus de trente films projetés sur cinq jours, le Festival du Film Asiatique de Deauville a bien gagné en durée et en projections, mais il a perdu en qualité - la programmation étant loin d'être à la hauteur du sujet. Peu de découvertes donc, et pas mal de revisionnages de films, heureusement, intéressants.

En haut :
Bird People in China, de Takashi Miike, cinéaste devenu incontournable dans tout bon festival de film asiatique qui se respecte !

Ci-dessous, de gauche à droite :
L'héroïne de Samaritan Girl, un des deux nouveaux films, très dur, de Kim Ki-Duk.
Andy Lau, gonflé à bloc dans Running on Karma, une co-réalisation signée Johnnie To et Wai Ka-Fai.

Cette nouvelle édition du Festival du Film Asiatique de Deauville est la première à être entièrement mise en scène par le Public Système, après l'éviction de l'ancienne équipe. Premier gros problème, cette 6ème manifestation se présentait plus comme une suite d'avant-premières françaises que comme une invitation à la découverte véritable d'œuvres inédites. Pire encore, une quinzaine de films présentés – sur plus d'une trentaine – étaient en plus disponibles en DVD (ou VCD) depuis un certain temps... On peut aussi se demander si la rétrospective Kim Ki-Duk (orthographié Kim Ki-Duck dans le catalogue !) méritait vraiment d'être faite, seulement deux ans après celle déjà organisée par l'Étrange Festival, sous le simple prétexte que les deux derniers films du réalisateur coréen étaient présentés... Bref, le festival ne s'est vraiment pas posé là, question découverte de petites perles inconnues. Mais bon, on a quand même pu revoir sur grand écran (pour la troisième fois tout de même) **Ong Bak** – ce qui reste toujours un plaisir sympathique.

Parmi les films typés Mad présentés au Festival, on ne peut manquer de parler de **Running on Karma**, que l'on avait évoqué à plusieurs reprises dans les Notules Asiatiques. Nouveau film de Johnnie To et Wai Ka-Fai, **Running on Karma** est indéniablement le film le plus hallucinant et halluciné à nous provenir de Hong Kong depuis belle lurette. Mélangeant des thèmes a priori incompatibles – le karma, des supers-vilains aux pouvoirs extraordinaires, le massacre de Nankin, le body-building !! – voilà une authentique baffe qui redonnera foi dans le cinéma aux plus blasés. Le scénario (difficile à résumer, et pour cause) suit un ancien moine bouddhiste reconverti dans le bodybuilding, qui a le pouvoir de voir les vies passées des personnes qui s'apprêtent à mourir – une sorte de sirène d'alerte. Lorsqu'il voit le karma de la policière qui l'a arrêté pour obscénité (notre héros est en plus strip-teaseur !), il décide d'essayer de l'aider... Ne vous y trompez pas, **Running on Karma** n'est pas du tout une comédie, comme on pourrait le croire au premier abord. Profond et très intelligent, le film est une des plus belles réussites du duo de la Milky Way. Quant à Andy Lau, il est, comme à son habitude, excellent, encore plus ici sous son très réussi costume de musclor. Bravissimo !



ATIQUE

Les deux derniers Kim Ki-Duk, **Printemps, été, automne, hiver... et printemps** et **Samaritan Girl**, faisaient donc partie de la sélection. Sans être vraiment éloignés de l'univers habituel de Kim, ces deux films marquent cependant une certaine rupture de ton avec ses autres œuvres. Ainsi, peut-être suite aux très nombreuses critiques concernant son machisme violent (nous ne rentrerons pas dans le débat), le second est une véritable attaque en règle contre ceux qui visitent les prostitués et plus spécifiquement (problème répandu en Corée du Sud et au Japon) les lycéennes et collégiennes se prostituant. Le premier est quant à lui une œuvre ouvertement zen, poussant les moments calmes de **L'Île** à leur paroxysme. Comme dit plus haut, Kim ne quitte pas pour autant certaines de ses obsessions : la violence est belle et bien présente dans les deux (surtout **Samaritan Girl**), tout comme le rejet de la société moderne et urbaine. Kim est probablement trop tourmenté pour laisser tomber ce qui fait le fil conducteur de son œuvre. Car outre ses thèmes propres, Kim continue d'être aussi un metteur en scène talentueux, **Printemps...** en étant la preuve la plus resplendissante. N'utilisant qu'un temple situé au milieux d'un lac, Kim se laisse complètement aller à sa passion pour la peinture, chaque scènes ressemblant à de véritables créations picturales. On peut facilement dire qu'il atteint là le sommet de son art (en attendant ses prochains films). **Samaritan Girl** se situe à l'opposé de l'échiquier : un film dur, froid, tendu et rentre-dedans qui ne manquera pas de faire du bruit lors de sa prochaine sortie française. Deux films qui symbolisent bien ce réalisateur en pleine quête existentielle, oscillant constamment entre des pulsions brutales et primitives (mais vitales) et une paix intérieure qui ne cesse de lui échapper. Un cinéma et un cinéaste humain, tout simplement.

Difficile de faire un Festival du Film Asiatique sans un film de Takashi Miike. Au lieu de nous présenter l'une de ses récentes créations (ce n'est tout de même pas compliqué, le bonhomme accouche d'un nouveau film quasiment tous les mois), les programmateurs ont décidé de passer **Bird People of China**, film datant tout de même de... 1998 ! Soit une éternité dans la filmographie de Miike, qui a eu le temps de pondre pas loin de trente films depuis. Bon, le film est très réussi (tout le monde le sait à force de l'avoir vu) et offre l'une des œuvres les plus posées de notre dynamiteur ciné préféré. Avec quelques très belles envolées surréalistes, cela va sans dire. M'enfin bon, on aurait tout de même préféré voir **Zebraman** ou même **You've Got a Call**. Espérons que la prochaine édition saura éviter les erreurs de parcours de 2004.

Julien SÉVÉON

THE LEGEND OF THE EVIL LAKE

DE LEE HWANG-HOON, CORÉE DU SUD, 2003

Clairement influencé par l'école hong-kongaise et notamment les délires de Ching Siu-Tung, Lee Hwang-Hoon nous livre un film historique sur fond de magie et de démons d'outre-tombe. Sans être exceptionnel - Lee est un réalisateur commercial qui ne cherche pas à sortir du lot - **Legend of the Evil Lake** est un B distrayant et bien monté *(un peu comme toi Julien, hein ? - ndlr)*, qui devrait ravir les fans d'action « wired ».

MATRUBHOOMI : A NATION WITHOUT WOMEN

DE MANISH JHA, INDE, 2003

Prenant comme point de départ la mise à mort des bébés de sexe féminin en Inde (parce-que, comme un peu partout ailleurs sur la planète, un mâle est toujours mieux venu) **Matrubhoomi** nous présente une Inde dans laquelle les femmes ont disparu. La découverte d'une jeune femme qui vivait cachée avec son père va être le point de départ d'une crise sans précédent dans une famille où quatre fils et leur père se retrouvent mariés à la pauvre donzelle. Ressemblant par de nombreux aspects à **La Servante écarlate** de Volker Schlöndorff (notamment sur le constat désenchanté de la place de la femme dans la société), **Matrubhoomi** est un film coup de poing qui ne laisse personne de marbre.

DOUBLE AGENT

DE KIM HYUN-JUNG, CORÉE DU SUD, 2003

Un agent secret de Corée du Nord se réfugie en Corée du Sud et demande l'asile politique. Après avoir subi des dizaines d'interrogatoire, souvent très musclés, les autorités admettent l'authenticité de sa demande et le mettent à travailler dans l'Agence Nationale de Sécurité. Mais l'ancien agent secret ne joue-t-il pas double jeu ? Sur le thème très populaire de la confrontation Nord-Sud, ce premier film de Kim Hyun-Jung est une très bonne réussite, mêlant habilement thriller politique, espionnage, suspense et drame humain. Loin d'être manichéen, le film offre une superbe descente dans les affres de l'espionnage et de la tromperie. Très bon.

TUBE

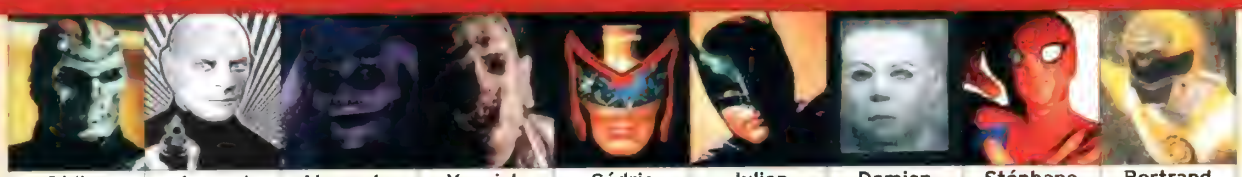
DE BAEH WOON-HAH, CORÉE DU SUD, 2003

On ne vous cachera pas que **Tube** a plu à très peu de monde (à personne ?). N'empêche, bien que long, guère novateur et prévisible (oui, je sais, ça fait déjà beaucoup), le film se laisse voir sans trop d'ennui et peut même se révéler divertissant. Bref, si vous aimez les blockbusters consensuels, avec quelques bonnes fusillades, un pseudo-fond et si, en plus, vous aimez le métro, alors **Tube** devrait vous convenir.

Ci-dessus, de haut en bas : The Legend of The Evil Lake, un film d'aventure proche des productions de Ching Siu-Tung, les protagonistes du film indien Matrubhoomi, dans lequel les femmes ont été systématiquement « éliminées », Suk-Kyu Han joue les agents secrets dans Double Agent et le bad guy de Tube, un remake de Speed dans le métro.

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.



	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	Cédric Delelée	Julien Dupuy	Damien Granger	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier
800 BALLES		5 Fanfaron, écorché vif et doté d'un final qui devrait mettre en morceaux les cinéphages les plus durs.		5 Un hommage au western flamboyant, où le final balaie d'un trait la moindre réserve !		6 Au diable ses petits écueils. Il faudrait être inhumain pour résister à cette ode fébrile au cinéma.	3 Je m'attendais à être plus amusé et plus ému. Reste le dernier plan...	6 Una puta madre de peli !	6 De La Iglesia est définitivement l'un des 3 meilleurs réalisateurs contemporains en Europe.
BIG FISH	4 Vraiment pas le meilleur Burton, mais quelques moments de grâce.	2 Burton, réveille-toi, tu es devenu mou !	2 Waaahh, putain, j'ai bien pioncé moi...	1 De l'onirisme de pacotille au service d'un discours réac et bien-pensant ! Burton s'est vendu...	3 Burton tente de faire du Zemeckis avec la grâce d'un rhinocéros. Restent quelques passages émouvants.	0 R.I.P. Tim Burton.	3 Pas la catastrophe annoncée, mais pas du grand Burton non plus...	3 Le grand retour de Robert Zemeckis... Ah non tiens, c'est Tim Burton !	5 Tim Burton est décidément plus fort pour le drame que pour le film à grand spectacle.
LE CONVOYEUR		3 Un missile qui compte un peu trop sur sa tête chercheuse.	5 Un pur film d'acteurs, dominé par Dupontel et l'excellent Julien Boisselier. Et y'a Lemaire topless.	3 Un script imparable. Des acteurs géniaux. Un réal qui se la raconte...		4 Un film de genre humble, direct et sain. Il en faudrait quinze par an des comme ça.	2 Une production France 3 Lorraine soignée mais pas très excitante.		3 Pour la prestation d'Albert Dupontel.
FENÊTRE SECRÈTE	3 Pour Johnny Depp et Turturro. Sans eux, c'est du téléfilm.		4 L'ensemble peut paraître un poil convenu mais le talent de Koepp fait la différence.		4 C'est un peu pépère mais la fin est tellement réjouissante qu'elle emporte le morceau.		4 Il y a une idée de mise en scène au début du film... quand tout s'éclaircit, ça devient du génie !		4 Une adaptation de Stephen King plus qu'honorable.
IMMORTEL (AD VITAM)						1 Dans le fond comme dans la forme, un film incompréhensible et difficilement excusable.			4 Bien que cinématographiquement discutable, c'est une jolie digression sur l'univers de Bilal.
KIKI LA PETITE SORCIÈRE	5 Du haut niveau même si je préfère Totoro.	4 Un beau film pour les mioches mais on attend plus que ça d'un Miyazaki.		5 Une nouvelle perle de Miyazaki, à déconseiller aux bourrins patentés !		6 Bien oui, forcément.	4 Ça ne vaut pas Totoro et Mononoke, mais Miyazaki semble incapable de faire un mauvais film.	3 C'est tellement bien fait dans le genre "film pour gamins" que ça ne m'interpelle pas du tout !	4 Un Miyazaki mineur reste un grand film.
KILL BILL VOLUME 2	6 Tout simplement majestueux.		4 Elle flingue plus, elle cause. Mais bon, l'histoire est vraiment bien...	6 Tarantino dynamite nos attentes avec génie. À mort les icônes, longue vie au réel !			5 Plus bavard que le premier volume mais terriblement jouissif quand même.	6 Quand la mort d'une enflure totale vous met la larme à l'œil...	5 Il y a de tout dans ce film. Manque l'étincelle pour l'embraser.
MAY	5 Une nouvelle voix dans le fantastique. Ça fait du bien. Un film presque parfait.	5 Une petite perle noire qui, au-delà de ses oripeaux morbides, vise le cœur et fait mouche.	6 L'un des plus beaux films d'horreur. McKee porte la marque des plus grands.	5 Un tourbillon d'émotions pour ce portrait de femme si tragique, si glauque et finalement si beau.		3 C'est sûrement très bien, encore faut-il parvenir à entrer dans le film.	6 Une plongée dans l'horreur humaine et émouvante, et surtout terriblement virtuose.	5 Un beau film, à la fois malsain et touchant, qui prend tout son sens lors du plan final.	6 Un film miraculeusement abouti. McKee est soit cocu, soit génial.
ONG BAK	5 Ça tombe bien qu'il sorte en salle, mon DVD thaï est usé à force de regarder le meilleur film de baston de la décennie.	4 Passée une première demi-heure poussive, ça tabasse sec et ça fait mal. Sévéon, j'suis ton homme !	2 Les Yamakazi aussi font des trucs de ouf...	4 Tony Jaa est une brute hallucinnante ! Le reste, on s'en fout...	2 De la castagne, de la castagne, de la castagne... et c'est tout. Je préfère revoir La Fureur de vaincre.	3 Une mauvaise bande-démo pour un artiste martial incroyable.	5 Un pur divertissement mené tambour battant par un athlète surhumain.	4 Cinématographiquement aussi nul qu'un Kickboxer. Reste que Tony Jaa n'est pas Van Damme !	5 Un film couillu. Le danger, c'est que Besson veut racheter le réal.
LA PASSION DU CHRIST	2 Pas passionné - sorry - par le film et encore moins par le credo limite de Gibson.	6 Un coup de burin dans le cœur. Monstrueux.	4 Un Satan qui fait flipper grave, du gore crado, un vrai bon film d'horreur quoi.	3 Un film de curé traditionaliste où le sublime côtoie le Z.	5 Un film d'auteur hypnotique et traumatisant un peu gâché par des effets horrifiques trop appuyés.	1 Pompier, moche et creux. Restent les (inoffensives) effluves sanglantes...	5 La plus grande " légende urbaine " adaptée au cinéma. Brillant... et très gore.	5 C'est très exactement tout ce qui n'a pas été dit dans les médias jusque-là.	4 Un film polémique passionnant.
SÉANCE							3 Le concept est intéressant mais le film est destiné à la télé, et ça se sent.	1 Un téléfilm qui prend une heure pour mettre en place une intrigue qu'on a tous vu 50 fois...	5 Tout le cinéma de Kurosawa est là.
UNDEAD			3 Quand le Bigdil rencontre Zombie. Heureusement que les SFX sont là !	2 Des idées de scénar sympas desservies par une mise en scène sans idées.		3 Un film agréablement bricolé, mais trop intéressé pour emporter totalement l'adhésion.	4 Humour bouseux et effets bien craspecs. J'achète !		
VAN HELSING			5 Un pur ride au pays des monstres pas gentils. Le paradis ? Pas loin...		5 Du Livre de la jungle à cet opéra gothique flamboyant. J'ADORE Stephen Sommers.		5 Sommers s'impose définitivement comme un des réalisateurs les plus généreux de sa génération.		

Chaque mois, quand le nouveau Mad Movies arrive en kiosques, c'est le même problème. Alors, à l'avenir, pour éviter des cohues pareilles, par pitié, abonnez-vous !

Choisissez la durée de votre abonnement

OFFRE DÉCOUVERTE 6 NUMÉROS
20 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 20 € AU LIEU DE 25,80 €
Je recevrai en cadeau 1 ancien numéro au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE FIDÉLITÉ 11 NUMÉROS
33 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 31 € AU LIEU DE 47,30 €
Je recevrai en cadeau 2 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE PASSION 22 NUMÉROS
45 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 52 € AU LIEU DE 94,60 €
Je recevrai en cadeau 3 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

❑ **Oui,** je m'abonne à **Mad Movies** et je choisis l'offre
❑ DÉCOUVERTE ❑ FIDÉLITÉ ❑ PASSION

Ci-joint mon règlement à l'ordre de CPF/Mad Movies par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés)
❑ carte bancaire

_ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _
Date d'expiration _ _ _ _
Mois/Année

Date/Signature obligatoire

Je choisis le(s) n° de **Mad Movies**
Je choisis le(s) n° d'**Impact**

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
• Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
• Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :
6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

❑ «Conformément a la loi Informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

TOYSTAR

Frais de port 5€
A partir de 50€ d'achat
les frais de port sont offerts

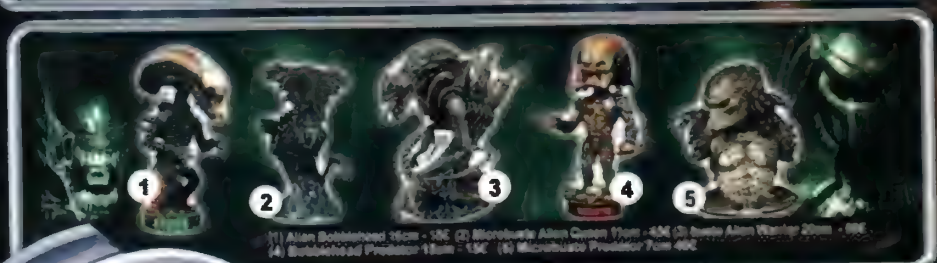
Commandez par :
- Internet
- Courrier
- Téléphone

Marvel Legend série 5 figurine 18 cm - 18€ (1) Blade et sa moto (2) Colossus (3) Mr Fantastic (4) Silver surfer & Howard the duck (5) Sabretooth (6) Nick Fury

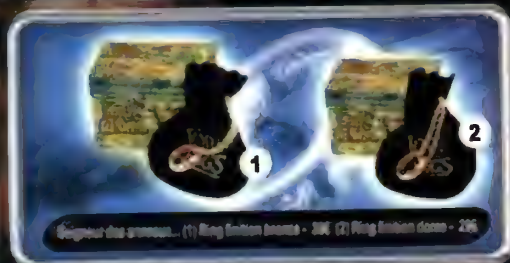
Buste résine 15cm en série limitée et numérotée (1) Grand Muffin Tarkin : 89€ (2) Clone: 89€ (3) Clone Jaune : 99€
(4) Greedo : 89€ (5) Biker Scout : 89€ (6) Anakin : 89€ (7) Count Dooku : 89€ (8) Zam Wesell : 99€ (9) Obi-Wan Kenobi : 89€ (10) Windu : 89€ (11) Padme : 89€

Statue Vynil: 45€ (1) Tetsuo (2) Kaneda

Spawn series 25 figurine 18 cm - 18€ (1) HELL SPAWN RAVEN (2) HELL SPAWN (3) REDEEMER
(4) IMAGE SPAWN (5) SAM & TWITCH (6) DELUXE BOX CREECH : 49€



(1) Alien Bobblehead 16cm - 18€ (2) Microbuste Alien Queen 10cm - 45€ (3) Buste Alien Warrior 20cm - 89€
(4) Bobblehead Predator 18cm - 15€ (5) Microbuste Predator 7cm 40€



Magnet des gravures... (1) Ring Emilien bronze - 39€ (2) Ring Emilien doré - 29€

TOYSTAR
CATALOGUE GRATUIT
AU 01 43 72 06 66

www.toystar.fr
Paiement sécurisé 24h/24 - 7j/7 Plus de 2000 références
01 43 72 06 66
Pour recevoir notre catalogue gratuit, appelez-nous !

LE PLUS GRAND ÉVÉNEMENT DE L'ANNÉE

STARDAY 2

SAMEDI 26 JUIN DIMANCHE 27 JUIN

HORAIRES D'OUVERTURE : 9 HEURES À 19 HEURES

TOMBOLA, CONCOURS DE COSTUMES, NOMBREUSES ANIMATIONS

ET UNE INCROYABLE SÉANCE DE DÉDICACES AVEC :

NIEN NUNB	AAYLA SECURA	AURRA SING	AMIRAL OZZEL	LYN ME
MIKE QUINN	AMY ALLEN	MICHONNE BOURRIAGUE	MICHAEL SHEARD	DALYN CHEW
1ère fois en France				1ère apparition mondiale

ET D'AUTRES ACTEURS À VENIR

C.CIAL LES ORMEAUX 38, RUE DES ORMEAUX 75020 PARIS · M° BUZENVAL OU RER Ⓐ NATION

RENSEIGNEMENTS : 01.43.72.06.66 | WWW.TOYSTAR.FR

Hasbro · MINT IN BOX · MAD MOVIES · ACTIVISION · Ciné Live LE MAGAZINE DU CINÉMA · LUCAS Arts · game one

ALIEN VS. PREDATOR
DE PAUL W.S. ANDERSON

LA GUERRE DES BESTIAUX

Après Hellboy, Mad est retourné à Prague pour suivre les derniers jours de tournage de la rencontre de deux monstres sacrés du cinéma de SF. Compte-rendu.

C'est dans les faubourgs de Prague, une banlieue décrépie et lugubre, que se cache l'un des nouveaux fiefs des majors américaines. Coincés entre des pâtés de maisons abandonnées et caches derrière un interminable mur de briques rouges, se hissent d'imposants blocs de bétons, cisaillés par de vieux tubes rouillés et des conduits en aluminium. Le sol y est boueux, de petits tas d'ordures percent à travers la neige, un vieux frigo éventré vomit ses entrailles : les studios de Prague seraient un décor idéal pour le Sergio Martino de **2019, après la chute de New York**. Un froid piquant nous rappelle cependant que nous ne sommes pas près de croiser ces glorieux bisseux italiens, et c'est volontiers que l'on s'engouffre dans le premier hangar venu. Savoureux paradoxe : c'est ici, bien au chaud, que Paul W.S. Anderson a fait reconstituer une immense grotte de glace.

La journée de travail ne fait que commencer, et le réalisateur erre sur son plateau, trimballant nonchalamment sa grande carcasse entre les rails de travelling et une immense grue télescopique. Le tournage d'**Alien Vs. Predator**, que tout le monde ici a déjà réduit à **AVP**, a débuté en octobre dernier et doit se terminer dans quelques jours. Le rythme auquel est soumise l'équipe est donc soutenu. Sous pression et fatigué, le réalisateur refusera logiquement la moindre interview. Et d'ailleurs, on sent l'épuisement poindre derrière son sourire affiché en permanence et son regard d'éternel adolescent.

SAUVÉ DU DEVELOPMENT HELL

L'arrivée d'Anderson sur le film s'est produite de façon totalement impromptue. Dans les bureaux vétustes qu'occupe la production, on aime en effet raconter que le réalisateur d'**Event Horizon** s'était rendu début 2003 dans le siège californien de la firme pour un tout autre projet. Les exécutifs avaient rejeté sa proposition, et c'est sur le point de franchir la porte qu'Anderson leur avait lancé dans un ultime espoir : « *Si vous voulez, j'ai aussi une idée pour un* **Alien Vs. Predator**. » Projet égaré depuis près de dix ans dans les limbes du development hell, ce titre a eu raison d'un nombre incalculable de réalisateurs, de Robert Rodriguez, qui proposait de situer l'intrigue sur la planète tropicale des Predators, à David Twohy, qui aurait axé ce cross-over autour du personnage de Ripley. Comment Anderson est parvenu à extirper le titre de cette impasse ? Différentes versions s'affrontent. Les mauvaises langues rapprochent le démarrage du film du succès de **Freddy contre Jason**, mais les calendriers des deux films ne concordent pas. **Freddy contre Jason** est en effet sorti peu après le début de la production d'**Alien Vs. Predator**. Le véritable motif de la mise en chantier du film résiderait plutôt dans l'ultime tentative de la Fox de revigorer deux franchises sur le déclin. Car en discutant avec les principaux initiateurs du film, on ne tarde pas à sentir qu'**Alien, la résurrection** et **Predator 2** sont clairement perçus comme des échecs à Hollywood. Une vision discutable, mais qui semble pourtant faire l'unanimité. Signe éloquent de la perte de foi dans les titres : **Alien Vs. Predator** ne bénéficie que d'un budget de 35 millions de dollars, soit deux fois moins que les séquelles mises en scène par Jeunet et Hopkins. Autre motif de l'attachement d'Anderson au titre : son traitement est autrement plus terre-à-terre que ceux de Twohy et Rodriguez, ce qui a probablement rassuré les investisseurs. D'autant qu'**Alien Vs. Predator** sera un PG-13, là où **Alien, la résurrection** et **Predator 2** s'étaient vus gratifiés d'un R. Le public visé est donc largement plus jeune, et les effluves sanglantes (si effluves il y a) vont être largement atténuées. Le recentrage teenager des franchises se précise un peu plus à la découverte du scénario.

NOS ANCÊTRES, LES PREDATORS

Tout débute par une séquence pré-générique située quelques milliers d'années avant notre siècle, et dans laquelle des Predators se retrouvent noyés sous les assauts de milliers d'Aliens. Les chasseurs extraterrestres sont de jeunes adolescents et cette lutte suicidaire constitue leur rite de passage pour accéder au rang de guerrier adulte. Le champ de bataille res-

Ci-dessus :
Alexa Lex Woods (Sanaa Lathan) et Sebastian Wells (Raoul Bova) poursuivis par un Predator dans les couloirs d'un temple aztèque enfoui sous le cercle polaire. La chasse à l'humain est ouverte !

semble à de grandes pyramides, identiques à celles que l'on peut trouver dans les civilisations aztèques. C'est justement sur un de ces monuments, au sein du Mexique, que l'on retrouve dans un futur proche Sebastian Wells (Raoul Bova), archéologue brillant qui vient de découvrir des points communs forts troublants entre des bas-reliefs précolombiens, asiatiques et africains. Cette concordance demeure insoluble, lorsque Wells est contacté pour rejoindre une expédition en plein Antarctique, financée et organisée par le milliardaire Charles Bishop Weyland (Lance Henriksen, qui a tenté de contacter Bill Gates pour mieux composer son personnage !). Là-bas, sous la glace, des employés de ce richissime homme d'affaires ont découvert une pyramide dont la construction serait antérieure aux civilisations égyptiennes et aztèques. En pénétrant les lieux, l'équipe composée de scientifiques, de mercenaires et de l'aventurière Alexa Woods (Sanaa Lathan) découvre des bas-reliefs présentant d'étranges créatures luttant entre elles, et plusieurs cadavres au torse troué. Alors que l'expédition est sur le point de mettre à jour un nid de face-huggers, de jeunes Predators atterrissent à proximité afin de subir à leur tour leur épreuve rituelle. Pris entre les Aliens et les Predators, les humains vont vite réaliser qu'une seule espèce pourra sortir vivante de ce duel interracial. À moins qu'une alliance hors du commun soit nouée.

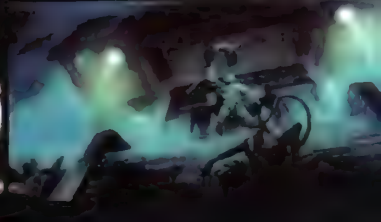
À TOUTE ALLURE

Toujours selon la légende entretenue par la Fox, ce script germerait dans l'esprit d'Anderson depuis maintenant dix ans. Une durée inversement proportionnelle au planning de tournage. Le « green light » d'**Alien Vs. Predator** a en effet été donné fin juin 2003, pour une sortie américaine prévue en août prochain. Chaque seconde est donc comptée sur le plateau et la précipitation a déjà bien épuisé les équipes. L'actrice principale, Sanaa Lathan, se souvient ainsi de son embauche éclair : « *Les gens commencent à me demander si ce n'est pas trop effrayant pour l'actrice débutante que je suis, de succéder à une icône aussi marquante que Sigourney Weaver. Mais en vérité, je n'ai même pas eu le temps d'avoir peur. J'ai en effet auditionné quelques jours seulement avant de venir ici. C'était fou ! Et Paul, qui est pourtant quelqu'un de très calme dans la vie, est une vraie furie sur le plateau, il vous force à vous plier à un rythme de travail éreintant. Ainsi, dès le premier jour de tournage, alors que je souffrais encore du décalage horaire, j'ai dû monter et descendre plusieurs dizaines de fois d'immenses escaliers. Je peux vous dire que tout de suite, vous êtes dans l'ambiance !* ». En quête d'une efficacité maximale, Anderson tourne systématiquement avec plusieurs caméras et les nombreuses petites mains tchèques courent en permanence sur son plateau. Car c'est dans ces délais étriqués que se niche l'un des principaux motifs de l'installation de l'équipe américaine à Prague : de cette façon, la production est en effet parvenue à acheter du temps. Actrice française vue dans **Michel Vaillant** et **Irène**, Agathe De La Boulaye m'explique ainsi après le discours promotionnel courant (mais sincère) félicitant la passion du réalisateur et la solidarité de la distribution, que les conditions de tournage ont failli la « *rendre folle* » : « *Au début, je restais des journées entières dans ma caravane, en attendant d'être appelée sur le plateau. Et souvent, l'équipe avait remballé son matériel sans que j'aie tourné un seul plan. Et puis un jour, Lance Henriksen m'a expliqué la raison de ce plan de travail un peu particulier : en fait, les Américains achètent tout temps ! Alors on prend son mal en patience, on regarde des DVD et on essaie d'en profiter au maximum quand le moment de tourner est enfin arrivé. Mais c'est vrai que ces délais de production ont surpris tout le monde ici. Au début, on était certains qu'ils ne parviendraient pas à boucler le film dans les temps.* »

L'ART TCHÈQUE

L'autre Française de l'équipe, la costumière Magali Guidasci, m'apporte une autre raison, plus glorieuse, à ce tournage en

Ci-dessous :
Les magnifiques dessins de pré-production d'Alan Payne : plutôt encourageant pour le résultat final.



« La Reine Alien est un animatronique hyper complexe, qui possède plus de points d'articulation que le T-Rex de Jurassic Park ! » (Tom Woodruff)

Ci-dessus : La jeune archéologue Alexa Lex Woods dans l'antre du Creeper ? Non, dans celle d'une meute d'aliens enragés !!!

Europe de l'Est : – *Les Tchèques ont une vraie tradition dans le cinéma. Et avec ces délocalisations des tournages, trouver facilement des gens compétents est une vraie bénédiction. Par exemple, lorsque j'ai travaillé sur* **Wing Commander**, *la production avait basé ses quartiers au Luxembourg, et j'avais dû faire venir des Anglais de l'équipe de Bob Ringwood pour parvenir à fabriquer les costumes. A Prague, au moins, je suis certaine de trouver sur place une main-d'œuvre performante.* – Pari gagné donc pour la costumière, qui se déclare ravie de l'expérience, alors que son implication sur le film touche à sa fin. Même topo pour le directeur artistique, Richard Bridgland : encore quelques petits plateaux à peaufiner et il pourra enfin retrouver sa famille. Son bureau, tapissé de croquis et de photomontages, témoigne de l'ampleur de la tâche abattue. En dehors de l'immense grotte de glace souterraine précitée, il reste à l'extérieur, au milieu d'un grand terrain vague, une superbe relique des travaux herculéens abattus par son équipe. Derrière des parois en bois se cache en effet un village abandonné en plein Antarctique. Ces pâtés de maison, traversés par deux ruelles enneigées, sont cernés de fausse glace en polystyrène, et se terminent sur un immense tunnel percé dans la banquise qui, dans le film, aboutira à la grotte reconstruite en intérieur. Ce très beau décor, encore plus authentique depuis qu'il a souffert les intempéries, est une sorte de croisement entre **Le Grand silence** et **The Thing**. Et pourtant, à en croire Bridgland, ce n'est pas la pièce maîtresse de son travail. – *Le grand défi de ce film a été d'imaginer le monde des Predators. On voit en effet très peu de leur culture et de leur univers dans les précédents films, alors qu'***Alien Vs. Predator** *va se dérouler en grande partie dans leurs vaisseaux ou les bâtiments érigés par leur race. Il nous a donc fallu extrapoler à partir du peu d'éléments déjà existants, comme leur armure ou les brefs aperçus que nous avions de leurs véhicules. Heureusement pour moi, Paul accorde une attention toute particulière à ses décors. D'ailleurs, avant de vouloir faire des films, il espérait devenir architecte. Ainsi, nous entretenons l'un comme l'autre une grande fascination pour Frank Lloyd Wright, et ses travaux nous ont beaucoup inspirés pour certains des décors, notamment pour l'intérieur du vaisseau des Predators. Nous avons aussi fait beaucoup de recherches sur les cultures asiatiques et précolombiennes pour imaginer les pyramides. Bien entendu, la taille des édifices est gigantesque, et comme notre budget reste limité, il a fallu que je travaille main dans la main avec John Bruno, le superviseur des effets spéciaux visuels. Par exemple, vous avez probablement remarqué qu'une des quatre façades du décor de la grotte n'est qu'une toile verte avec des marqueurs rouges. Et bien, durant la post-production, nous remplacerons cette toile par une maquette de pyramide. Ce devrait être dantesque.* – Un homme heureux ce Bridgland, et qui à l'instar de sa collègue costumière, se félicite du déménagement de la production en République Tchèque : – *Les décorateurs locaux sont surqualifiés pour travailler sur nos films. Parce que contrairement aux gens que l'on emploie aux États-Unis ou en Angleterre, les ouvriers tchèques bénéficient d'une formation hyper classique, notamment dans les beaux-arts. Ils sont si bons, que parfois, l'arrière de leurs décors est encore plus fascinant que l'intérieur. Vous devriez y jeter un coup d'œil.* –

L'ENVERS DU DÉCOR

On ne se le fait pas dire deux fois, et en retournant vers le plateau principal, nous contournons l'entrée pour admirer la très complexe structure de bois et d'acier qui sous-tend le décor. Et là, à six mètres du sol, des techniciens tchèques virevoltent de poutrelles bancales en tubulures d'acier branlantes, sans sécurité, pour tendre un réflecteur. Surpris de les voir ainsi risquer leur peau, je ne peux m'empêcher de leur demander à leur descente si de telles pirouettes ne sont pas un peu dangereuses. Étonnés par ma question, les ouvriers me regardent avec de grands yeux, puis explosent d'un rire tonitruant : – *Mais qu'est-ce que tu crois, petit ? C'est toujours comme ça quand tu bosses avec les Américains !* –. Continuant de se marrer comme des bananes, ils retournent travailler, puis l'un d'eux fait demi-tour, vient droit sur moi, et en tapant de l'index sur ma poitrine me sort avec un très fort accent : – *Tu vois ce dont tu as d'abord et surtout besoin quand tu viens travailler ici ? D'une bonne assurance !* –.

Mais une autre découverte, bien plus réjouissante, nous attend dans les coulisses du plateau. Dans un coin du studio, a été planté un dressing-room un peu particulier : là, trois Predators

Sur cette page, de gauche à droite et de haut en bas : L'équipe d'archéologues découvre un des fameux « face huggers ». Un p'tit conseil les gars, reculez-vous, ça va pas tarder à vous sauter à la gueule.

Sebastian Wells perdu dans les recoins les plus sombres du temple maudit.

Alexa en bien mauvaise posture : la belle ne va pas tarder à rencontrer la bête.

Imposant et majestueux, l'un des cinq Predators du film.

sont en effet en train d'être costumés. Immenses et impressionnants, ils semblent nettement plus massifs et musclés que les créatures des films précédents. Leur armure est également plus anguleuse et plus présente (elle couvre notamment leurs pieds et leurs mollets). Ces beaux bestiaux ont néanmoins ceci de ridicule : leurs interprètes n'ont pas revêtu leur casque, et leur corps très musculeux est encore surmonté d'une tête minuscule et joviale. Le plus souriant des trois monstres est Stuart White, interprète du principal Predator, surnommé Scare. Ancien basketteur professionnel, Stuart devient carrément hilare lorsqu'il se souvient des conditions du casting : *– Ça s'est passé à Londres, en pleine canicule. On m'a fait revêtir un jogging en plastique hermétique, le genre de vêtement conçu pour faire maigrir à grande vitesse. J'ai dû ensuite effectuer quantité de mouvements, pour voir tout simplement si j'étais suffisamment résistant. C'était épique ! Une fois qu'ils m'ont embauché, j'ai revu les deux premiers* **Predator**, *et puis j'ai observé attentivement tous les making-of disponibles à la Fox, et plus spécialement les entretiens avec le regretté Kevin Peter Hall* (interprète du Predator dans les deux premiers films – ndlr), *pour bien savoir ce qui m'attendait. J'avoue que je n'ai pas été déçu. On est resté parfois plus de seize heures dans ces costumes. Heureusement, les équipes des effets spéciaux ont prévu une ouverture à l'entrejambe pour faire nos besoins. Mais je vous promets qu'au bout de seize heures à vous battre avec un Alien, vous êtes à ramasser à la petite cuillère. D'autant qu'on sue énormément dans ces costumes, surtout sous les sunlights.* –. Un paradoxe quand on sait que Prague connaît, cet hiver-là, un froid particulièrement rude, avec des pointes dans les – 20° C. Idéal quand on tourne un film censé se dérouler au Pôle nord, ce froid record, même pour la capitale tchèque, devient plus problématique si l'action est censée se situer au Mexique. *– Lorsque l'on découvre mon personnage, Sebastian Welles, il fait des fouilles en Amérique centrale.* – raconte un Raoul Bova frigorifié, qui profite d'une pause pour se frotter les mains devant un réchaud à gaz. *– Je me suis donc retrouvé en débardeur, à devoir jouer ma scène dans un décor construit en plein air, et dans un vent glacial. Évidemment, j'étais censé avoir chaud, donc on m'a recouvert de glycérine. Mais mon calvaire ne s'est pas arrêté là : pour que de la fumée ne sorte pas de ma bouche, ils me faisaient croquer des glaçons avant chaque prise ! Je n'ai jamais eu aussi froid de ma vie.*

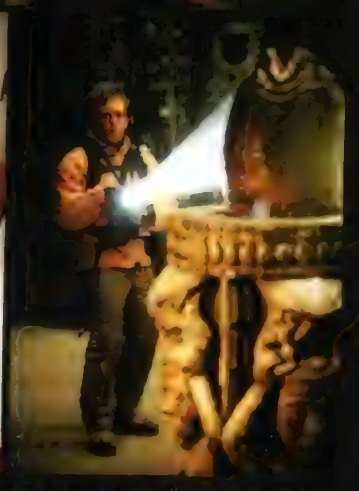
CONCESSIONS

Mais l'acteur est appelé sur le plateau, et nous en profitons pour en savoir un peu plus sur les vraies stars du film : les monstres. Attachés depuis **Aliens, le retour** à la saga, Tom Woodruff et Alec Gillis, à la tête de leur société ADI, se chargent des nombreux effets spéciaux animatroniques. Qu'ils décrochent ce contrat a d'ailleurs fait râler leur ancien mentor, Stan Winston, choqué d'être ainsi démis de ses bébés. Mais outre leur talent immense, Gillis et Woodruff ont deux atouts de taille par rapport à Winston : premièrement, Woodruff interprète, depuis **Aliens, le retour**, la créature de Giger et il est passé maître dans l'art de jouer sous une combinaison de mousse de latex. Enfin, ils sont deux à diriger leur armée de maquilleurs, multipliant d'autant leur efficacité et leur présen-

LA TATOPOULOS' TOUCH

LE DESIGNER-SUPERVISEUR D'EFFETS SPÉCIAUX PATRICK TATOPOULOS A COLLABORÉ À ALIEN VS. PREDATOR. IL REVIENT POUR NOUS SUR CE TRAVAIL BREF, MAIS QUI RISQUE D'ÊTRE DÉTERMINANT DANS LE LOOK FINAL DU FILM.

Paul Anderson m'avait contacté à l'époque de **Soldiers** pour que je me charge du design d'un serpent monstrueux. Mais après avoir travaillé un temps sur ce concept, le studio a finalement décidé de ne pas utiliser d'effets spéciaux mécaniques, mais un vrai reptile. Plus tard, Paul m'a recontacté pour que je sois le directeur artistique d'**Event Horizon**. Mais j'étais alors totalement absorbé par **Dark City** d'Alex Proyas, et je n'ai pas pu répondre à son offre. En ce qui concerne **Alien Vs. Predator**, Paul est venu me voir très en amont du projet. Il voulait que je développe des « key frames », à savoir des images clefs représentatives de la vision de Paul. Le studio pouvait ainsi mieux appréhender l'univers graphique souhaité par le réalisateur. Malheureusement, encore une fois, j'ai dû abandonner le projet en raison d'un film d'Alex Proyas. Car **I, Robot** a reçu le feu vert alors que je devais commencer à travailler sur **Alien Vs. Predator**. C'est d'autant plus dommage que j'adore Paul et sa façon de travailler et je sais que c'est réciproque. J'ai tout de même fait quelques petites choses pour **Alien Vs. Predator** : j'ai créé dans un délais assez bref quatre ou



ce sur le plateau. Contactés, comme tout le monde, tardivement par la production, Gillis et Woodruff ont néanmoins refusé de faire les trois huit, ainsi qu'il le leur avait été demandé. Car la quantité de travail exigée dans ces délais étriqués est tout simplement titanesque. Non content de construire plusieurs costumes d'Aliens, de Predators, des face-huggers, des œufs d'aliens, des chest-busters et une nouvelle créature sur laquelle nous resterons discrets (mais qui reste l'une des plus belles promesses du film), la reine Alien est également convoquée, notamment pour un final très mouvementé. Woodruff s'explique : « *Evidemment, nous n'avons pas pu, avec de tels délais, faire de nouveaux moulages de la reine, mais aussi des guerriers, des chest busters et des œufs. Nous avons donc réutilisé les moules qui avaient servi pour* **Alien, la résurrection**, *et nous nous sommes contentés de changer la peinture. Le guerrier du dernier opus était ainsi dans des teintes marron, mais Paul souhaitait revenir à la couleur bleutée que James Cameron avait imposée. La reine est également celle d'***Aliens, le retour**, *si ce n'est que nous avons entièrement revu ses mécanismes. Mais là encore, le temps nous a manqué, et nous n'avons pas pu mécaniser ses mains. Reste qu'elle demeure un animatronique hyper complexe, qui possède plus de points d'articulation que le T-Rex de* **Jurassic Park**. *Il nous faut d'ailleurs six marionnettistes pour la manipuler. Nous sommes très heureux de participer à ce projet, même si nous ne parvenons pas à nous défaire d'un arrière-goût de frustration. Nous aurions pu faire tellement mieux si on nous en avait laissé le temps…* ». Les techniques de marionnetterie de pointe d'ADI devraient être relayées par les effets spéciaux numériques supervisés par John Bruno, ancien lieutenant de James Cameron à Digital Domain, et réalisateur peu inspiré de **Virus**. Comme tous ses confrères, John Bruno, chapka vissée sur le crâne et poches énormes sous les yeux, se plaint d'être coupé de sa famille depuis bien trop longtemps. Et si la très brève post-production l'inquiète plus que n'importe qui, il conserve néanmoins plusieurs motifs de satisfaction. Réfractaire à l'image de synthèse, il a ainsi trouvé en Paul Anderson un allié de poids, puisque tous deux ont convaincu le studio de financer une équipe de tournage annexe chargée de filmer un très grand nombre de miniatures. Et si la reine aura droit à son double en images de synthèse, il est pour lui hors de question de réaliser des Aliens et des Predators en numérique. « *Ce que nous avons fait, par contre, c'est optimiser le travail d'ADI grâce au numérique. Par exemple, dans plusieurs plans, les Aliens seront agrémentés d'une queue en synthèse qui fouettera l'air autour d'eux. Nous avons aussi beaucoup retravaillé la vision des Predators, avec des résultats que j'espère surprenants.* » Plus que surchargé de travail, Bruno est donc bien décidé à relever les nombreuses gageures du film. Des paris qui sont loin d'être gagnés, et dont les enjeux sont pourtant deux des plus prestigieuses franchises du cinéma de science-fiction. « *On ne s'en cache pas*, explique un des producteurs, **Alien Vs. Predator** *est conçu pour attirer un nouveau public, plus jeune, et pas forcément coutumier des précédents films. D'ailleurs, si ce film fonctionne, il est évident qu'il sera suivi de plusieurs séquelles.* » Contrairement à ce que claironne le teaser (« *Quelque soit le vainqueur, nous perdons* »), c'est donc bien le sort de ces deux monstres qui se jouera dans quelques mois sur les écrans du monde entier.

Julien DUPUY

Sur cette page, de gauche à droite :
Charles Bishop Weyland (le grand Lance Henriksen), un milliardaire pas très clair.

Quinn (Carsten Norgaard) découvre un œuf d'alien. Logiquement, il ne devrait pas tarder à se faire méchamment boulotter.

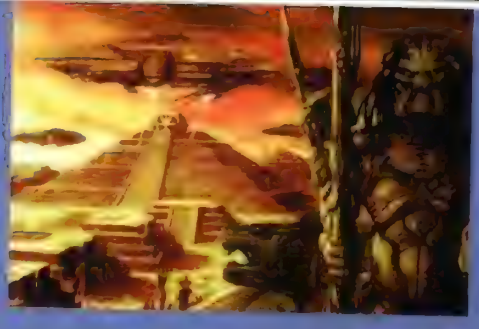
Ci-dessous :
Un des nombreux et splendides dessins de production de Patrick Tatopoulos.

sont. Le concept de Pau pour le film était très fort, et ses dessins sont naturellement devenus scéniquement très puissants. Et puis il était pour moi très gratifiant de collaborer à ces franchises, qui sont à la base de ma motivation pour venir travailler ici aux Etats-Unis. D'ailleurs les personnages sont de belles icônes, qui seraient très dangereuses de les modifier, je n'ai donc pratiquement rien changé de leur look. Le design du film nous a valu en rapport très fantasmé avec mon univers plastique, puisque comme

Alors encensé par **L'Enfer** devient leur tourneur, il était pour moi hors de question que je puisse faire autre chose à côté. Je suis néanmoins resté en lice sur le site internet du film, qui m'a permis son pitch devant une de mes quatre illustrations. Cela montre que mes concours ont toujours une grande valeur pour lui.

Un grand merci à M. Patrick Tatopoulos

Propos recueillis et mis en forme par Julien Dupuy



Proposition turbulente pour une alternative à la morosité du cinéma français, ATOMIK CIRCUS, LE RETOUR DE JAMES BATAILLE est un projet joyeusement taré, qui risque de secouer un grand coup une production nationale sclérosée. Avant-goût du chaos.

INVASION D'ALIÉNÉS

ATOMIK CIRCUS, LE RETOUR DE JAMES BATAILLE

DE THIERRY ET DIDIER POIRAUD

Après la série de tentatives, plus ou moins concluantes, pour sortir des sentiers rebattus de la production tricolore, force est de reconnaître que l'état du cinéma de genre français est aujourd'hui pour le moins alarmante. Entre les échecs tonitruants de **Blueberry, l'expérience secrète** de Jan Kounen puis d'**Immortel** d'Enki Bilal, et le monopole des comédies franchouillardes sur le box-office, les militants du genre désespèrent d'acclamer l'émergence d'une frange solide d'alternative cinématographique. Parmi les quelques rares espoirs qui résistent encore à la longue série de revers qu'ont essuyés ces expériences, il y a une exception dont l'existence est d'autant plus miraculeuse qu'elle est inexorablement audacieuse. Cet espoir s'appelle **Atomik Circus, le retour de James Bataille**, et est réalisé par Thierry et Didier Poiraud. Deux exceptions à eux seuls ces frangins, puisqu'ils semblent s'obstiner à prendre le contre-pied du parcours classique du réalisateur français. Nantais et fiers de l'être, ils ont une méconnaissance quasi totale du milieu cinéphile parisien. Autodidactes, ils se sont faits remarquer avec un court-métrage autoproduit, **Les Escarpins sauvages**. Enfin, ils n'ont rien de mondains beaux parleurs et sont d'une franchise et d'une honnêteté désarmante (et désarmée). Leur accession au statut tant convoité de réalisateurs de long-métrage, ils la doivent en grande partie à Nicolas Leclercq. Fondateur et président d'Entropie Films, ce jeune producteur est surtout connu pour **Les Portes de la gloire**, excellente chronique douce-amère sur des VRP déglingués, et sa fructueuse collaboration avec Benoît Poelvoorde, qui a notamment donné naissance à la démentielle série des ***Carnets de Mr Manatane***. La rencontre entre les Poiraud et Leclercq s'est d'abord concrétisée par la réalisation de plusieurs pubs, que la plupart des lecteurs de Mad doivent encore avoir en mémoire. En effet, qui ne se souvient pas du strip-tease de la statue de la Liberté pour Hollywood Chewing-gum ou de l'escapade dans une maison perdue au fond des bois de l'irascible tueur emboutteillé d'Orangina Rouge ? Ces petits bijoux du genre n'avaient pourtant comme but que de permettre aux Poiraud et à Leclercq de donner vie à leur James Bataille.

BD DÉJANTÉE

Atomik Circus, le retour de James Bataille est à l'origine une BD, dont les racines plongent dans la sous-culture des années 70. Grande tambouille bouillonnante où se bousculent les séries B de SF des fifties, le cinéma gore fauché, les comics underground, la comédie musicale, l'humour non-sensique et le psychotronique (à vous de déceler le reste des ingrédients), le scénario n'est qu'une série de promesses plus allechantes les unes que les autres. *C'est l'histoire d'un mec qui a toujours la merde au cul et qui s'appelle James Bataille*, annonce tout de go Thierry Poiraud. *Il arrive dans un village, Skotlett City, et se fait poutre en taule par le père de Conchi, la fille dont il tombe amoureux. Notre film commence quand James s'échappe pour retrouver son amoureuse. Mais entre-temps, manque de bol, Conchi se fait aligner par un producteur qui a été piqué par un extra-terrestre et qui va se transformer en monstre. Donc, au moment où James se bat pour retrouver la fille et s'innocenter, c'est un gros foutoir dans la ville, d'autant que des étoiles de mers venues de l'espace envahissent la Terre et transforment les gens en zombies... La trame est donc plutôt légère, et repose surtout sur une très large galerie de personnages. Il y a un aspect film à sketches dans notre* **Atomik Circus, le retour de James Bataille**. *C'est un truc un peu loufoque, comme le* **1941** *de Steven Spielberg.* - Basé notamment sur des influences anglo-saxonnes et surtout américaines, le film aurait pu avoir un vilain arrière-goût de sous-produit américain. Un risque dont Thierry est parfaitement conscient : *On a voulu au contraire faire un truc assez européen. Par exemple, on a essayé de mettre des vieilles caisses françaises, plutôt que des vieilles caisses américaines. Au début, nous pensions aussi situer l'action dans des décors désertiques, un peu comme dans l'Arizona. Et on a même envisagé un temps de tourner à Almeria en Espagne, là où Leone a filmé ses westerns. Mais on a finalement choisi de placer Skotlett*

ATOMIK CIRCUS, LE RETOUR DE JAMES BATAILLE

Ci-contre, de gauche à droite :
Concia (Vanessa Paradis), attaquée par une créature tentaculaire. Mais que fait James Bataille ? !

Un des habitants de Skotlett City, un couteau de cuisine électrique à la main, ne va pas tarder à se faire manger tout cru par un des nombreux monstres d'Atomik Circus, le retour de James Bataille.

En haut :
Alain Chiasse (Benoit Poelvoorde), un producteur véreux en pleine phase de transformation après avoir été piqué par une étoile de mer venue de l'espace !

City dans un contexte plus tropical, avec une nature qui pourrait rappeler celle que l'on trouve en Amérique du Sud. Du coup, je pense qu'il est impossible de dire précisément où se déroule le film. ». Didier, pour sa part, s'inscrit carrément en faux vis-à-vis d'une de leurs principales sources d'inspiration : *« Dans le cinéma de SF américain des années 50, les aliens étaient très souvent le symbole de la peur du commu nisme. Et bien chez nous, c'est l'inverse. Les aliens, ce sont tous les gens pourris de droite, notamment du show-biz. C'est pour ça que Benoît Poelvoorde se fait piquer le cul par un alien et devient un mutant. Faudra vraiment voir une partie du film en double lecture… »*.

L'ARGENT NE FAIT PAS LE BONHEUR

Avec un tel scénario, on pouvait s'attendre à ce que les Poiraud tournent en super 16, avec une bande de copains en guise d'équipe, et leurs économies pour tout budget. Là encore, les frères contrecarrent les a priori : nanti de 14 millions d'euros environ, leur film bénéficie du soutien de stars, possède une fiche technique prestigieuse, est notamment produit par TF1 et sortira sur 450 copies. *« Bien entendu, on a pensé tourner* **Atomik Circus, le retour de James Bataille** *dans des conditions plus proches du Z, mais il était plus dur de monter un film à 14 millions d'euros, qu'un film à 1 million d'euros,* explique Didier. *Tout simplement parce qu'en France, un budget se monte sur des stars. Mais les stars t'obligent à avoir une infrastructure très lourde. Ce qu'il faut savoir, c'est que lorsque tu fais un film à l'arrache et que tu veux filmer un mec sur une moto, tu fous ton acteur sur la bécane, tu te mets à l'arrière d'un coffre d'une bagnole, et tu tournes avec ta caméra sur l'épaule. Mais si tu filmes avec des acteurs plus importants, il te faut une remorque, avec la moto fixée sur une plate-forme, soutenue par des vérins pour lui per mettre de s'incliner. Tu mets en plus tous les techniciens nécessaires pour ce genre de machinerie, et tu grimpes rapidement à une équipe de soixante personnes. Fatalement, tu obtiens un budget élevé. »* Et Thierry renchérit : *« Tu ne peux pas te contenter d'un minuscule budget si tu as Vanessa Paradis sur ton plateau. Une actrice qui possède sa notoriété joue une partie de son image sur notre film, et elle a besoin d'être assurée d'un certain standing, chose que nous ne pouvions lui garantir étant donné que* **Atomik Circus, le retour de James Bataille** *est notre premier long. L'autre avantage des stars, en dehors de ces questions de budget, c'est qu'elles permettent aux spectateurs de rentrer plus facilement dans cet univers qui nous est propre, et qui pourrait être assez hermétique. Ceci étant dit, c'est vrai que c'est étonnant que ce soit TF1 qui nous ait produit, plutôt que des chaînes comme Canal +. Ça demeure un mystère qu'on n'arrive pas à s'expliquer… »*. Reste à savoir si les Poiraud ont dû vendre leur âme au Diable pour parvenir à monter leur film, une crainte légitime connaissant ces conditions de production et certains des investisseurs. Mais Didier balaie vite ces réserves : *« Le truc, c'est de conserver la foi dans ton sujet et ton univers. Après, ces questions d'argent ne sont pas très importantes. Notre film sera juste, et encore je n'en suis pas certain, un tout petit peu plus poli qu'un truc fauché dans lequel tu peux te permettre de montrer des quéquettes et de faire des trucs vraiment dégueulasses… On a accepté cette contrainte, donc, mais on a tenu le pari de faire quand même une vraie série B à l'intérieur de ce système. D'ailleurs, mon producteur est un mec inconscient que j'adore parce qu'il nous a permis de faire un truc totalement incroyable, surtout à l'intérieur du cinéma français. Et puis, on ne voulait pas que notre film ne soit qu'un petit truc fauché, qui n'aurait été vu que dans des salles underground, avec*

« Atomik Circus, le retour de James Bataille, c'est un film un peu bordélique, comme le 1941 de Steven Spielberg ! » (Thierry Poiraud)

quelques copains qu'on connaît. On s'est dit : "Faut qu'on sorte du lot, c'est politique, merde !" Car **Atomik Circus, le retour de James Bataille** *est aussi un vrai film militant.* ». Thierry clôt le débat définitivement : « *C'est d'ailleurs tout l'intérêt et le paradoxe de notre long-métrage. On a tout fait pour que le film soit léger, qu'il conserve une énergie propre aux séries B, malgré ce budget conséquent.* ».

Et puis, tout est relatif : comme le signale Nicolas Leclercq, un budget de 14 millions d'euros reste en-dessous du commun de la plupart des séries B américaines. D'ailleurs, le tournage ne s'est pas déroulé dans une opulence confortable. « *Malgré le budget annoncé, on avait toujours des problèmes d'argent,* déclare Thierry, *et ce dès l'écriture du scénario.* » Ainsi, le script, qui était construit comme un film catastrophe, avec quantité de personnages, de lieux, et de situations parallèles, a dû être dégraissé d'une bonne partie de ses intrigues secondaires pour pouvoir être réalisable dans ces impératifs économiques. Toute une famille, sorte de démarquage des Ingalls de ***La Petite maison dans la prairie***, a dû être abandonnée. L'action devait également se dérouler en quelques heures, du crépuscule à l'aube, mais là encore le budget n'est pas suffisant pour assurer un tournage de nuit. Des contraintes qui ont parfois tourné à l'avantage du produit fini : « *Pour pallier à l'absence de tournage de nuit, on a choisi de faire comme certains bons vieux Carpenter : on a mis de la fumée partout, et on a décidé que le film se déroulerait entièrement dans un marais embrumé. Cette contrainte est ainsi devenue un vrai parti pris plastique, notamment parce que la fumée détache les personnages de l'arrière-plan, et parce qu'elle augmente le grain de l'image.* ». Autre problème, le manque de temps inhérent au manque d'argent, ainsi que le signale Didier : « *On a tourné* **Atomik Circus, le retour de James Bataille** *en très peu de temps, à savoir en deux mois, alors qu'un film normal se tourne habituellement en trois, voire quatre mois…* ». Principale conséquence de ce planning étriqué : la plus grande partie du film est tournée en caméra portée, à l'épaule ou au Steadycam. La mise en scène, plus chaotique, perd ainsi en précision ce qu'elle gagne en dynamisme. Là encore, l'important budget aura capitulé devant l'énergie de la série B.

À L'ANCIENNE

Paradoxalement, ce manque d'argent aura surtout eu pour conséquence de priver les Poiraud des techniques désuètes qu'ils affectionnent particulièrement. Grands fans de Ray Harryhausen, ils devront ainsi abandonner l'idée d'avoir une créature finale en image par image (ce qui est bien dommage). Et même lorsqu'il est question de tourner une scène de voiture en rétro-projection, la note se grève de la location de projecteurs aujourd'hui très difficiles à trouver. « *On voulait utiliser plus de trucages en "bout de ficelle", mais le problème, c'est que*

Ci-dessus :
Une méduse venue de l'espace dont le seul dessein est de nettoyer notre planète par le vide !

Ci-dessous :
Jean-Christophe Spadaccini et son équipe, Denis Gastou et Pascal Molina, à l'œuvre sur la même créature.

« Mon producteur est un mec inconscient que j'adore car il nous a

Ci-dessus, de gauche à droite :
Une explosion de tête dans les règles (traduire par « gore à souhait ») pour ce citoyen de Skotlett City.

Concia, décidément très convoitée, est agressée par les envahisseurs d'Atomik Circus, le retour de James Bataille.

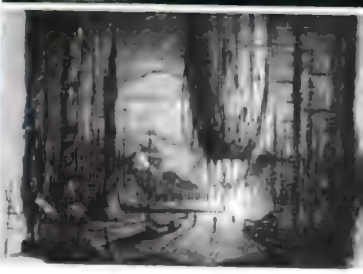
En haut :
Bien décidé à sauver sa dulcinée, James Bataille (Jason Flemyng) n'hésite pas à affronter un monstre extra-terrestre au corps à corps !

ça demande tellement de gens et d'équipement spécial, que ça devient super cher, regrette Thierry. *Alors, on a biaisé en essayant notamment d'obtenir des effets spéciaux numériques qui fassent latex, et pas images de synthèse. »* Buf Compagnie, après avoir peaufiné pendant des mois les trucages photo-réalistes des deux derniers **Matrix**, devront donc s'échiner à rendre leurs bestioles le plus factices possible, et surtout éviter à tout prix le rendu lisse et insipide de l'image de synthèse. Pas forcément évident, surtout lorsque l'on doit incruster les effets en 3D dans des plans filmés à l'épaule.

Autre technique à avoir été volontairement « re-bricolée » par les Poiraud, les effets spéciaux de maquillage créées par Jean-Christophe Spadaccini, Denis Gastou et Pascal Molina, ont été volontairement dégradés par le turbulent duo : *« Les "Spadas" s'étaient fait chier à peindre les petites nervures et toutes les veines trop bien faites sur leurs bestioles. Mais quand on a vu le résultat, on s'est vite aperçu que ça ne collait plus avec le ton de notre film, donc on a choisi de tout repeindre en noir,* s'esclaffe Thierry. *Au final, on a donc de gros monstres en goudron, qui font un peu logos japonais. ».* Vraie technique de série B également : en accord avec les maquilleurs, les Poiraud ont pu récupérer certains des cadavres construits pour **Les Rivières pourpres 2 : Les Anges de l'apocalypse** et les utiliser dans un final promis comme gorissime : *« C'était vraiment rigolo de tourner cette séquence, avec l'équipe en imperméable équipée de pistolets à eau remplies de faux sang et qui s'aspergeait durant des heures. C'est le paradis, tu finis ta journée, tu es heureux. ».* Pourtant, l'aspect farouchement bricoleur des Poiraud aura déstabilisé plus d'une personne de l'équipe. Didier se souvient ainsi que *« Quand, le premier jour de tournage, je suis arrivé sur le plateau, avec mon monstre en latex suspendu à un fil fixé sur une perche en bois, les gens m'ont regardé en se disant que c'était pas possible. Dès que t'es trop rock'n roll ou Mad Movies, tu te confrontes à une grande incompréhension. Les gens se posent trop de questions, se demandent si t'es pas trop barge et parfois disent stop. ».*

DES POTES ET DES STARS

Les plateaux du film ont été bâtis, souvent de toutes pièces, en majeure partie au Portugal, au milieu des forêts d'Eucalyptus,



permis de faire un film totalement incroyable, surtout au sein du cinéma français » (Didier Poiraud)

ce qui devrait conférer à l'ambiance de **Atomik Circus, le retour de James Bataille** un côté « **L'Homme de Rio** *rencontre* **Le Salaire de la peur** » d'après Thierry. Et bien qu'extrêmement difficile, et parfois ponctué de discordes, le tournage s'est déroulé dans un esprit communautaire exceptionnel. Encore ému, Didier raconte ainsi qu'« *Un soir, après avoir fini la journée de boulot, les Little Rabbits, qui ont aussi composé une partie des chansons du film, ont donné un concert en live, pour tout le monde. Et l'équipe s'est mise à danser et à faire la fête. On a vécu un truc humainement hyper fantastique.* ». Une équipe qui, à l'image du film, est hétéroclite. À côté de Vanessa Paradis, principale garante du montage financier de **Atomik Circus, le retour de James Bataille**, et de Benoît Poelvoorde, ami et collègue de longue date de Nicolas Leclercq, les Poiraud ont convoqué leurs camarades, comme le rappelle Didier : « *Plein de comédiens qui jouent dans le film sont soit nos potes, soit des copains de Poelvoorde, qui avaient travaillé sur* **C'est arrivé près de chez vous**. *Ce sont des gens hypers cools, totalement étrangers au milieu du cinéma. Bref, ils sont très humains, et moi j'adore faire des films de dingues avec des gens très humains...* ». Au milieu de la distribution, Stuart Townsend (**Resurrection Man**, **La Reine des damnés**) et surtout Jason Flemyng (le récent Dr Jekyll/Mr Hyde de **La Ligue des gentlemen extraordinaires**), dans le rôle-titre, détonnent. « *Pour le personnage de James Bataille, on avait vu plein d'acteurs français, et on aimait bien Vincent Cassel, qui semblait l'un des seuls à comprendre notre délire,* se souvient Thierry. *Mais je pense qu'il avait trop de choses à faire et il n'a pas pu rejoindre la distribution. Et trouver un acteur français qui pouvait courir dans la campagne en hurlant et en étant poursuivi par des aliens, c'était dur. Les Français intellectualisent un peu trop, et il y avait un premier degré avec les Anglais qui étaient plus agréable. Jason, qui joue d'ailleurs en français, s'est totalement plié à notre univers, et a refait un film avec des copains belges juste après.* ». Autre surprise, la présence de Jean-Pierre Marielle, qui a remplacé en cours de tournage le regretté Jean Yanne. « *Ce qui est terrible, c'est qu'on a filmé une scène avec Jean Yanne,* se souvient Thierry, *et on a appris sa mort sur le plateau. C'était hyper étrange, d'autant qu'on se retrouvait le soir suivant, à regarder les rushes, avec des images de lui sur l'écran. C'était un peu bizarre comme début de tournage. Mais Jean-Pierre Marielle connaissait Vanessa, a beaucoup aimé le scénario, et il a accepté aussitôt de nous rejoindre. C'était une aubaine, même s'il a fallu recentrer le script et les dialogues en fonction de son type d'interprétation. Jean-Pierre est une personnalité moins agressive et beaucoup plus lunaire que Jean Yanne. Mais lui aussi s'est totalement approprié notre univers, et je crois qu'il s'est beaucoup amusé à tourner ce film.* »

UN FILM MILITANT

À l'heure qu'il est, **Atomik Circus, le retour de James Bataille** est quasiment terminé. Les Poiraud et leur producteur se battent comme des beaux diables pour que la promotion soit au diapason de leur film, et s'attendent à recevoir des réactions épidermiques, enthousiastes comme assassines. Loin de chercher à calmer les ardeurs de leurs futurs spectateurs, Didier compte bien claironner ses intentions : « *Les gens n'ont jusqu'à présent jamais eu les couilles d'aller à fond dans la science-fiction, dans la série B. Et bien nous, on y est allé, on a pris des risques dans un pays qui est vraiment timoré. Et je suis hyper content, parce qu'on a fait un film frais, rock and roll, qui s'appelle* **Atomik Circus, le retour de James Bataille**. *Atomik Circus, ça veut bien dire ce que ça veut dire : c'est un gros bordel, géré par notre écriture volontariste, notre énergie poétique, notre vision lyrique de toutes ces choses que l'on a découvertes étant adolescents, et que l'on continue à adorer. C'est vraiment notre pâte à nous.* ». De façon moins déchaînée, mais tout autant radicale, Thierry prévient pour sa part que « *Les gens qui aiment* **Evil Dead** *adoreront notre film. Mais ceux qui s'attendent à voir* **Podium** *risquent d'être très déstabilisés.* ». Et Didier, qui planche déjà sur une suite en compagnie d'un de leurs coscénaristes, JP, conclut par un définitif : « *Le meilleur truc que je puisse dire aux lecteurs de Mad, c'est que si j'avais vu ce film-là au cinéma, j'aurais aimé que ce soit moi qui l'ai réalisé.* ».

Julien DUPUY

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Les fameuses étoiles de mer venues de l'espace telles qu'elles sont dans le film (et en phase de fabrication dans les studios de Jean-Christophe Spadaccini). Une fois qu'elles vous ont piqué, vous vous transformez en zombies !

Deux superbes dessins de production (une méduse et un énorme bulbe suspendu en pleine forêt) signés Thierry Poiraud.

SALE TEMPS

Si LE JOUR D'APRÈS fait l'actualité de ce numéro, il ne nous a pas été possible de voir le film, celui-ci n'étant pas encore finalisé. La Fox a néanmoins montré une poignée de séquences à la presse française, Roland Emmerich et le producteur Mark Gordon s'étant même déplacés pour l'occasion. Du changement dans la continuité pour le réalisateur, puisqu'il s'agit encore d'un film catastrophe, mais cette fois-ci porteur d'un message. Reste à savoir ce que vaudra le film dans son intégralité, et là, ce n'est pas forcément gagné...

Difficile de défendre la cause de Roland Emmerich tant le cinéaste signataire ce qu'il y a de plus détestable dans la grosse machinerie hollywoodienne. Parti de rien, pompant allègrement Steven Spielberg, James Cameron et leurs disciples à travers des productions relativement cheaps (**Joey**, **Moon 44**), notre Européen a grossi les rangs des mauvais faiseurs en enchaînant coup sur coup, avec son complice Dean Devlin, **Universal Soldier**, **Stargate**, **Independence Day**, **Godzilla** et **The Patriot**. Du véhicule pour stars musculeuses à la fresque propre sur elle et respectable qui se voudrait dans la lignée de **Braveheart**, en passant par les blockbusters aux excellents concepts non exploités et la trahison d'un mythe nippon qu'il avoue ne pas porter dans son cœur, Emmerich a effectivement bien desservi le genre qui nous intéresse en l'abrutissant dans ses fondations. Le voir aujourd'hui revenir sur le devant de la scène avec un autre film catastrophe ne laisse pas d'inquiéter, d'autant qu'il a contribué à relancer le genre au milieu des années 90 avec un **Independence Day** de sinistre facture. Il faut cependant constater que la donne a pas mal changé depuis ce blockbuster fédérateur et pourtant détesté par beaucoup. D'une part, le divorce

LE JOUR D'APRÈS
DE ROLAND EMMERICH

POUR UN FILM

avec Dean Devlin est consommé, sauf que l'on n'a trop d'informations sur le sujet si ce n'est que le tournage est prévu autre des films catastrophes très que **Le Pôle** d'après un script de Larry Cohen (même principe que **Phone Game**, si ce n'est que le quidam est obligé de rester accroché à son téléphone portable pour venir en aide à une femme kidnappée). D'autre part, le désir de respectabilité critique d'Emmerich se fait notamment après avoir mis les critiques de la presse qui collent avec **Godzilla**, plus un film réunissant aux Razzies Awards. **The Patriot** participe bien sûr sans hésitation de cet effet. Mais si le film n'a pu être le carton escompté, en tout cas dans les salles françaises en 1998, il semble à même de bénéficier bien comment le critique allait réagir à semblables cet essai nouveaux et récupérer les grâces de la critique. **Le Jour d'après** (attendu depuis avec le réalisateur de Nicholas Meyer sorti dans les salles françaises en 1983) semble à même d'être exposé de lui-même, comme le prouve le croisement — Pendant le tournage de **The Patriot**, j'ai découvert un film intitulé Cunning et the Global Super-Storm. Nous tournions au Carolina du Nord et nous étions constamment confrontés à des ouragans. Dans les rues, je regardais les

arbres qui se cherchaient. Mon film est un thriller. Il commence par une scène de chasse à l'homme dans les rues de New York. Un homme est poursuivi par un groupe de tueurs. Il se réfugie dans le métro. C'est là qu'une femme lui téléphone et lui apprend qu'une tempête de neige s'abat sur la ville. C'est ce qui m'a donné l'idée que j'avais trouvé le sujet de mon film. Après avoir pris un an de vacances, je me suis donc mis à écrire le scénario tout seul, ce qui m'a pris environ quatre mois. Je pense que c'était une bonne chose car je n'étais pas soumis à un quelconque pression. J'ai ensuite collaboré avec Mark Gordon, qui m'a produit Independence Day, *et avec qui je me suis entendu à merveille. Ensemble, nous avons travaillé pendant six mois sur le scénario. Le processus d'écriture a été extrêmement intéressant et stimulant. Nous avons beaucoup discuté, nous avons beaucoup ri, nous avons beaucoup de fois failli nous entre-tuer, mais nous avons été capables de travailler de façon très harmonieuse. Mark est un producteur génial. Il a une vision très claire de ce qu'il veut faire et il sait comment s'y prendre pour obtenir le meilleur de chacun. Il a été d'une aide précieuse pour moi. Il a été le premier à me dire que le monde ne pouvait pas être sauvé, puisque l'on ne pouvait pas montrer tous ces gens qui mourraient. La seule chose possible est de sauver le plus de monde possible et c'est la philosophie du film. Ainsi, nous avons développé le film, mieux finalisé et tout simplement le script et nous l'avons amené à tous les studios. Tout le monde voulait faire le film, nous avons donc une position confortable puisque*

Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite: Le jour du jugement dernier a sonné pour la race humaine : les flots déchaînés balayent les plus grandes villes. Va falloir apprendre à nager dans l'urgence !!

Trois survivants hagards et médusés découvrent les joies des sports d'hiver.

Comme d'hab' chez Emmerich, Le Jour d'après est une ode à la destruction massive de bâtiments en tout genre.

nous pouvions tout d'abord situer nos exigences et ensuite lancer la production du film assez vite. ».

TOILE DE FOND

De cet article, Roland Emmerich et son co-scénariste tirent leur pitch, selon les bonnes vieilles recettes qui ont fait leurs preuves. Suivant scrupuleusement le principe de l'avènement d'une nouvelle ère glacière, ils dressent une toile de fond qui leur servirait à développer ce qu'ils considèrent comme le cœur du film : l'émotion humaine transmise par un groupe de personnages principaux. Ainsi, pendant que le monde est sujet à des changements climatiques drastiques et que Los Angeles et Londres sont sur le point d'être rayés de la carte, le professeur Jack Hall (Dennis Quaid), un brillant scientifique ayant élaboré une lointaine théorie sur la question, cherche à sauver son fils Sam (Jake Gyllenhaal), qui se retrouvent coincé dans un New York en proie au déluge lors d'une excursion scolaire. Petit à petit, quand il devient évident que le monde entier est condamné, chacun est appelé à migrer vers le Sud afin d'éviter au maximum les catastrophes climatiques. *« Mon film catastrophe préféré est* **L'Aventure du Poséidon**. » avoue Emmerich. *« Mais ce que j'aime le plus dans les films du genre, c'est qu'ils concernent des gens ordinaires qui sont obligés de traiter avec des éléments plus forts qu'eux et s'en sortent en accomplissant des tâches extraordinaires. Je me suis souvenu de ça déjà à l'époque de* **Independence Day** *en imaginant l'invasion extra-terrestre comme une catastrophe, donc c'est le même principe, dans le sens où des gens normaux doivent triompher dans une situation extraordinaire. J'aime cette idée parce que je pense que ça donne de bons rebondissements à l'intrigue. Une toute petite histoire peut devenir très importante lorsqu'une catastrophe éclate. Quand le monde touche à sa fin, que peut-on faire ? Dans une telle situation, beaucoup de gens se rendraient compte de ce qu'il y a de plus important dans leur vie. »* Certes, la référence **ID4** n'est pas franchement un gage de qualité en soi, mais le studio 20th Century Fox se souvient avoir fait une très bonne affaire et se porte acquéreur du script, en acceptant de le financer à hauteur de 100 millions de dollars de budget (soit jusqu'à deux fois moins que les plus gros blockbusters de l'été). Le tournage du **Jour d'après** débute donc le 7 novembre 2002 et s'étale sur plus de six mois, menant l'équipe à Los Angeles, Montréal, Washington, Toronto, New York et même El Paso, au Texas.

PHOTO-RÉALISME

Mais là où la donne semble également avoir changé, c'est qu'il n'est plus question pour Emmerich de livrer au public un produit bâclé à la va-vite, comme ce fut le cas sur **Independence Day**. Si le tournage s'est terminé depuis plus d'un an, il faudra prendre en compte un an de post-production dont la date butoir est fixée au 15 avril 2004. *« Nous nous sommes imposé des standards de qualité assez conséquents et c'est parfois une malédiction car pour que tout soit parfait, il nous faut parfois retirer des plans attribués à certaines compagnies d'effets spéciaux pour les donner à leurs concurrents directs, ce qui pose toujours un certain problème. Au bout du compte, il faut toujours faire des compromis, et même si j'aime proposer des séquences jamais vues, je déteste manipuler les effets spéciaux car j'ai parfois l'impression de ne pas pouvoir les contrôler pleinement. La seule chose que je puisse faire, c'est donner mon aval ou mon désaccord sur les plans qu'on me propose, mais comme il faut toujours respecter la deadline, les 15-20 derniers plans ne sont pas toujours réussis comme on le voudrait. »* avoue le réalisateur. Le producteur Mark Gordon renchérit : *« **Le Jour d'après** comporte environ 400 plans d'effets spéciaux, ce qui est finalement peu en comparaison avec d'autres blockbusters de cet été, comme* **I, Robot**, *qui en comptabilisent environ 1 000 ! Certes, il ne s'agit donc que de 400 plans, mais certains comptent parmi les plus complexes jamais mis sur un écran, et d'autres relèvent carrément de l'inédit ! La compagnie anglaise Light Arts a pris des milliards de photos et scanné des pans entiers de New York pour nourrir leurs ordinateurs du maximum de données possibles afin de recréer la ville dans ses moindres détails pour les scènes de destruction. Cela n'avait jamais été*

fait à ce point auparavant et c'était probablement le seul moyen pour parvenir à un résultat photo-réaliste, ce qui a toujours été notre ambition. ». Autre preuve de la confiance de Roland Emmerich et de Mark Gordon dans leur film : un montage de scènes d'une durée de 18 minutes a été montré à la presse française, dans lequel les effets spéciaux seraient finalisés *« à 50 % »*. Avouons que le résultat est tellement bluffant en matière de rendu physique qu'on a du mal à croire que les séquences en question ne soient pas finalisées au niveau des SFX. Prudence de la part des instigateurs en ces temps de rejet du tout numérique ou tout simplement avancée technologique spectaculaire ? Difficile à dire avant d'avoir vu le produit fini. Il n'empêche que même si les effets d'excellentes factures et le ton résolument sérieux (dont le côté solennel est rendu ici par l'utilisation de la musique de **La Ligne rouge** en temp-track) rassurent un minimum sur la viabilité de l'entreprise, on ne peut pas dire qu'Emmerich ait fait de grands pas sur le plan cinématographique.

18 MINUTES POUR VIVRE

Au niveau des séquences montrées, on compte donc l'inondation de Manhattan (avec un sauvetage de sac à main !), une situation de crise au Pentagone, une discussion téléphonique entre Jack Hall et son fils Sam trempé jusqu'au cou, un montage de séquences spectaculaires (dont une où le gel poursuit les personnages en progressant sur les murs !!) et enfin la destruction de Los Angeles par de gigantesques tornades qui emportent tout sur leur passage. Du déjà vu (**Godzilla**, **Twister**, **Armageddon**, **Deep Impact**...) en plus spectaculaire, même si la mise en images semble en roue libre, enchaînant les mêmes valeurs de cadres ad vitam et laissant presque supposer que la réalisation des plans d'effets ont été directement confiés aux compagnies de SFX. On en attendait bien sûr pas tellement plus de la part du réalisateur de **Independence Day**, même si celui-ci est persuadé d'avoir livré un film au message contestataire, comme le clame son producteur : *« Je ne pense pas que nous serons invités à la Maison Blanche cette fois-ci... Je pense que le plus excitant avec* **Le Jour d'après**, *c'est de pouvoir faire un film à la fois divertissant, mais aussi porteur d'un sens qui touche tout le monde. En tant qu'Américain, je suis très peu satisfait de la position de notre gouvernement vis-à-vis des accords de Kyoto, tout autant que les problèmes d'environnement qui touchent notre pays. L'air aux États-Unis est plus pollué que dans n'importe quel autre pays, et même que dans tous les autres pays du monde combinés ! J'ai lu dans un journal que la population américaine était concernée par les problèmes de pollution et faisait son possible en termes de recyclage pour les régler. Cependant, cela ne semble pas être le cas des corporations mondialistes, ni même du gouvernement. Donc, nous espérons que le film va changer un peu la donne. Je pense que, heureusement ou malheureusement, cela dépend de quel bord on se situe, beaucoup de gens prennent conscience de certains faits après avoir vu un film. Nous ne voulons pas bourrer le crâne du spectateur avec un message bien appuyé, même s'il sera difficile de passer à côté, mais il est possible que le public sorte du film avec la conscience qu'il faut faire quelque chose à propos des problèmes de l'environnement.* **Le Jour d'après** *peut potentiellement toucher plus de gens qu'un documentaire ou des articles dans des journaux parce qu'il sera diffusé à une échelle mondiale et si ça marche, c'est tout aussi bien. ».* Volontiers roublard, la tagline de la bande-annonce scande un *« sauvez autant de monde que possible »* avant d'annoncer la sortie pour le Memorial Day, date à laquelle les États-Unis célèbrent ceux qui sont morts pour le pays. Mais même si les bonnes vieilles recettes marketing qui titillent la fibre patriotique du bozo de base servent toujours, surtout en ces temps post-11 septembre, il semblerait que Roland Emmerich n'ait rien perdu du cynisme dont il a fait preuve par le passé, comme en témoigne la destruction appuyée du panneau Hollywood dans son film : *« Beaucoup de gens voulaient que je coupe ce passage du film, et il n'en était absolument pas question ! Je vis à Hollywood depuis 14 ans et ça ne me rend pas fou de joie, donc c'est ma façon de l'exprimer. ».* CQFD.

Stéphane MOÏSSAKIS

Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : Los Angeles dévasté par Dame Nature. Emmerich sait toujours aussi bien exciter la rétine de son spectateur.

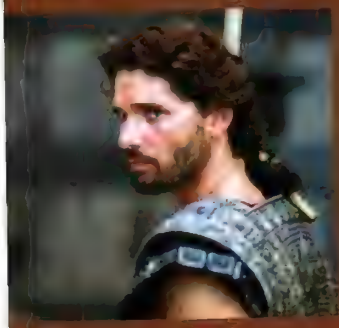
Deux hommes perdus dans une tempête de neige, ou comment passer du maillot de bain à la doudoune polaire...

Une équipe de télévision en train d'immortaliser la fin du monde. Pourtant, le twister qui arrive se contrefout de la célébrité...

TROIE
DE WOLFGANG PETERSEN

ETAT DE SIEGE

À force d'enquiller les événements les uns après les autres dans un majestueux concours de bites, les studios vont finir par se mordre la queue. Autre prétendant au box-office du mois de mai, coincé entre Van Helsing, Kill Bill Volume 2 et Le Jour d'après, TROIE débarque dans les salles avant d'être montré dans les temps à la presse. L'adaptation s'annonce maousse, le casting fait envie et les premières images donnent la bave. Difficile donc de ne pas en parler...



Sur cette page, de haut en bas et de gauche à droite : Le sang et la fureur, la guerre de Troie a bien eu lieu.

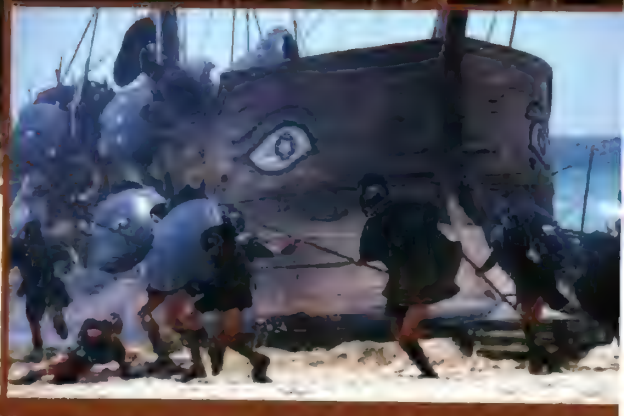
Hector (Eric Bana) sort les armes.

Le fameux cheval, en feu. Trop tard, il est déjà derrière les remparts de Troie.

Comme cela se passe souvent à Hollywood, la façon de procéder des studios passe par agents interposés. Vers la fin de l'année 2002, la Warner avait décidé de lancer deux grosses franchises potentielles. D'un côté, Wolfgang Petersen devait se charger de réaliser **Batman vs. Superman**, un projet inabouti et complètement délirant puisqu'à l'époque, le studio était déjà bien incapable de gérer les deux franchises séparément. De l'autre, Brad Pitt devait incarner le héros de **The Fountain** de Darren Aronofsky mais s'est retiré au dernier moment, sans véritable raison officielle. Pour combler le manque à gagner sur ces deux productions à des stades plus ou moins avancés et contenter les ego respectifs des costards cravates qui cherchent à toucher leurs 10 % en représentant leurs clients, le studio parvient donc à caser les contrats de Petersen et Pitt sur un seul et même projet, une adaptation de *L'Iliade* intitulée **Troie** et bénéficiant d'un script de très bonne renommée signé David Benioff (**La 25ème heure** de Spike Lee). Adapter le poème foisonnant de Homère en un long-métrage épique de trois heures n'était pas chose aisée, mais il semblerait que c'est bel et bien le travail effectué par Benioff qui ait convaincu le réalisateur et la star de coopérer ensemble pour mener à bien un film dont le budget se chiffre à 150 millions de dollars. En effet, la Warner voit très grand et décide de faire de **Troie** l'un de ses fers de lance pour l'été 2004.

L'OLYMPE DES STARS

Si la sortie du film est prévue longtemps à l'avance, **Troie** ne se fait pas dans la précipitation généralement de mise pour les blockbusters estivaux et le tournage du film débute plus d'un an avant la date de sortie prévue. Si l'équipe se voit contrainte de ne pas tourner au Maroc (comme ce fut prévu à l'origine), ni même dans un autre pays d'Afrique du Nord du fait de la guerre en Irak, les premières prises de vues débutent malgré tout en avril 2003 à Malte. Pour raconter la passion amoureuse entre Paris et Hélène, passion qui mènera les Spartiates et les Troyens à l'une des plus grandes guerres jamais menée, Wolfgang Petersen s'entoure d'un casting en or. Outre Brad Pitt dans le rôle du demi-dieu guerrier Achille, on retrouve Orlando Bloom dans le rôle de Paris et Eric Bana dans celui de son frère Hector, mais aussi Peter O'Toole (Priam, roi de Troie), Brian Cox (Agamemnon, roi des Mycéniens), Brendan Gleeson (Ménélas, roi de Sparte et frère d'Agamemnon), Saffron Burrows (Andromaque, femme d'Hector), le mannequin Diane Kruger (Hélène) et même Sean Bean dans le rôle d'Ulysse. Bref, que des Grecs quoi ! *(oui, ça va Stéphane, du calme... – ndlr)* Aussi monolithique qu'il puisse paraître, le rôle d'Achille a demandé à Brad Pitt une véritable mise en condition : *« J'ai voulu faire le marole sur ce tournage que sur les précédents. J'ai dû vivre une vie monastique et éviter d'être trop sociable pour jouer mon rôle. Le but était de me transformer littéralement en Achille. Je ne sais jamais vraiment où se trouve la ligne de démarcation pour ce genre de choses, si ce n'est que*



J'ai dû changer mes habitudes et mon mode de vie pour ce film et les adapter à mon personnage. – Personnage à l'arrogance aussi développée que sa force physique, Achille représente la clé de la victoire pour les Spartiates, forçant également son interprète à suivre un régime drastique et des exercices de musculation précis. – *Je me suis tapé quelques pizzas pour rattraper le coup à la fin du tournage !* – balance la star, qui a été payée 17,5 millions de dollars pour incarner le demi-dieu à l'écran. Oui, ça en fait un paquet de quatre-fromages !

DANS LES BRANCARDS !

Comme rien ne se fait facilement sur un projet de cette ampleur, **Troie** compte lui aussi son lot de tragédies et de catastrophes. Pendant le tournage d'une séquence de bataille, le bodybuildeur George Camilleri (Mr. Malte 1989), officiant sur le film en tant que cascadeur, se casse une jambe et se voit opéré le lendemain. Malheureusement, l'opération ne sera pas un grand succès et Camilleri mourra des suites de ses blessures quinze jours plus tard. Le film lui est bien évidemment dédié. Ensuite, la production est relocalisée début juillet au Mexique pour continuer le tournage. Sur place, l'équipe aura à subir deux violents ouragans en moins d'un mois, dévastant une bonne partie des décors mis en place, et ce peu de temps avant la fin du tournage. Enfin, Brad Pitt aurait lui-même subi une blessure assez ironique, puisqu'il se serait foulé le tendon d'Achille ! Habitué aux tournages délicats depuis celui du **Bateau**, Wolfgang Petersen se retrouve ici dans son élément et met l'emphase sur le spectacle grandiloquent. Le cinéaste semble ici plus être inspiré par un **Seigneur des anneaux** que par un **Gladiator** où un **Pirates des Caraïbes**, et les premières images du film proposent des flottes de combat à perte de vue, des milliers de figurants numériques qui se rentrent dans le lard et une imagerie iconique en diable. S'il est difficile de se rendre compte dans ce maelström d'images fortes (qui ne font pas penser à **Alerte !** ou **Air Force One**, c'est déjà ça de pris) si le scénariste et le réalisateur ont respecté les enjeux politiques du poème d'Homère, on se rend bien compte que le spectacle sera au rendez-vous. Pour patienter, une déclaration de l'acteur Brendan Gleeson devrait nous renseigner sur ce qui nous attend à la vision de **Troie** : – *Tout est énorme dans le film, qu'il s'agisse de l'émotion, des armes, des flottes de combat, des murs de la ville de Troie. La subtilité n'est pas nécessaire ici, ce qui peut être d'une formidable libération parfois. Ce n'est pas si souvent qu'il est possible de perdre toute subtilité au cinéma sans perdre une certaine crédibilité. Ce n'est pas le cas dans* **Troie**. *On joue dans le tas, et d'ailleurs, on en fait jamais de trop.* – Et c'est tant mieux !

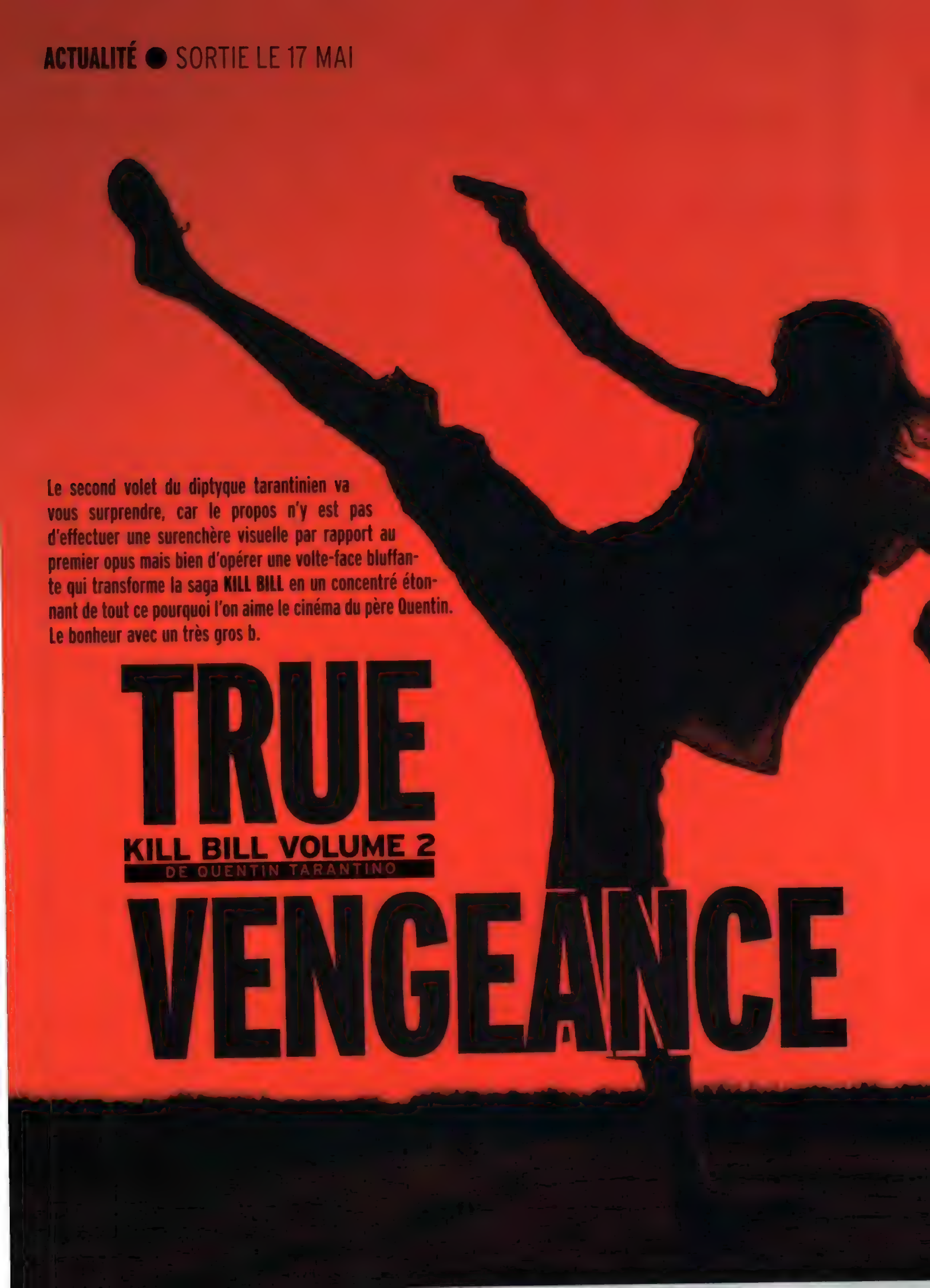
Stéphane MOISSAKIS

Ci-dessus, de haut en bas : Achille (Brad Pitt) en pleine descente : l'invasion commence.

Débarquement en masse pour un film prometteur niveau bastons.

Ci-dessous, de gauche à droite : Achille casqué. Brad Pitt dans son premier péplum : ça le fait plutôt pas mal.

Des centaines d'archers défendent les remparts. Troie risque bien de faire la nique à Gladiator...



Le second volet du diptyque tarantinien va vous surprendre, car le propos n'y est pas d'effectuer une surenchère visuelle par rapport au premier opus mais bien d'opérer une volte-face bluffante qui transforme la saga **KILL BILL** en un concentré étonnant de tout ce pourquoi l'on aime le cinéma du père Quentin. Le bonheur avec un très gros b.

TRUE VENGEANCE

KILL BILL VOLUME 2

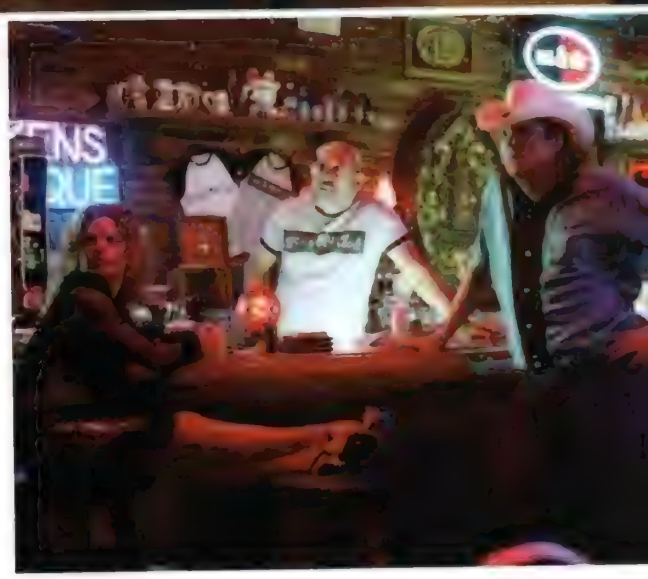
DE QUENTIN TARANTINO

LA VENGEANCE AUX DEUX VISAGES

PARCE QUE QUENTIN TARANTINO S'AVÈRE ÊTRE TOUJOURS LÀ OÙ ON NE L'ATTEND PAS, LA VENGEANCE DE LA MARIÉE S'ACHÈVE NON PAS DANS UN DÉFERLEMENT DE VIOLENCE PAROXYSTIQUE MAIS SUR UNE NOTE BEAUCOUP PLUS HUMAINE. UNE MANIÈRE POUR L'AUTEUR DE **JACKIE BROWN** DE TRANSFORMER SON ÉPOPÉE SANGLANTE EN UNE EXPÉRIENCE ÉMOTIONNELLE VRAIMENT ÉMOUVANTE. CHAPEAU !

Sur cette page, de haut en bas : L'heure de la confrontation ultime a enfin sonné entre Bill (David Carradine) et Black Mamba (Uma Thurman) : il ne peut en rester qu'un !

Budd (Michael Madsen), en compagnie du barman (Sid Haig). Budd, frère de Bill et homme de main dévoué : l'un des plus beaux persos du film.



En tant que monument de cinoche totalement décomplexé vis-à-vis de son statut, **Kill Bill Volume 1** avait réussi à convaincre les plus gros détracteurs de Tarantino en les plongeant dans un énorme boxon référentiel ultra-jouissif qui jouait à fond la carte du spectacle populaire généreux. Cette première partie ne perdait pas de temps, filait droit jusqu'à son monstrueux climax, le massacre d'une caste de yakusas auto-proclamés, les Crazy 88's, par une seule femme, la Mariée (Uma Thurman), bien décidée à assouvir son désir de vengeance. Après ce gros morceau de barbarie pluri-référentielle, on se demandait bien ce que la deuxième partie du film de Tarantino pouvait nous réserver. Dire de **Kill Bill Volume 2** qu'il prend à rebrousse-poil ceux qui ont pris un pied monumental à cette première partie, et en redemandent encore, est un euphémisme. Si les toutes premières minutes du film laissent à penser que **Volume 2** se situe dans la droite lignée de conscience cinématographique de **Volume 1**, en mettant en scène la Mariée au volant de sa voiture (filmée en noir et blanc façon film noir devant un rétro-projecteur qui diffuse la route) déclamant sa vengeance en se référant au marketing du film (« *un déchaînement de violence sur fond de vengeance* »), il suffit d'entendre un dialogue entre Bill (David Carradine) et son frère Budd (Michael Madsen) pour comprendre que le spectateur a tout simplement été mené en bateau : « *Elle a liquidé à elle seule une armée de 88 yakusas ?* ». « *Non, ils n'étaient pas vraiment 88. Ils se nomment seulement les Crazy 88's, sûrement parce qu'ils ont trouvé que c'était cool comme nom.* ». Aussi amusant soit-il, ce dialogue sonne finalement comme un aveu de plus : ce que vous avez vu précédemment n'est pas possible, c'est tout simplement du cinéma. Le fait que cet échange soit déclamé juste après une séquence de flash-back, revenant sur le massacre de la chapelle d'El Paso (un long dialogue très touchant entre Bill et la Mariée) montré en hors-champ, n'est pas anodin non plus. Pour tromper son monde, Tarantino revient à ce qu'il a toujours fait avant, à savoir du cinéma dialogué. Ce parti pris couvre quasiment tout **Volume 2** et le fait qu'il soit si surprenant de la part d'un cinéaste dont la carrière s'est faite précisément sur ce « fond de commerce » démontre à quel point celui-ci avait réussi son coup avec **Volume 1**. De ce fait, **Volume 2** n'enterre pas ce qui a été brillamment mis en place dans **Volume 1**. Bien au contraire…

DÉBOULONNAGE D'ICÔNES

Les mots reprennent ainsi leurs droits dans le cinéma de Tarantino, en même temps que le véritable sujet du film, celui contenu dans son titre, revient au premier plan. Remettre l'in-

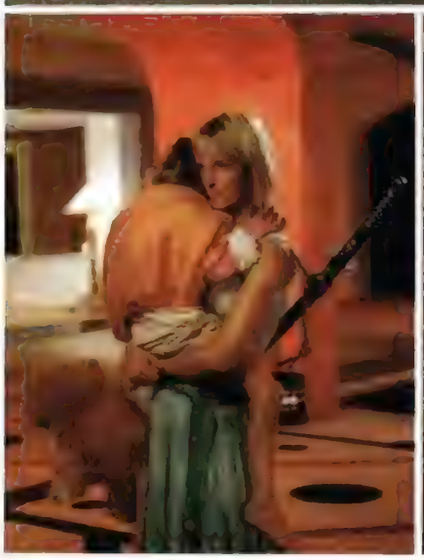
trigue principale sur les rails nécessitait donc un drastique changement de point de vue et au fur et à mesure que la Mariée s'approche de son but, de l'homme qu'elle cherche à tuer, il fallait pour le cinéaste abandonner toute logique intra-cinématographique afin de rendre les personnages le plus humain possible, donc la vengeance vraiment implacable et difficile à assouvir. Conséquence de la chose : tous ceux qui ont été présentés comme des icônes (Sophie Fatale, Vernita Green, Go-Go Yubari...) dans **Volume 1** disparaissent littéralement du métrage, y compris dans les flash-backs qui pourraient les concerner, tandis que ceux qui restent (Budd, Elle et Bill) ne sont plus présentés sous leurs noms de code respectifs : Sidewinder, California Mountain Snake et Snake Charmer. Pour clarifier précisément sa démarche, Tarantino change même d'optique lorsqu'il s'agit de jouer avec les codes du cinéma qu'il aime. Une séquence fabuleusement hilarante et jouissive présente l'entraînement de la Mariée par Pai Mei (Gordon Liu, carrément génial), un maître chinois des arts-martiaux que le poids du temps (il a plus de 1000 ans) aurait dû rendre sage, ce qui est pourtant loin d'être le cas. Ici, celle qui nous a été montrée comme une impressionnante machine à tuer dans le précédent volet n'en mène pas large, souffrant le martyre face à ce despote qui va faire d'elle l'icône vivace que l'on connaît. Ce n'est d'ailleurs qu'après ce parcours du combattant, lorsqu'elle est enterrée vivante, qu'elle revient des enfers et reprend son destin en main, que le spectateur a enfin le droit de découvrir le véritable nom de la Mariée, après que Tarantino nous l'ait caché par des « *bip !* » jusqu'ici jugés (à tort) intempestifs. Cette mini-révélation finalement peu anodine permet au personnage de passer du statut de tueuse sanguinaire à celui de mère de famille à laquelle on a arraché sa progéniture, rendant ses motivations on ne peut plus claires pour le spectateur. Conséquence directe de cette démarche « réaliste » (par opposition à celle, totalement fantasmée, du **Volume 1**), la violence se fait plus sèche et plus abrupte. On ne décapite plus des malfrats sur fond de surf music dans **Volume 2**. Ici, un coup de shotgun en pleine poitrine surprend le spectateur, le long enterrement de la Mariée provoque des petites crises de claustrophobie et chaque coup porté s'en ressent de façon viscérale. Tarantino, qui se verrait bien héritier du cinéma de Sergio Leone, prend donc son temps et fait durer ses séquences pour les faire exploser d'une furie aussi brève que dévastatrice. Hormis le combat contre Elle (Daryl Hannah), qui doit bien durer le double de celui contre Vernita Green (in **Volume 1**), on retrouve dans **Volume 2** les effets les plus évidents du cinéaste, ceux qu'il avait mis à profit dans **Reservoir Dogs**, **Pulp Fiction** et **Jackie Brown**.

BILL IS THE MAN !

La finalité de cette volte-face (à la thématique décrite dans un dialogue sur la dualité de Superman) est belle et bien destinée au spectateur qui doit prendre conscience que la Mariée vit sa vengeance de façon douloureuse et non de la manière détachée qu'elle laissait transparaître la plupart du temps dans **Volume 1**. On en revient toujours au même problème de distribution puisque ces questions ne se seraient pas posées si le film avait été diffusé d'une seule traite en premier lieu et d'ailleurs, il sera intéressant de constater le changement progressif de ton dans la version complète du film (diffusée cette année en avant-première à Cannes et prévue en salles pour la fin de l'année). Quoi qu'il en soit, tout **Kill Bill** s'abandonne dans sa dernière ligne droite au personnage de Bill, véritable héros de l'œuvre tout entière, qui s'impose alors en figure paternelle. Bien qu'il s'agisse d'une véritable enflure, Tarantino ne pourra pas s'empêcher de faire ressortir son évidente sympathie, prenant le spectateur une ultime fois à rebrousse-poil et inscrivant son œuvre de façon presque biographique (rappelons que Tarantino n'a jamais vraiment connu son père). Le climax prend cette fois-ci son temps, se perdant en nombreux dialogues pour revenir à l'essentiel : il faut tuer Bill ! De cette évidence qui pend au nez du spectateur depuis le début, on comprendra que le cinéaste ait supprimé la séquence de combat précédente le montrant comme un véritable assassin dans un temple Shaolin pour capitaliser sur une magnifique séquence finale gorgée d'humanité. David Carradine peut en tout cas remercier Tarantino, non pas d'avoir remis sa carrière sur les rails, mais de l'avoir littéralement inscrit dans la légende : ce n'est plus tous les jours qu'un acteur a le droit de faire sa sortie de façon aussi noble sur fond de Morricone de la belle époque. Bienvenue au club, Bill...

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2003. RÉAL ET SCÉN.: QUENTIN TARANTINO. DIR. PHOT.: ROBERT RICHARDSON. MUS.: THE RZA ET ROBERT RODRIGUEZ. PROD.: LAWRENCE BENDER POUR A BAND APART ET MIRAMAX FILMS. INT.: UMA THURMAN, DAVID CARRADINE, MICHAEL MADSEN, DARYL HANNAH, GORDON LIU, MICHAEL PARKS, BO SVENSON, LARRY BISHOP, SID HAIG... DIST.: TFM DISTRIBUTION. DUR.: 2 H 15. SORTIE LE 17 MAI 2004.



Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : Pai Mei (Gordon Liu) en pleine démonstration de son art devant une élève médusée.

Retrouvailles émouvantes entre une mère et sa fille qu'elle n'a jamais vue.

La Mariée façon ninja, prête à assassiner Budd. Attention au vol plané qui va suivre !!

INTERVIEW QUENTIN TARANTINO

CINÉ-JUNKIE

LE PRÉSIDENT DU FESTIVAL DE CANNES 2004 NOUS A REÇUS À L'OCCASION DU DEUXIÈME OPUS DE SA FURIEUSE SAGA. MAIS QU'ON NE S'Y TROMPE PAS : QUENTIN TARANTINO N'A RIEN D'UN PINGOUIN ENFARINÉ ADEPTE DE LA LANGUE DE BOIS. DISCUTER AVEC LUI RELÈVE TOUJOURS PLUS DE L'EXPÉRIENCE CINÉPHILIQUE QUE DE L'EXERCICE PROMO.

Ci-dessus :
Crêpage de chignon entre Elle Driver (Daryl Hannah) et Black Mamba ?
Pas vraiment.
Plus volontiers un affrontement féroce où tous les coups sont permis !

Les deux volets de* Kill Bill *sont différents.

Les deux films ont toujours été conçus pour être différents. Le **Volume 2** est plus tragique tandis que je voulais que le **Volume 1** soit complètement dédié à la vengeance. Je ne voulais pas perdre de temps à développer l'histoire. En France, un journaliste m'a dit que le fait que l'on sache que c'est une histoire de revanche suffisait, qu'on avait pas besoin d'en savoir plus. *« Whoa ! pourquoi je n'ai pas discuté avec toi avant de parler à la presse anglaise et américaine ? »* je lui ai répondu ! (rires) Il y a de la tragédie dans le **Volume 1** mais ce n'est pas l'élément dominant. Quand on sort du **Volume 1**, on a vraiment l'impression que la Mariée est indestructible alors que dans le **Volume 2**, on s'aperçoit qu'elle ne l'est pas. Je commence aussi à répondre aux questions que doivent normalement se poser les spectateurs si j'ai fait un bon travail. J'ai laissé des questions qui demandent des réponses : qui est Bill ? Pourquoi a-t-il fait ça ? Quelle est la relation qu'il entretient avec la Mariée ? Je voulais que ce soit une œuvre pop-corn qui puisse encore se regarder dix ans après parce qu'elle contient beaucoup de choses. Je voulais vraiment développer la tragédie qui était déjà présente dans le **Volume 1**. *« La vengeance n'est pas une ligne droite »* nous dit Hattori Hanzo à la fin du 1 et le **Volume 2** va donner tout son sens à cette phrase.

C'est un film très romantique.

Oui, et contrairement à ce que disent certaines personnes, ce n'est pas un revirement soudain de ma part. Le premier script que j'ai écrit est **True Romance** et pour moi, c'est une vraie histoire d'amour, il n'y a aucune ironie dans le titre. Beaucoup de jeunes couples viennent me dire qu'ils portent le film dans leur cœur et que c'est leur film préféré, un film qu'ils aiment partager.

Pourquoi avoir coupé le film ?

Je pense que j'ai réalisé un film qui est très divertissant mais j'ai coupé le film car, en salles, peu de gens se seraient déplacés pour venir le voir s'il avait fait quatre heures et demie. Sûrement pas l'un des potes de ton père âgé de 59 ans en tout cas, si tu vois ce que je veux dire ! (rires) Personnellement, ça ne me pose aucun problème de voir un film très long en salle parce que j'adore le cinéma mais ce n'est pas le cas de tout le monde. C'est pour ça que l'invention du DVD est génial. Un jour, quand tu voudras, tu pourras voir le film dans son intégralité, les DVD seront là.

L'idée du monologue du super héros vient de qui ? David Carradine ou vous ?

À votre avis ? Je parlais et il m'écoutait. (rires) Si David a dit le contraire, c'est qu'il ment ! *(voir interview David Carradine - ndlr)*

Est-ce que Bill vous ressemble ?

C'est une question intéressante parce qu'il y a effectivement quelque chose de moi en Bill. Ceci étant dit, il y a également une part de moi dans le personnage de la mariée. Après un an et demi passé à écrire cette version du film, je peux affirmer que la Mariée me ressemble, ce qui n'était pas vrai au début de cette aventure. Je me suis beaucoup identifié à la Mariée tout au long du processus d'écriture. Je crois même que je suis devenu la Mariée !

***Pour la scène de l'enterrée vivante, on se dit que Lucio Fulci lui-même n'avait pas osé mettre 40 secondes d'écran noir dans* Frayeurs...**

Pour moi, le cinéma est une expérience très sensitive. J'ai trouvé intéressant de plonger le spectateur dans le noir le plus total et j'ai essayé de faire ressentir les sensations de la Mariée au public. On ne sait pas si ça va marcher mais on essaie quand même, en utilisant tous les outils dont on dispose. Là, en l'occurrence, j'ai utilisé le son. Le mixage joue un rôle très important pendant cette scène.

« Je ne m'attaque jamais à

DARYL HANNAH **ELLE DRIVER**

Quentin est amoureux du cinéma. Son travail est une déclaration d'amour aux films qu'il aime. Pour ça, il est entouré de professionnels qui comptent parmi les meilleurs au monde, du son à l'image. Pour le rôle d'Elle Driver, il m'a demandé de regarder **They Call Her One Eye** (**Crime à froid**). À un moment, je me suis demandé : mais pourquoi me demande t-il de regarder un porno ? ! (rires) Plus sérieusement, tous les films qu'il m'a demandé de regarder se sont avérés utiles pour le rôle. Le seul inconvénient était mon bandeau. Sonny Chiba, Dieu merci, m'a dit de l'enlever entre les prises parce qu'à terme, ça modifie votre vision. Vous avez un voile devant les yeux pendant un petit moment. C'est assez étrange comme sensation. Pendant les scènes de combat, j'avais néanmoins droit à un bandeau qui me permettait de voir à travers, histoire de voir arriver les coups. Utile lors de la fin du combat avec la Mariée. C'est la seule partie de la bagarre qui n'est pas chorégraphiée. Quentin voulait que je sois complètement aveugle et que je me mette à casser tout ce qui ne l'était pas encore. (rires) Je me suis fait mal en tournant cette prise mais ça fait partie du travail, je présume. Je savais que ça allait faire de l'effet, de voir Elle Driver, si sûr d'elle, devenir complètement folle et tout casser parce qu'elle ne voit plus rien. Quentin tenait à ce que nous exécutions nous-mêmes la plus grande partie de nos cascades, histoire de rentrer dans le personnage. Au début, la scène devait ressembler à un duel dans la plus pure tradition des westerns spaghettis mais Quentin a vu **Jackass** et a tout changé. (rires) Concernant le caractère d'Elle Driver, je pense que l'on peut jouer un personnage détestable sans en être un dans la vie. Pour moi, le rôle s'arrêtait au moment même où Quentin disait *« Coupez ! »*. Mais Elle Driver n'a pas dit son dernier mot. Quentin veut faire un troisième film, je crois. Elle Driver adopte une fille, Go Go a une sœur jumelle et la Mariée élève sa fille. Donc, elles peuvent se battre. (rires) Il y a une tradition de films de samouraï aveugle, vous savez...

Propos recueillis par Alex BENJAMIN, traduits par David DOUKHAN et mis en forme par Alexandre BUSTILLO

Vous semblez toujours vouloir aller plus loin que vos références ?
Ah c'est intéressant ça... Je veux toujours faire ça à ma manière, pas utiliser une référence pour le plaisir de faire une référence... Je ne peux pas réaliser un gunfight aussi gigantesquement somptueux que celui de **Le Bon, la brute et le truand** et je ne pense pas que quelqu'un puisse un jour faire mieux que Leone, ce n'est tout simplement pas possible à mes yeux. Je ne m'attaque jamais à une référence à laquelle je ne peux rien apporter. Je me dis quand je réalise une scène, je n'ai jamais vu personne tourner cette scène comme je l'imagine, c'est pour ça que je vais essayer.

Bo Svenson joue dans votre film.
J'ai toujours été fan de Bo Svenson. Au début, je ne savais pas quel rôle lui donner, vu que j'avais déjà mon casting, mais j'ai tout de suite pensé à lui pour le rôle du Révérend Harmony, dans lequel il est vraiment parfait. Je trouve qu'il va bien avec l'organiste joué par Samuel Jackson.

Tout le monde vous décrit comme quelqu'un de très positif sur le plateau.
J'aime faire des films, c'est incontestable, mais réaliser les films dont vous avez envie, ça c'est génial. Je n'ai que très peu de patience pour les personnes qui se plaignent alors qu'elles ont la chance de faire ce qu'elles désirent le plus au monde. C'est un privilège pour moi de se lever tôt, même tous les jours pendant des mois, pour pouvoir tourner les films qui me plaisent. Si vous ne vous amusez pas en faisant des films, arrêtez tout et passez à autre chose. Bien sûr qu'il y a des mauvais côtés, mais le plaisir l'emporte toujours sur les aspects les plus exténuants du travail.

Vous n'avez jamais tourné de scènes érotiques.
Non, parce que je suis trop gentleman pour demander à mes actrices de se mettre à poil. (rires) Mais si je devais réaliser un jour un film érotique, ce serait un Women In Prison ou un truc de ce genre. Et ça ne sera pas avec Gwyneth Paltrow ! (rires)

Parlez-nous un peu de la baston ultra violente qui oppose la Mariée à Elle Driver.
Ah ! Autant je voulais que le combat au sabre qui oppose O-Ren Ishii à la Mariée soit stylisé, autant je désirais vraiment que ce combat soit extrêmement violent, comme une bagarre de rue. Toute la finesse, l'élégance des combats du **Volume 1** a été jetée par la fenêtre. Elle casse vraiment tout le mobilier en se battant et ça fait d'autant plus mal qu'elles sont toutes les deux très belles. En termes d'ampleur, je ne pouvais pas rivaliser avec la séquence de combat de masse du **Volume 1**. En revanche, émotionnellement, dans la mesure où tout le monde attend cette confrontation, j'ai rendu le combat paroxystique. Le truc, c'est que j'ai conçu la scène pour qu'elle soit brutale mais le côté craspec du combat, je le dois à **Jackass the Movie**. Dans le Sud des États Unis, les hommes aiment chiquer et cracher dans une tasse à café. À un moment, j'ai eu l'idée, après voir vu **Jackass**, que la Mariée balançait le contenu de la tasse de Budd à la figure d'Elle Driver. Quand j'ai fait voir **Jackass** à toute l'équipe après que le combat ait été tourné, Darryl s'est exclamée : *« Mon Dieu ! Ton idée venait de là ! »* (rires)

En ce moment il y a une vague de remakes de films asiatiques qui s'abat sur les États Unis. Martin Scorsese prépare un remake d'Infernal Affairs. Qu'est ce que vous pensez de ça, vous qui êtes fou de cinéma asiatique ?
Infernal Affairs est un excellent film et Martin Scorsese, qui était un Dieu dans les années 80, remake un film policier hong-kongais ? ! Attention, je ne dis pas que le remake sera mauvais, putain, il y a même des chances qu'il soit meilleur que l'original, qui est déjà super bien, mais bon... C'est Martin Scorsese quoi ! Il pourrait s'en inspirer, prendre quelques éléments et faire quelque chose de différent, de plus original qu'un remake.

Quel sera votre prochain film ?
Je vais sans doute réaliser un segment de l'adaptation du comics de Frank Miller, *Sin City*. C'est Robert Rodriguez qui réalisera les autres segments. Sinon, je veux toujours porter à l'écran mon film de soldats se déroulant durant la seconde guerre mondiale, **Inglorious Bastards**. Ça sera probablement le prochain gros projet auquel je m'attellerai. Un des personnages s'appellera Buchinsky en hommage à Charles Bronson, que j'adore.

Propos recueillis par Alex BENJAMIN et traduits par David DOUKHAN

Ci-dessus, de haut en bas : La classe incarnée pour l'infâme Bill (David Carradine), qui attend Black Mamba de pied ferme, chez lui.

Au volant de sa décapotable, Black Mamba se rend chez son ancien employeur, bien décidée à en finir une bonne fois pour toute avec lui !

une référence à laquelle je ne peux rien apporter. »

INTERVIEW DAVID CARRADINE

WILD BILL

AVEC UNE FILMOGRAPHIE FORTE DE PLUS DE 140 FILMS, DONT UN BON PAQUET DE NANARS CAFARDEUX, DAVID CARRADINE ÉTAIT DEVENU UN HAS BEEN, UN FANTÔME DESTINÉ À HANTER LES SÉRIES Z DE 3E CATÉGORIE. TARANTINO VIENT DE LUI OFFRIR UNE RÉSURRECTION DE 1ÈRE CLASSE QUI S'IMPOSERA SANS DOUTE COMME LE PLUS BEAU RÔLE DE SA CARRIÈRE.

Quelle a été votre réaction lorsque Quentin Tarantino vous a proposé le rôle de Bill ?

J'étais tellement heureux ! Je savais depuis à peu près deux ans que Quentin écrivait quelque chose pour moi mais je n'étais pas censé être au courant et je n'ai donc rien dit. Je savais qu'il voulait faire une serie B intitulée **Kill Bill** mais j'ignorais quel rôle et quelle importance il me réservait au sein du film. À la lecture du script, ça a été une revélation. Il était clair qu'il avait écrit le rôle pour moi et que ça allait être un très grand film. En fait, il a lu mon autobiographie et a vu pratiquement tous mes films. Ce qui est très amusant, c'est qu'il a tout particulièrement aimé les plus mauvais, même s'il a également vu les bons. Certains de mes films, pourtant considérés comme irregardables, font partie de ses préférés. C'est tout à fait Quentin ça. Ce sont des bons films selon ses propres standards. (rires)

Kill Bill a dû être un tournage éprouvant. Combien de temps avez-vous travaillé dessus ?

On a tourné pendant sept mois. Et avant cela, j'ai eu droit à trois mois d'entraînement avec Maître Yuen Woo-Ping pour les arts martiaux et avec Sonny Chiba, qui m'a enseigné la maîtrise du sabre japonais, le Katana. J'adore l'esprit samouraï, je demandais sans cesse à en savoir toujours plus, bien plus que nécessaire pour le film même. Je pense sincèrement que je continuerai à étudier leur mode de vie jusqu'à la fin de mon existence. Cela dit, l'essence des films de Tarantino ne réside pas dans l'action mais plus dans sa capacité à explorer l'esprit de personnages extrêmement violents et dans ses dialogues. Et comme Samuel Jackson dans **Pulp Fiction**, j'ai énormément de dialogues.

C'est en effet précisément ce qu'on aime dans les films de Tarantino, les personnages et les dialogues...

Oui, c'est une de ses grandes qualités. On a ces deux tueurs qui parlent hamburgers entre deux contrats dans **Pulp Fiction**, c'est très efficace. Mais quelque part, **Kill Bill** est différent de ses autres films. Il possède la même folie que **Pulp Fiction** ou **Reservoir Dogs** mais il est en même temps beaucoup plus ambitieux. Ne serait-ce que visuellement. C'est un film de vengeance se voulant un hommage à tous les films d'exploitation. Quentin et Bob Richardson, son chef opérateur, ont accompli un travail extraordinaire au niveau de l'image.

D'ailleurs, il paraît que le monologue autour de Superman et des super-héros en général provient d'une de vos conversations...

C'est vrai. On s'est mis à discuter de comic-books et de super-héros. Lorsqu'on parlait de Superman, j'ai vraisemblablement dit quelque chose qui a beaucoup amusé Quentin puisqu'il s'est mis à rire aux éclats pendant un long moment. Il m'a rétorqué : *« Super ! Tout ce qu'il me reste à faire, c'est de mettre sur papier ce que tu viens de me dire et les spectateurs penseront que je suis un génie ! »*. Et il s'est remis à rire. Il a ainsi réécrit les dialogues et a fait tenir toute notre conversation dans le film.

Parlez-nous un peu de vos relations sur le tournage ?

C'était tout simplement le paradis. Il a une énergie incroyable sur le plateau, qu'il investit intégralement dans son travail. Il adore tourner des films et parvient facilement à communiquer son enthousiasme. Tout le monde l'adore car c'est quelqu'un de très généreux. Il fait 10 prises par souci de perfection et s'écrie ensuite : *« Allez, on en refait une parce qu'on adore faire des films ! »*. (rires) Certains diraient qu'il est fou. Il planifie absolument tout sur le plateau et pourtant son cinema conserve beaucoup d'instinct, de viscéralité. Tout est réglé comme une montre et pourtant on dirait de l'improvisation. Un peu comme le dialogue très naturaliste de Samuel Jackson dans **Pulp Fiction**. On a l'impression qu'il improvise, alors qu'il respecte scrupuleusement les mots et les indications données par Quentin. C'est un très grand metteur en scène

Il paraît que Bill vous ressemble énormément. C'est quand même un sacré salaud !

Peut-être en suis-je un ! (rires) De toute façon, il n'y a jamais vraiment de gentils dans les films de Quentin. Par contre, c'est quelqu'un qui donne beaucoup d'humanité à ses personnages. Je ne sais pas comment il fait, mais c'est comme ça. Quand il a conçu le personnage de Bill, il pensait à Warren Beatty pour l'incarner. En discutant avec Warren, il s'est rendu compte que ce dernier aimait beaucoup son histoire mais pas du tout les films auxquels elle faisait référence, à savoir les films de kung-fu et les westerns spaghettis. Il a donc revu son scénario en pensant à moi car il s'est rendu compte en lisant mon autobiographie que nous partagions les mêmes goûts à bien des égards. À l'arrivée, Bill est en effet mon portrait tout craché, sauf que je ne suis pas un assassin international, bien entendu. Mais c'est vrai que Quentin m'a demandé d'être le plus naturel possible, de parler à l'écran comme à la ville. Il a même vidé ma garde-robe afin de l'utiliser dans le film. Tous les vêtements que je porte dans **Kill Bill** sont les miens !

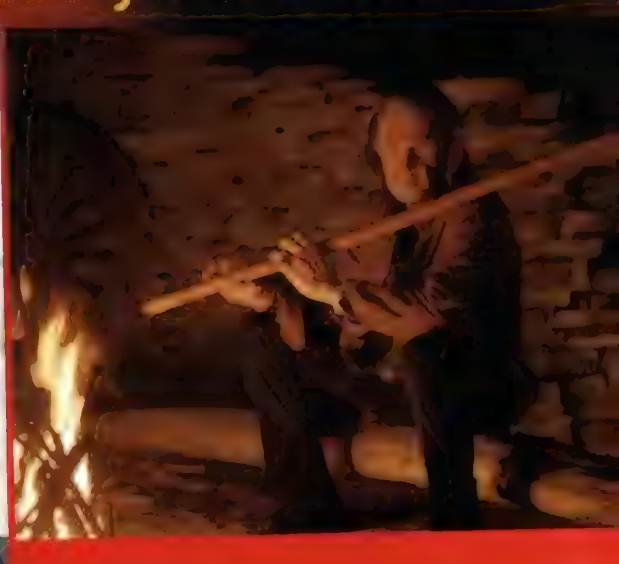
Vous pensez que ça vous a aidé pour rentrer dans la peau du personnage ?

« Quentin a beaucoup de talent pour rendre homogènes des croisements en

Ci-dessous, de gauche à droite :
David Carradine, vêtu de son kimono blanc, s'apprête à affronter Michael Jay White lors d'une scène finalement coupée au montage de Kill Bill Volume 2.

Bill retrouve Black Mamba dans une église à El Paso, juste avant son mariage. Le début du massacre...

Entre deux notes de flûte, Bill raconte à Black Mamba l'histoire du massacre de centaines de moines Shaolin par le redoutable Pai Mei !



Ci-dessus :
Bill, un des fameux sabres fabriqués par Hattori Hanzo à la main, fait face à Black Mamba. Un duel marqué par la dignité des deux adversaires.

Beaucoup. C'est surtout la première fois dans ma carrière que j'ai l'opportunité de donner une performance aussi intense. J'ai souvent pris des accents bizarres, adopté une démarche ridicule, mais personne ne m'avait encore offert la possibilité de me dévoiler tel que je suis. Sauf peut être Walter Hill dans **Le Gang des frères James**. Ce que je fais dans **Kill Bill**, c'est un peu ce que faisait Cary Grant dans ses films, c'est-à-dire intéresser le public au personnage avec mon charisme, avec ma personnalité, même si Quentin est toujours présent derrière mon interprétation. Il va me faire voir exactement ce qu'il désire obtenir de moi et me le faire réessayer pendant dix prises. Il est très exigeant.

Il vous a sûrement demandé de regarder des vieux films de kung-fu ?

Il avait emmené un home-cinéma et il nous montrait des extraits de films ou des scènes de kung-fu montées sur du hip hop pendant chaque repas. Il a beaucoup de talent pour rendre homogène des croisements entre plusieurs genres filmiques. J'ai vu pas mal de films de kung-fu de mon côté, tout au long de ma vie. Mais ce n'est pas le seul cinéma auquel il a emprunté. Il y a évidemment beaucoup de films japonais, des films de samouraïs, tous les films de Toshiro Mifune. Ce qui est amusant, c'est que j'avais vu tous ces films en salles à l'époque ! Mais il y a aussi le western spaghetti, auquel la photo de **Kill Bill Volume 2** doit beaucoup, surtout pour les scènes qui se déroulent dans le désert, avec cette lumière très vive. Le film contient bon nombre de références. Quentin voulait que j'en saisisse toutes les subtilités et que je comprenne que **Kill Bill** allait être à la fois un film de kung-fu, un Chambarra, un western spaghetti mais aussi un film de gangsters, une histoire d'amour... C'est génial pour un acteur de sentir que sa personnalité permet à un réalisateur de faire un film qui rend hommage à tout le cinéma qu'il affectionne, de faire le film qu'il avait exactement en tête.

Pour terminer, est-ce que vous pouvez nous parler de votre scène de combat avec Michael Jay White, qui a disparue du montage final de* Kill Bill Volume 2 *?

En fait, cette scène avait été tournée pour introduire Bill dans le film et nous l'avons même répétée pendant deux mois. Finalement, Quentin a préféré introduire mon personnage différemment, mais il aimait tellement cette scène que nous l'avons quand même filmée. Quentin pensait la réintégrer lors d'un flash-back, mais comme il a quelque peu monté le **Volume 2** dans l'urgence, elle a tout simplement sauté. Mais la scène qui me manque le plus est cette discussion que j'ai avec Michael Madsen, qui était à l'origine beaucoup plus longue. J'aimais beaucoup cette impression de temps suspendu qui s'en dégageait, comme si c'était la dernière fois que ces deux frères se voyaient. Surtout que Michael est à mon avis un des acteurs les plus remarquables du film.

Propos recueillis par Damien GRANGER et Alex BENJAMIN et traduits par David DOUKHAN

tre plusieurs genres filmiques. »

MICHAEL MADSEN **BUDD**

Quentin collabore beaucoup avec les acteurs. Il s'est énervé quelques fois mais deux minutes après, c'était fini, il passait à autre chose. J'aimerais pouvoir réagir comme lui. C'est un peu le directeur d'un cirque, le cirque est devenu plus grand, mais il a toujours ce calme, cette persévérance quand il s'agit d'obtenir ce qu'il veut à l'image. Il a plus de temps pour tourner mais avec lui, c'est toujours la même chose. Il se concentre beaucoup sur le plateau, les lieux dans lesquels évoluent les personnages. Si vous ouvrez un tiroir, il y a des choses dedans, des choses qui appartiennent à Budd. Vous ne verrez jamais ça à l'écran, il ne le filmera jamais, et pourtant tout est là. Mon Dieu, vous n'imaginez pas jusqu'où il va chercher les détails : les disques, les livres, les flingues, il y en a partout. Ma chambre d'hôtel commençait aussi à ressembler à la crèche de Budd. (rires) Quentin crée un environnement et il te dit : « *Joue la scène, joue-la comme tu penses, fais-moi voir.* ». Il est très ouvert, il me donne des choses très simples pour me faire réagir. Il procède toujours de la même manière depuis **Reservoir Dogs**, il n'a pas changé. Il adore faire des films et moi aussi. C'est quelqu'un de très positif, qui possède une énergie débordante. Il est contagieux. Il se réveille le matin à 7 heures

quel que soit le jour, et c'est toujours la même chose, la même énergie, tu peux pas l'empêcher de parler. Quentin regarde des films tout le temps, il possède sa propre salle chez lui avec un projectionniste. Il nous a montré la Trilogie des Dollars, un paquet de films japonais et chinois. Ce n'est pas pour rien qu'il a mis un poster de **Mr Majestyk** dans la caravane de Budd. Je vais interpréter un personnage qui s'appelle Buchinsky dans un film de guerre, il connaît tous les films qui ont été faits avec Bronson, et qui les a realisés. Je me demande comment il peut se souvenir de tout ça. Cinematographiquement, le film est une réussite exemplaire. Quentin n'a jamais aussi bien maîtrisé son art, et je pense que le cast et l'équipe du film méritent quelques oscars. (rires)

Propos recueillis par Alex BENJAMIN, traduits par David DOUKHAN et mis en forme par Alexandre BUSTILLO

KILL BILL DE A à Z

DEPUIS **GHOST DOG** DE JIM JARMUSCH, JAMAIS UN FILM N'AVAIT BRASSÉ AUTANT DE RÉFÉRENCES HÉTÉROCLITES DÉDIÉES À LA GLOIRE DU FILM DE GENRE. AVEC LA SAGA **KILL BILL**, TARANTINO FRAPPE PLUS FORT ET PLUS PASSIONNÉMENT. RETOUR SUR LES INFLUENCES D'UN FILM QUI A DONNÉ AU CINÉMA POPULAIRE SES LETTRES DE NOBLESSES LES PLUS SCINTILLANTES.

Sur cette double page, de gauche à droite et de haut en bas :
La pose virile de Sugawara Bunta dans la saga des Combats sans code d'honneur est l'une des plus typiques du film de yakuza, auquel Tarantino paie son tribut dans le Volume 1.

Katriona McColl en mauvaise posture dans Frayeurs de Fulci. Vous avez dit « Texas Funeral » ?

Rutger Hauer face à Daryl Hannah dans l'un des moments forts du Blade Runner de Ridley Scott.

Charles Bronson l'arme au poing dans Mr Majestyk. Le « Bronson-flick » préféré de Tarantino.

Frigga (Christina Lindberg), armée et déterminée à tuer, dans Crime à froid.

Lee Van Cleef et Giuliano Gemma dans Le Dernier jour de la colère. Une confrontation virile qui a marqué l'auteur de Kill Bill.

ANOTHER BATTLE (JUNJI SAKAMOTO)

Épisode récent de la saga **Combat sans code d'honneur**. Tarantino a transformé le thème composé par Tomoyasu Hotei (utilisé pour accompagner l'introduction d'un clan yakuza) en thème principal de **Kill Bill** !

ARGENTO, DARIO

L'ombre du réalisateur transalpin plane sur la scène où Uma Thurman sort de son coma et s'attaque au dénommé Buck. La musique lancinante (emprunté au **Psychic** de Fulci), la photo criarde et les autres effets de style chers au cinéaste de **Suspiria** sont ici restitués avec précision.

BLADE RUNNER (RIDLEY SCOTT)

La présence de Daryl Hannah au générique de **Kill Bill** n'est pas due au hasard du casting ou au népotisme ! Fan de l'œuvre visionnaire de Ridley Scott, Tarantino en a même repris l'un des passages les plus mémorables mettant en scène Daryl Hannah !

LE BRAS ARMÉ DE WANG YU CONTRE LA GUILLOTINE VOLANTE (WANG YU)

Œuvre phare du cinéma bis, le fameuse guillotine a servi de modèle à l'arme de Go Go Yubari. Tarantino a également repris le thème du film de Wang Yu, lui-même repris au groupe allemand Neu ! et titré à l'origine « Super 16 ».

BRONSON, CHARLES

L'icône incontournable de la vendetta gravée sur celluloïd ! En bon fan, Tarantino dédie son film au grand Chuck, et glisse discrètement une référence touchante à **Mr Majestyk** lors de l'affrontement entre Uma Thurman et Daryl Hannah.

LE CERCLE DE FER (RICHARD MOORE)

À la base, **Le Cercle de fer** (alors titré **The Silent Flute**) devait amorcer la carrière cinématographique américaine de Bruce Lee. Écrit par Lee, James Coburn et Stirling Siliphant (oscarisé pour **Dans la chaleur de la nuit**), l'histoire tourne autour du thème du parcours initiatique, en quête de la perfection martiale et de la sagesse spirituelle. Après le désistement d'Arthur Penn, puis de Roman Polanski à la mise en scène, le projet échoue dans les limbes du « Developement Hell » avant d'être réactivé à la demande de David Carradine. Ce dernier y incarnera l'un des rôles prévus pour Bruce Lee, celui d'un joueur de flûte énigmatique dont la silencieuse mélodie ne peut être écoutée que par un guerrier à l'âme pure. Tarantino reprend l'une des scènes clés du film de Moore, lorsque Bill expose le personnage de Pai Mei, à la manière d'un conte pour enfant, tout en soufflant quelques notes dans sa « flûte silencieuse ».

CHIBA, SONNY

Grande vedette du cinéma d'action japonais, Shinichi « Sonny » Chiba est l'un des acteurs favoris du réalisateur de **Kill Bill**. Après lui avoir lancé un joli clin d'œil dans **True Romance**, Tarantino loue carrément les services du célèbre karatéka. Dans **Kill Bill**, Chiba reprend son rôle de Hattori Hanzo dans la série ***Kage No Gunda*** (titrée

Shadow Warrior outre-Atlantique), dans laquelle il campait un assassin spécialiste en Ninjustsu. Entre autres activités. Chiba est également le patron de la firme Japan Action Club, responsable des scènes d'action de plus d'un film sur deux au Japon, où Tarantino a embauché deux de ses plus fervents disciples : Julie Manase (la propre fille de Chiba), qui joue l'une des Crazy 88, et Kenji Oba, la star déchue de ***Space Sheriff Gavan*** (alias ***X-Or*** dans nos contrées), qui campe le cuisinier caractériel du restaurant de sushi. Parmi les autres collaborateurs réguliers de Chiba, deux grands absents sont à déplorer au générique de **Kill Bill** : Hiroyuki « Henry » Sanada (**Le Feu de la vengeance**) et la diva Etsuko « Sue » Shiomi (LA **Sister Street-fighter**), à laquelle Tarantino rend néanmoins hommage en affublant Lucy Liu de son patronyme dans la quatrième saison de ***Kage No Gunda*** : O-Ren !

UN COLT POUR 3 SALOPARDS (BURT KENNEDY)

Tourné à Alméria, le film de Burt Kennedy surfe sur la vague du western américain influencé par son comparse italien à l'instar de **Macho Callahan** de Bernard Kowalski, **Un nommé Sledge** de Vic Morrow et **Valdez is Coming** de Edwin Sherin. **Un colt pour 3 salopards** narre la vengeance d'une veuve (Raquel Welch) contre les 3 bandits responsables du meurtre de son mari. Victime d'un viol collectif, et laissée pour morte, la veuve sera initiée à la vendetta par un mystérieux chasseur de primes (Robert Culp) et par un prestigieux armurier, vétéran de la guerre de sécession (Christopher Lee). A-t-on besoin d'être plus explicite ?

CORBUCCI, SERGIO

Sans ce dernier, il y a fort à parier que **Kill Bill** n'aurait pas été le même film ! Auteur d'une poignée de westerns aux qualités rares, Corbucci est l'un des principaux maîtres à penser de Tarantino. De **Django** à **Navajo Joe**, en passant par **Il Mercenario** et **Le Grand silence**, Tarantino rend hommage à Corbucci à grand renfort d'emprunts musicaux et de scènes gorgées de sadisme. À titre d'exemple, les scènes qui opposent Uma Thurman à Michael Madsen renvoient systématiquement aux moments cultes des films cités plus hauts, où les « héros » sont à la merci de leurs tortionnaires.

CRIME À FROID (BO ARNE VIBENIUS) :

Le personnage incarné par Daryl Hannah, Elle Driver, est un décalque de l'héroïne de ce « rape-revenge » suédois (cf. Mad Movies n°155, rubrique Terra Incognita).

DE PALMA, BRIAN

L'idole incontesté de Tarantino. Ce dernier lui rend hommage lors de la scène d'introduction de Daryl Hannah, en reprenant ses travellings en contre-plongée et ses célèbres split-screens. Le tout appuyé par une musique de Bernard Herrmann, composée pour le thriller anglais **Twisted Nerve** de Roy Boulting.

LE DERNIER JOUR DE LA COLÈRE (TONINO VALERII) :

Petite perle du western italien, qui oppose Lee Van Cleef à Giuliano Gemma. Tarantino reprend quelques boucles musicales du thème de Riz Ortolani. Plus important encore, il réutilise les principales composantes du personnage désaxé de Giuliano Gemma pour bâtir le profil psychologique de Michael Madsen lors de ses scènes d'exposition face à Larry Bishop et Sid Haig.

EASTWOOD, CLINT

L'auteur de **Kill Bill** salue bien bas la plus grande icône du cinéma américain en récitant les grandes lignes de **L'Homme des hautes plaines**, lors de la rencontre entre Daryl Hannah et Uma Thurman, et affuble son héroïne du sobriquet « Blondine » le temps d'une scène culte en hommage à **Le Bon, la brute et le truand** !

FORD, JOHN

Tarantino a dit à qui voulait l'entendre qu'il n'était pas un fan du réalisateur borgne. Néanmoins, il reprend la célèbre composition picturale de **La Prisonnière du désert**, pour illustrer les retrouvailles de David Carradine et Uma Thurman sur le porche de la chapelle, et glisse une rapide référence au combat entre John Wayne et Victor McLaglen dans **L'Homme tranquille**, lors du crêpage de chignon entre Daryl Hannah et Uma Thurman.

FUKASAKU, KINJI

Durant l'ouverture de **Kill Bill**, dans sa version japonaise, Tarantino lance une dédicace particulière au Sensei du film d'action. Mais plus encore, Tarantino le cite régulièrement tout au long de son film. Chiaki Kuriyama (Go Go Yubari), que Fukasaku a révélé dans son baroud d'honneur, **Battle Royale**, parodie son rôle de lycéenne aux pulsions violentes et le personnage de O-Ren Ishii possède quelques faux airs de celui incarné par le travesti Akihiro Miwa dans le rôle titre de **Black Lizard**. Tarantino reprend également le thème musical de Toshiaki Tsushima, composé pour l'épopée guerrière **Shogun Samouraï**, afin d'appuyer la soif de vengeance du personnage d'Uma Thurman.

FULCI, LUCIO

Le réalisateur culte transalpin était également à l'honneur lors de la fameuse dédicace finale. Tarantino cite à deux reprises la scène culte de **Frayeurs**, mettant en scène Katriona McColl, lors des origines de O-Ren Ishii et du fameux « Texas Funeral » organisé par Michael Madsen.

Sur cette double page, de haut en bas et de gauche à droite :
Isaac Hayes joue de la musique et du revolver dans Les Durs de Duccio Tessari.

Neville Brandt possédé par son rôle dans Le Crocodile de la mort de Tobe Hooper.

Le divin Bruce Lee prend la pose dans la série télé *Le Frelon vert* et Le Jeu de la mort.

Lo Lieh dans La Main de fer, film à l'instar duquel Tarantino reprend le thème détourné de la série *L'Homme de fer* en prélude aux scènes de combat.

Tadanobu Asano rit jaune dans Ichi the Killer.

Lee Van Cleef face à John Philip Law dans La Mort était au rendez-vous, un western qui fait la part belle à la vendetta.

Slim (Luke Askew) un vétéran du Vietnam reconverti en meurtrier pour le grand banditisme texan dans Rolling Thunder de John Flynn.

GOKE, THE BODY SNATCHER FROM HELL
(HAJIME SATO)

Objet de culte outre-Atlantique. Tarantino en reprend brièvement le thème composé par Shunsuke Kikuchi lors du combat entre Uma Thurman et les Crazy 88.

HAYES, ISAAC

Le « Black Moses » de la soul & Funky music a droit aussi à son quart d'heure de gloire dans le film de Tarantino. Ce dernier fait grimper les décibels « afro-disiaques » du compositeur, en couvrant la scène d'évasion d'Uma Thurman, et le premier contrat exécuté par Lucy Liu (dans la partie animée), avec les partitions de **Truck Turner** et des **Durs**. Bien entendu, Tarantino reprend le thème de **Shaft** lors de l'entraînement de Uma Thurman sous la houlette de Liu Chia-Hui.

HOOPER, TOBE

Fan du cinéaste texan, Tarantino parodie à merveille le prologue de **Massacre à la tronçonneuse** pour ouvrir le chapitre « Massacre à la Chapelle des 2 Pins ». Autre référence, plus obscure cette fois, la fameuse réplique de Michael Bowen « *My Name is Buck... and I Want to Fuck !* » est reprise de la scène d'ouverture du **Crocodile de la mort**, où Robert Englund se présente à la prostituée.

KAJI, MEIKO

La dominatrice du cinéma japonais a servi à la conception même de **Kill Bill** ! De la série **Lady Snowblood** à celle de **Female Convict Scorpion**, Tarantino cite, pille et taille les aventures mouvementées de l'infâme femelle pour sa saga vengeresse ! Cerise sur le gâteau, il fait vibrer les ondes du générique de fin par les chansons de la diva : « Flower Carnage », issu de **Lady Snowblood**, et « Urami Bushi », composé pour le 4e opus de **Female Convict Scorpion**.

KUNIMURA, JUN

Le Boss Tanaka du **Volume 1** est l'un des gros bras du cinéma asiatique. Kunimura a, entre autres, tenu tête à Chow Yun-Fat lors des ouvertures pyrotechniques d'**À toute épreuve** de John Woo et **Treasure Hunt** de Jeff Lau. Il fut aussi l'entraîneur de Kenya Sawada dans **Somebody Up There Likes Me** de Patrick Leung, le garde du corps de Tomisaburo Wakayama dans **Black Rain** de Ridley Scott et **Ôte** de Junji Sakamoto, l'ami intime de Ryo Ishibashi dans **Audition** et le chef yakuza rancunier de **Ichi the Killer**, tous deux de Takashi Miike. Avec un tel pedigree, ce n'était qu'une question de temps avant de le retrouver au générique d'un film de Tarantino !

LEE, BRUCE

Dans une interview récente, Tarantino avait déclaré son profond regret de ne pas pouvoir offrir au divin Bruce Lee un rôle dans **Kill Bill**. Il réussit néanmoins à lui rendre hommage à travers la tenue d'Uma Thurman, calquée sur celle du **Jeu de la mort**, et d'affubler chaque Crazy 88 du masque de Kato dans ***Le Frelon vert***, auquel il reprend également le célèbre thème composé par Al Hirt et Billy May.

LEONE, SERGIO

Selon Tarantino, Sergio Leone reste son modèle à suivre, et **Kill Bill** a été créé sous le même angle qu'une fresque signée par le maestro italien. Pour appuyer cette déclaration, Tarantino tente de restituer certains effets de style de Leone, entre autres, lors du combat entre Uma Thurman et Lucy Liu, qui enchaîne les raccords déstabilisants entre le plan d'ensemble et le gros plan. Autre scène à forte connotation léonienne, l'attitude de Michael Madsen, face à Uma Thurman criblée de gros sel, qui rappelle celle de Eastwood face à Gian-Maria Volonté lors du final de **Pour une poignée de dollars**, dont le thème est joué à ce moment particulier.

LIU CHIA-HUI

Vedette de la saga de **La 36e chambre**, Liu Chia-Hui est à l'honneur dans les 2 volumes de **Kill Bill**, où il incarne Johnny Mo (le leader des Crazy 88) et Pai Mei, le redoutable maître en Kung-Fu. Détail amusant, Liu Chia-Hui a campé l'antagoniste de Pai Mei à deux reprises dans **Executionners from Shaolin** de Liu Chia-Liang et **Clan of White Lotus** de Lo Lieh.

LO LIEH

Icône du cinéma d'action chinois, Tarantino lui dédie son film et lui rend un bel hommage. Ce dernier ressuscite dans le **Volume 2** le légendaire Pai Mei : supérieur Général de l'ordre des taoïstes et ennemi juré du temple de Shaolin. Il fut incarné à 3 reprises par Lo Lieh dans **Executionners from Shaolin** (Liu Chia-Liang), **Shaolin Abbott** (Ho Meng-Hua) et dans **Clan of White Lotus**, qu'il a lui-même mis en scène. Tarantino a même gardé l'une des plus troublantes aptitudes martiales du personnage : son don de rétracter ses testicules au combat !

MIIKE, TAKASHI

En grand fan de Miike (et oui !), Tarantino a placé de nombreux clins d'œil à notre réalisateur préféré. Tout d'abord **Ichi the Killer**, dont certains démembrements lors du carnage de la House of Blues Leaves, rappellent inlassablement les dérives psychotiques du personnage de Nao Omori. Pour bien appuyer cette dernière référence, Tarantino va même jusqu'à embaucher Sakichi Sato, le scénariste du film, qui joue ici le rôle de Charlie Brown, et l'actrice Yuki Kazamatsuri dans le rôle de sa compagne, qui jouait un personnage central dans le film de Miike ! Dans le même ordre d'idée, Tarantino a fait appel aux services de Kazuki Kitamura (**Man in White**), Akaji Maro (**City of Lost Souls**) et Sun Shugata (**Rainy Dog**) pour camper différents personnages dans la partie japonaise du film. Bienvenue au club, Quentin !

LA MORT ÉTAIT AU RENDEZ-VOUS (GIULIO PETRONI)

Un chef d'œuvre du western italien avec John Philip Law, en orphelin vengeur, et Lee Van Cleef, en père de substitution qui inculque au premier les grandes lignes de l'art de la guerre. Indépendamment du thème signé Ennio Morricone, Tarantino en a aussi repris les flash-backs en plans superposés (lorsqu'Uma Thurman se retrouve face à ses agresseurs) et la terrible scène d'ouverture qu'il réutilise pour les origines de O-Ren Ishii.

PARKS, MICHAEL

L'un des seconds couteaux les plus charismatiques du cinéma américain. Parks a été la vedette du superbe drame de Harvey Hart, **Fièvre sur la ville** (où Carradine excellait déjà en petite frappe !) et du très bon western **La Loi de la haine** d'Andrew McLaglen, aux côtés de James Coburn et Charlton Heston. Fan de la série inédite ***Here Comes Bronson***, où Parks jouait un motard philosophe, Tarantino a amorcé le come-back de son idole dès **Une nuit en Enfer**, dans lequel il campait déjà le Texas Ranger Earl McGraw. En plus de reprendre ce rôle dans le **Volume** 1, Parks endosse la défroque du proxénète Esteban Vieiho dans la seconde partie.

LE REPTILE (JOSEPH MANKIEWICZ)

Tarantino glisse un petit clin d'œil à ce classique du western lors de la fin de parcours de Michael Madsen, qui renvoie directement à celle de Kirk Douglas dans le film du grand Joe.

ROLLING THUNDER (JOHN FLYNN)

Peut-être le meilleur film fait sur l'autodéfense

hantée par le cauchemar post-traumatique vietnamien. Écrit par Paul Schrader et Heywood Gould, **Rolling Thunder** est un amalgame étrange entre le polar musclé, le western moderne et le drame intimiste. Son influence sur **Kill Bill** est indéniable, même si la référence la plus éloquente a été enlevée au montage (le premier contrat de Uma Thurman, qui met un bordel mexicain à feu et à sang). Il reste tout de même le personnage de Michael Madsen qui possède le même look, et le même air inquiétant, que Luke Askew dans le film de John Flynn.

SHAW BROTHERS

Dès les premières images, **Kill Bill** annonce sa couleur en lançant en fanfare l'hymne des célèbres studios. Le réalisateur ne déroge pas à la règle de sa note d'intention et gorge son film de références aux cinéastes les plus marquants de ladite firme. Tout d'abord, Chang Cheh (auquel est dédié le film), dont il recycle la violence et la démesure de **The One-Armed Swordsman**, **The Golden Swallow** et **La Rage du tigre** lors des combats au sabre. Tarantino tente également de retrouver la sensibilité de King Hu pour la gent féminine (**Come Drink With Me**, **L'Auberge du printemps** et **Touch of Zen**), afin de mieux introniser son héroïne, et lui emprunte aussi le concept du combat dans l'auberge lors du point culminant du **Volume 1**. Tarantino subtilise également l'esthétique baroque et colorée des films de Chu Yuan (**The Magic Blade**, mais surtout **Intimate Confessions of a Chinese Courtisan**) lors des combats filmés en contre-jour.

TANEDA YOHEI

Acclamé pour son travail de chef décorateur sur **Sleepless Town** et **Swallotail Butterfly**, Taneda s'est occupé des décors de **Kill Bill** pour les scènes tournées en Chine et au Japon.

TIRE ENCORE SI TU PEUX ! (GIULIO QUESTI)

Chef d'œuvre baroque du western italien avec Tomas Milian. Tarantino en reprend le plan le plus emblématique dans le **Volume 2** : une main crispée sortant de terre !

WOO, JOHN

Tarantino a bien retenu les leçons du cinéaste chinois en matière de mélodrame, et les met talentueusement en pratique dans le **Volume 2**. La tension émotionnelle de la conclusion de **Kill Bill** ainsi que certains plans de la saga évoquent **Le Syndicat du crime**, **The Killer** ou **Une balle dans la tête**.

ZATOÏCHI (SHINTARO KATSU)

Le nom de Shintaro Katsu figurait également dans la liste des hommages rendus sur le générique de fin. Une dédicace justifiée par les nombreux emprunts faits aux aventures du masseur aveugle lors du final du **Volume 1**. Le second intermède avec les Crazy 88 cite ouvertement l'affrontement entre Katsu et les moines renégats dans le dernier **Zatoïchi** daté de 1988.

Fathi BEDDIAR et Julien SÉVÉON

MONSTRES

VAN HELSING
DE STEPHEN SOMMERS

& COMPAGNIE

En signant un chèque en blanc à Stephen Sommers, Universal était assurée que la majorité de son investissement allait tomber dans l'escarcelle du spectacle et des effets spéciaux. Une quantité étonnante de stars du genre ont d'ailleurs collaboré à ce film monstrueux (dans tous les sens du terme), et sur lequel ILM, Greg Cannom et Sommers jouent une large partie de leur réputation. Rien d'étonnant, donc, à ce qu'ils se soient tous échinés à donner le meilleur d'eux-mêmes. Critique et voyage dans les coulisses de VAN HELSING.

UNIVERSAL SOLDIER

ON N'EN DOUTE PLUS UNE SECONDE : L'ÉTÉ SERA CHAUD, AUTANT SUR LA PLAGE QUE DANS LES SALLES DE CINOCHE. ET AVANT LE DIABLE ROUGE DE DEL TORO ET L'ACROBATIQUE ARAIGNÉE DE SAM RAIMI, LE PREMIER À FAIRE MONTER LE THERMOMÈTRE EST SANS CONTESTE LE **VAN HELSING** DE STEPHEN SOMMERS. ATTENTION, C'EST LA GUERRE !!

Ci-dessus, de gauche à droite :
Gabriel Van Helsing (Hugh Jackman), armé pour défoncer Hyde.

Deux des trois nymphes de Dracula font le grand saut. Gaffe à la réception !

Van Helsing est le film de la confirmation pour Stephen Sommers. Non pas celle du talent du bonhomme (qui n'en manque cependant pas) mais celle de son évidente générosité. Générosité évidemment palpable dans **Un cri dans l'océan** et les deux épisodes de **La Momie**, et qui trouve avec **Van Helsing** son apogée.

19ème siècle, Europe, terre de légendes. Mandaté secrètement par le Vatican, Gabriel Van Helsing (Hugh Jackman) traque les forces des ténèbres aux quatre coins du vieux continent. Le jour où le comte Dracula (Richard Roxburgh) fait de nouveau parler de lui depuis ses terres transylvaniennes, le chasseur décide de s'y rendre en compagnie de Carl (David Wenham), son fidèle moine-armurier. Là-bas, il rencontre la belle et farouche Anna Valerious (Kate Beckinsale), princesse et dernière descendante d'une tribu de gitans chasseurs de monstres, et inconsolable depuis que son frère Velkan (Will Kemp) a disparu durant une chasse au loup-garou. Hanté par le lourd secret de ses origines, Van Helsing s'allie à la belle brune dans l'espoir de contrer les plans machiavéliques d'un comte Dracula qui s'apprête à conquérir le monde en exploitant les pouvoirs de la créature de Frankenstein et de Velkan, devenu lycanthrope depuis peu…

Rien d'affriolant comme ça sur le papier. Auteur du script, Sommers semble ne pas trop s'éloigner des grands standards de la Hammer et, bien évidemment, de la Universal. Mais à l'écran, l'histoire prend une tout autre tournure. Un conseil, retenez votre souffle quand la lumière de la salle s'éteindra car Sommers va vous attraper directement à la gorge, et ne vous lâchera plus durant trois quarts d'heure d'anthologie. Passée une scène d'introduction en guise d'hommage au légendaire studio américain (dans un noir et blanc magnifique, Sommers nous refait le final du **Frankenstein** de James Whale, avec moulin enflammé et villageois vindicatifs à l'appui), **Van Helsing** nous entraîne sur le parvis de Notre-Dame où nous découvrons enfin le héros en titre, par le biais d'une affiche d'avis de recherche. Agissant dans l'ombre, Van Helsing est un assassin dangereux aux yeux de la population. Mais ce soir-là, le seul à être vraiment en danger est le colossal Mister Hyde, alter ego dégénéré du fameux Docteur Jeckyll. Les deux tueurs se retrou-

veront au sommet de la cathédrale pour un duel aérien, furieux et dévastateur. Déjà conquis par une aussi belle et énergique entrée en matière, on n'est pourtant pas encore au bout de nos surprises. De la France, on passe directement aux forêts transylvaniennes pour une chasse au loup-garou mouvementée, introduisant par la même occasion Anna Valerious et le sombre destin de son frère Velkan. À peine le temps de s'en remettre (seule et unique pause : la visite express des sous-sols du Vatican où l'on découvre un arsenal digne du Q de James Bond) que Sommers nous assène une scène monumentale, point d'orgue de ces 45 minutes touchées par la grâce, et qui tiendrait de climax pour une grosse majorité de blockbusters actuels. À peine arrivé dans le village d'Anna, Van Helsing et ses nouveaux alliés sont attaqués par trois monstrueuses créatures volantes et assoiffées de sang, les magnifiques et mortelles fiancées de Dracula. Suivra logiquement un déferlement d'action comme rarement vu à l'écran. Plus de doute à avoir à ce moment donné du film : Sommers aime vraiment ce qu'il fait, ne nous trompe pas sur la marchandise (**Van Helsing** est un vrai film de monstres), et tient absolument à nous en donner pour notre pognon. Concernant la petite baisse de tension que l'on pourrait ressentir passé les deux premiers actes, elle est vite renflouée par de nouvelles scènes qui vous foutent un sourire de benêt aux lèvres (la poursuite en calèche, le bal des vampires), par des créatures inédites (les gremlins volants, les hommes de mains de Dracula, sortes de démons dissimulés derrière des masques à gaz), des idées novatrices dans un genre ultra codifié (les hommes s'arrachent la peau pour se transformer en loup-garou, l'arbalète qui tire à la cadence d'une mitrailleuse), et un final complètement inattendu. Et même si Roxburgh dans le rôle de Dracula est l'erreur de casting de l'année, que Beckinsale n'est là que pour nous montrer son joli petit cul, que les dialogues ne servent pas souvent à grand chose, et que Sommers n'a pas toujours les moyens de ses ambitions, **Van Helsing** est un vrai bon manège qui vous fait tourner la tête, sans vous foutre la nausée pour autant. C'est simple, à peine sorti, on a plus qu'une seule envie : y retourner.

Alexandre BUSTILLO

USA. 2004. RÉAL ET SCÉN.: STEPHEN SOMMERS. DIR. PHOT.: ALLEN DAVIAU. MUS.: ALAN SILVESTRI. PROD.: STEPHEN SOMMERS, BOB DUCSAY ET SAM MERCER POUR UNIVERSAL PICTURES. INT.: HUGH JACKMAN, KATE BECKINSALE, RICHARD ROXBURGH, DAVID WENHAM, WILL KEMP, KEVIN J. O'CONNOR... DUR.: 2H10. DIST.: UIP. SORTIE LE 5 MAI 2004.

Ci-dessous, de gauche à droite :
Anna (Kate Beckinsale) et Dracula (Richard Roxburgh) en plein bal des vampires.

Dans les tréfonds du Vatican, Van Helsing teste ses armes en compagnie de son fidèle Carl (David Wenham).

Igor (Kevin J. O'Connor) : aprés avoir trahi Frankenstein, il roule pour Dracula.

Anna face à l'une des fiancées des ténèbres. Spidey style !

ENTRETIEN AVEC GREG CANNOM, SUPERVISEUR DES MAQUILLAGES D'EFFETS SPÉCIAUX

LE VIEUX SAGE

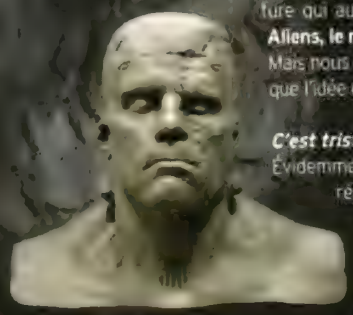
DISCIPLE DE JOHN CHAMBERS (LA PLANÈTE DES SINGES), GREG CANNOM RESTE UN MAQUILLEUR DISCRET, MALGRÉ UNE CARRIÈRE IMPRESSIONNANTE (PRÈS DE 100 FILMS À CE JOUR) ET COURONNÉE DE SUCCÈS (NOMINÉ HUIT FOIS AUX OSCARS, IL EN REMPORTE DEUX). VAN HELSING POURRAIT ENFIN LE FAIRE REMARQUER DU GRAND PUBLIC.

Stephen Sommers avait auparavant travaillé avec Rob Bottin ou Nick Dudman. Comment se fait-il qu'il vous ait choisi vous pour Van Helsing ?

D'après ce que l'on m'a dit, Stephen a dressé la liste des films dont les effets spéciaux l'avaient impressionné, et concernant les maquillages, c'est mon nom qui est revenu le plus souvent. Je sais qu'il est particulièrement fan du costume d'homme chauve-souris que j'avais réalisé pour le **Dracula** de Coppola. De plus, depuis **The Mask**, beaucoup de gens me considèrent comme un maquilleur apte à collaborer avec les effets spéciaux numériques. Il n'empêche que lorsqu'ils m'ont [illegible], je n'arrivais pas à y croire : pour moi, ils allaient embaucher Rick Baker ou Stan Winston, enfin, vous voyez ce genre de stars... C'était donc vraiment génial d'être sur ce film. Combien de fois dans sa carrière, un maquilleur a-t-il l'opportunité de créer sa version de la créature de Frankenstein ? J'ai désormais l'impression d'avoir pu travailler sur toutes les grandes icônes du fantastique.

Il vous reste quand même Mr. Hyde ou le loup-garou...

Vous pensez bien que j'ai essayé de m'occuper de leur cas pour **Van Helsing**. Mais malheureusement, c'était hors de question : dès le début, Sommers avait choisi le tout numérique. Comme je suis têtu, j'ai quand même proposé des designs. Mais comme ils étaient très subtils, ils ne cadraient pas du tout avec la sensibilité de Stephen. (rires) J'ai essayé de forger ma carrière selon les préceptes de Dick Smith, qui a toujours privilégié le réalisme. Le seul personnage dont nous avons vraiment failli nous charger était Mr. Hyde : nous pensions à une créature qui aurait fonctionné comme la reine des Aliens dans **Aliens, le retour**, avec deux personnes dans un seul costume. Mais nous n'avions même pas commencé à faire des designs que l'idée était abandonnée.



C'est triste, non ?

Évidemment que c'est triste ! Heureusement, nous avons pu réaliser une version édulcorée de Mr. Hyde, en nous chargeant du maquillage d'Igor, que joue Kevin O'Connor et que nous avons tenté de rendre le plus repoussant possible. Et Stephen tenait vraiment à ce que sa créature de Frankenstein soit un acteur maquillé. Il voulait que ce monstre soit le personnage le plus humain de tout le film.

Avez-vous collaboré avec Patrick Tatopoulos pour son apparence ?

Non, parce qu'il ne travaillait plus sur le film lorsque je suis arrivé.

Il dit que si C'est fou que vous n'ayez eu aucun contact avec lui ou Crash McCreery (designer de [illegible] également embauché sur Van Helsing et qui a longtemps travaillé au sein du Stan Winston Studio - ndlr)...

[illegible] travaillaient sur le film, mais je n'ai vu que [illegible] de Patrick pour Dracula et ses fian[illegible] ne me suis pas servi de son travail, ça n'a rien [illegible] te des designs de Patrick, qui est un [illegible] vraiment génial. Mais pour le coup, la créature de Frankenstein est de A à Z ma création. Stephen avait néanmoins quelques idées très précises : lui et Universal tenaient à ce que le sommet de son crâne soit [illegible] retrouve les fameuses vis sur son cou. [illegible] dominant de son look a cependant été l'em-

bauche de l'acteur qui allait l'interpréter, Shuler Hensley. Son visage est incroyable, et j'ai pu me contenter de re-sculpter, au-dessus de son moulage, son visage à une plus grande échelle pour obtenir un résultat à la fois étonnant et parfaitement adapté au personnage. Tout son corps a donc été dupliqué dans des proportions énormes. Il a des extensions pour les mains, les jambes, et bien entendu son torse, ses épaules et sa tête sont plus larges. Pour l'aspect mécanique, je me suis inspiré du look de **20 000 lieues sous les mers**, de cette technologie du XIXe siècle, pleine de boulons et de plaques vissées. C'est de là que provient également cette idée d'avoir une calotte de glace verdâtre sur le sommet de son crâne. Le maquillage a été réalisé à partir de silicone.

Je pensais que le silicone était un matériau trop lourd pour un maquillage d'une telle envergure...
Ce n'est pas faux, mais comment peut-on retourner à la mousse de latex après avoir travaillé avec le silicone ? En ce qui me concerne, c'est inconcevable, sauf en cas de force majeure. Et puis je savais que Shuler pouvait composer avec les contraintes du silicone. Nous n'avons cependant pas pu recouvrir tout son corps de ce matériau, donc nous l'avons utilisé en priorité pour les parties très mobiles, comme les articulations. Sur ce point, le fait que la créature soit un amalgame de plusieurs corps nous a bien aidé. Cette technique nous a aussi permis de mieux singulariser l'aspect « patchwork » de la créature.

Et Shuler n'est pas mort de froid sous le maquillage ?
Au contraire : le silicone augmente la température du corps. Et durant le tournage à Prague, où il faisait un froid de canard, Shuler était la seule personne de l'équipe à avoir suffisamment chaud. (rires) Par contre, quand nous avons tourné en Californie, ce fut une autre paire de manche... Là, il en a vraiment bavé...

Combien de fois avez-vous dû le maquiller ?
Déjà, j'aimerais préciser que c'est moi, avec l'aide d'assistants évidemment, qui me suis toujours chargé de la pose des prothèses. Et j'ai dû le maquiller une bonne quarantaine de fois, ce qui est beaucoup. Lors de la première tentative, il nous a fallu travailler huit heures d'affilée. À la fin du tournage, trois heures suffisaient. J'ai tellement l'habitude de poser des prothèses maintenant, que je vais super vite. Vous seriez épaté en me voyant faire. (rires)

Page de gauche : Quelques études sculptées en plasticine par l'équipe de Captive Audience et le résultat final.

Ci-dessus et ci-dessous : Le comédien Shuler Hensely recouvert de prothèses en silicone et d'extansions mécanniques, dans le rôle de Frankenstein.

La peinture de la créature est très spéciale.
Oui, et elle change au cours du film, puisque comme l'ouverture est filmée en noir et blanc, nous ne pouvions pas utiliser les mêmes teintes et les mêmes contrastes. De plus, il fallait prendre en considération la censure, et éviter des textures trop décomposées ou sanglantes. Ces problèmes de censure se sont surtout posés sur les personnages des vampires...

Pourriez-vous nous parler justement de ces créatures, et des fiancées en particulier...
Pour les trois fiancées, Stephen tenait à ce que l'on reconnaisse les actrices. Donc, le maquillage consistait en quelques prothèses très légères en silicone, et en une peinture qui pour le coup était assez biomécanique. C'était un choix de la production, pas de moi. J'ai aussi travaillé sur Dracula, mais j'ai cru comprendre qu'ILM a beaucoup retouché les visages des comédiens durant ces scènes. Nous avons également réalisé les marionnettes des bébés vampires. Il y en avait trois, dont une totalement animatronique. Enfin, nous avons construit les cocons. Encore une fois, je ne sais pas trop ce qu'il restera de notre travail dans le film. Mais franchement, je m'en fous un peu, du moment que notre créature de Frankenstein reste, c'est tout ce qui compte à mes yeux.

Vous semblez être néanmoins inquiet devant cette hégémonie des effets numériques.
Non, ce n'est plus le cas. Lorsque j'ai fait **The Mask**, j'étais super inquiet. Au début, je devais réaliser plein de têtes animatroniques du personnage pour ses différentes transformations, et j'ai vu tous les trucages m'échapper peu à peu au profit de l'image de synthèse. À l'inverse, aujourd'hui, je commence à me mettre au numérique en ouvrant un nouveau département de ma société consacré à l'image de synthèse. Le meilleur exemple de ce que nous pouvons faire est dans **La Passion du Christ**, où nous avons mélangé à la fois maquillage et effets numériques sans que ce soit visible. C'est vers ce genre de technique que je tends aujourd'hui, et je pense que c'est là que réside l'évolution de mon corps de métier. Je vais éprouver ces méthodes sur des petites productions fantastiques que je vais produire avec ma nouvelle société.

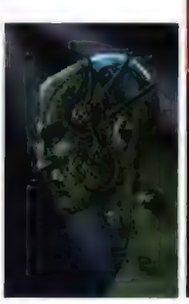
Mais vous allez vous transformer en Stan Winston !
(rires) Exactement !

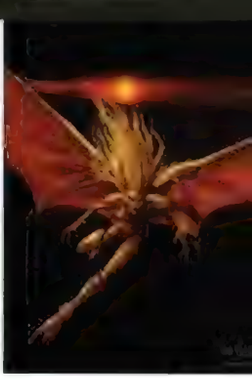
Special Thanks to Greg Cannom

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY

ENTRETIEN AVEC **PATRICK TATOPOULOS** MONSIEUR MONSTRE

ON NE PRÉSENTE PLUS PATRICK TATOPOULOS, STAR DES DESIGNERS (DE DARK CITY À PITCH BLACK) PASSÉ MAÎTRE DANS L'ART DU MAQUILLAGE D'EFFETS SPÉCIAUX (GODZILLA, DERNIÈREMENT UNDERWORLD).





Je suis arrivé au tout début du projet, et je n'ai eu de contact qu'avec Stephen Sommers et Bob Ducsay, l'un des producteurs. Je crois qu'à l'époque, seuls ILM et Greg Cannom étaient attachés au projet. Généralement, j'évite de m'engager sur des films dont je ne suis que le designer, je préfère superviser la fabrication d'un produit de A à Z. Je suis en effet si passionné par le design que je refuse de partager la tâche. C'est aussi pour cette raison que j'ai ouvert ma propre société d'effets spéciaux de maquillage. Mais en l'occurrence, travailler sur ce film me permettait de rencontrer Stephen, et j'ai estimé que c'était une raison suffisante pour accepter ce compromis. J'ai en effet beaucoup d'admiration pour Stephen Sommers, je le trouve créatif et très sûr de ses décisions, ce qui est à mes yeux une immense qualité. D'ailleurs, notre collaboration a été si fructueuse, que nous travaillons déjà ensemble sur un nouveau projet. Concernant **Van Helsing**, il était surtout question que je travaille sur la créature de Frankenstein, et j'ai produit une vingtaine de concepts avant de trouver une idée sur laquelle Stephen a craqué. La calotte de verre sur la tête et l'ouverture sur le thorax étaient au cœur du design du personnage. La créature de Frankenstein résolue (du moins, en ce qui me concernait), j'ai commencé à travailler sur les autres personnages du projet, comme les vampires, Mr. Hyde et les cocons. D'après ce que j'ai pu découvrir du produit fini, je reconnais quelques touches de mon travail éparpillées ici et là dans ce film qui, je le pense sincèrement, sera remarquable et très excitant. Je suis très fier d'avoir fait partie de **Van Helsing**.

Un grand merci à M. Tatopoulos et à Julia Bogdan Rollo

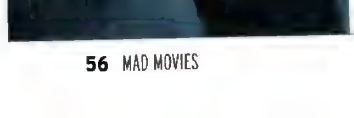
Propos recueillis et mis en forme par Julien DUPUY

ENTRETIEN AVEC **MIGUEL FUERTES** - SUPERVISEUR DE L'ANIMATION POUR INDUSTRIAL LIGHT & MAGIC

L'EXPLORATEUR

MIGUEL FUERTES, QUI COMME SON NOM L'INDIQUE EST UN EXPATRIÉ D'ESPAGNE, VENAIT À PEINE DE TERMINER HULK, LORSQU'IL REJOIGNIT VAN HELSING. NOUS L'AVONS RENCONTRÉ QUELQUES JOURS APRÈS QU'IL AIT LIVRÉ L'ULTIME PLAN DU FILM DE SOMMERS. ILM A EN EFFET TERMINÉ SON TRAVAIL OFFICIELLEMENT LE VENDREDI 9 AVRIL, SOIT MOINS D'UN MOIS AVANT LA SORTIE MONDIALE.

Ci-dessus :
Les fiancées de Dracula dans l'une des séquences supervisées par Miguel Fuertes. Si la tête des monstres est celle des actrices maquillées, leur corps est en revanche une création 100 % numérique d'ILM.



Cela fait plus de deux ans et demi qu'ILM est impliqué sur* Van Helsing. *Comment se fait-il que vous veniez à peine de terminer les effets spéciaux ?
Déjà parce que ce film est un projet aux proportions énormes. En ce qui me concerne, c'est le film le plus complexe sur lequel j'ai été impliqué, et de très loin. À une époque, tous les gens d'ILM ont travaillé dessus. Je ne sais pas si vous vous rendez compte... Ensuite, parce que lorsque vous recevez le rendu final de vos effets spéciaux, surtout quand il s'agit de 3D, vous avez toujours des surprises, parfois bonnes, souvent mauvaises. En l'occurrence, nous avons refait l'éclairage sur le regard du loup-garou, dont les yeux ressortaient beaucoup trop.

Quel était votre rôle exact sur ce film ?
J'ai supervisé plusieurs séquences, des animatiques au produit fini, notamment avec les personnages du loup-garou et des fiancées de Dracula. Pour ces dernières, je me suis en particulier chargé de l'attaque du village. Les pelures seules étaient déjà très impressionnantes, puisque Sommers les avait obtenues en suspendant sa caméra à un système de câbles qui surplombait le décor construit à Prague. Les travellings étaient donc vertigineux et extrêmement rapides. Si bien que l'on avait la sensation de voler aux côtés de ces créatures ailées.

Comment ont été créés ces personnages ?
Ce qui s'est passé, c'est que Stephen Sommers n'était pas du tout satisfait de la créature du **Roi Scorpion** dans **Le Retour de la Momie**. Il trouvait que la tête de The Rock dans ces séquences ne fonctionnait pas. À l'époque, nous avions dû en effet reconstituer entièrement en synthèse le comédien, parce qu'il n'était plus disponible pour filmer ses plans. C'est une méthode qui, non seulement avait été éprouvante pour ILM, mais qui de plus, du point de vue de Stephen, n'avait pas été concluante. Concernant **Van Helsing**, il nous a donc demandé d'utiliser au maximum les comédiennes, recouvertes des prothèses faciales de Greg Cannom, pour les scènes où les fiancées sont transformées en créatures ailées. Nous devions ensuite utiliser la tête des actrices, et les replacer sur un corps créé et animé en numérique. Dis comme ça, cette méthode peut sembler simple. Dans la pratique, ce n'est pas du tout le cas, puisque rendre invisible la jonction entre le corps et la tête a été un vrai cauchemar. D'ailleurs, ça fait maintenant dix ans que je travaille à ILM, et nous avons toujours évité comme la peste ce genre d'option.

Avez-vous essayé de rendre ces personnages sexy ?
Oui, et j'en suis le principal responsable. (rires) J'ai essayé de rendre leur mouvements très fluides, gracieux, et en même temps agressifs. Ce qui est intéressant, c'est que la personnalité des trois fiancées s'est vraiment imposée d'elle-même lorsque nous avons reçu les images des actrices. La benjamine était énergique et frénétique, la seconde était plus posée et très efficace, et l'aînée était lascive et séduisante. C'est surtout elle que j'ai essayé de rendre sexy.

Que pouvez-vous nous dire des scènes de transformation ?
Là encore, ce fut un vrai casse-tête. Le loup-garou notamment était très complexe, puisque Stephen Sommers tenait à ce qu'il se transforme en déchirant sa peau. Il voulait tout faire en numérique, en un plan séquence, et c'est vraiment le genre de défi qui donne des cauchemars aux techniciens, notamment parce que vous devez assurer la transition entre le véritable acteur et une créature 100 % numérique. Il a été également très difficile de mettre au point une texture satisfaisante pour la peau numérique de l'humain.

Avez-vous dû créer de nouveaux outils informatiques pour ce film ?
Comme la plupart des animateurs qui travaillent ici, je viens de l'animation traditionnelle. Et notre plus grosse entrave, c'est que l'interaction avec l'ordinateur est très lente. C'est un problème que nous avons soulevé depuis longtemps, et sur ce film nous l'avons en partie résolu. Nous avons en effet inauguré un nouveau logiciel d'animation sur ce film, écrit par votre compatriote, Daniel Jeannette. Ce programme, Posture, nous permet d'animer une créature en synthèse comme s'il s'agissait d'un vrai corps. Auparavant, vous bougiez morceau par morceau chaque point d'articulation d'une créature en numérique. Avec Posture, si vous tirez sur la main, tout le corps suit, comme si vous bougiez un petit mannequin, ou un vrai corps. Il a fallu que nos animateurs s'habituent à ce nouveau système, et certains, rebutés par cette approche inédite, l'ont rejeté en bloc. Mais ceux qui ont réussi à s'approprier le logiciel travaillaient avec une efficacité jamais vue auparavant. Bien entendu, Posture ne vous permet pas de peaufiner dans les moindres détails l'animation, mais c'est un outil extrêmement dynamique, dont la flexibilité a des répercussions très bénéfiques sur le produit fini.

Avez-vous fait des recherches pour l'animation de certains de vos personnages ? Je pense notamment au loup-garou...
Oui, nous avions déjà dans la banque d'images d'ILM des images de loups, et nous en avons fait venir durant quelques jours dans nos locaux. Malheureusement, ils étaient d'une mollesse incroyable et ils ne nous ont pas servi à grand chose. (rires) Nous avons aussi revu à peu près tous les films de lycanthropes existants, mais ce qui nous a vraiment aidé, ce sont les directives très précises de Stephen. Il voulait en effet que le monstre bouge très vite et tout le temps. Au final, j'ai donc décidé de m'inspirer du diable de Tasmanie. Vous savez, le personnage de Chuck Jones...

Il est manifestement l'une des grandes sources d'inspiration de Stephen Sommers...

ENTRETIEN AVEC DEAK FERRAND L'ARTISAN

DEAK FERRAND, ET SA SOCIÉTÉ HATCH !, ÉTAIT DÉJÀ VENU PARLER DANS MAD DE L'INCROYABLE PLAN FINAL DE THE ONE. DEPUIS, CETTE RELATIVEMENT PETITE STRUCTURE N'A PAS CHAUMÉ, PUISQU'ELLE S'EST CHARGÉE DES SUPERBES MATTE PAINTINGS ET MINIATURES DU ROI SCORPION, DU PLAN FINAL DE MATRIX REVOLUTIONS, DE BLADE II ET NOUS AURONS L'OCCASION DE LES RETROUVER AUX GÉNÉRIQUES DE CHRONICLES OF RIDDICK ET HELLBOY...

J'avais rencontré Stephen Sommers sur Le Roi Scorpion, lorsque le studio lui avait demandé de rajouter des décors pour améliorer le film. Nous avions donc collaboré de façon assez proche. De plus, Universal fait souvent appel à nos services : il était donc logique que nous rejoignions la production de Van Helsing. Une fois Le Roi Scorpion terminé, c'est-à-dire il y a deux ans, j'ai rencontré Stephen dans son bureau, et il m'a montré ce qu'il activait. À l'époque, le script n'était pas encore terminé, il m'a surtout demandé de travailler sur le château de Dracula, pour lequel il n'avait aucune idée. Tout ce qu'il voulait, c'était éviter à tout prix l'image d'Epinal. Je lui ai donc proposé deux idées : la première était que ce château était si immense, qu'on n'aurait jamais pu en avoir une vision globale. La seconde était de s'inspirer d'architecture hindoue pour sa structure et l'harmonie des formes. Je suis également allé visiter avec Stephen et un producteur quelques décors du backlot des studios Universal, ils envisageaient de les utiliser pour un village situé au milieu des Carpathes. J'ai pris quelques photos, proposé des concepts avec des ajouts numériques du décor mais ils ont très vite compris que non seulement cette option allait être trop onéreuse, mais aussi qu'il allait être difficile pour eux de faire passer le climat californien pour un hiver roumain. J'ai aussi travaillé sur le château de Frankenstein, et là je me suis surtout inspiré des merveilleux châteaux de la Bavière. Je me suis vraiment amusé à reprendre l'image archétypale du mythe, avec les villageois qui arrivent torche au poing vers le château. À cette époque, il était question que je porte mes concepts jusqu'au bout, c'est-à-dire que je me charge également des matte paintings. Je devais alors travailler en collaboration avec Illusion Arts. Mais après avoir commencé à superviser la conception d'un plan, j'ai vite compris que les méthodes de travail et les goûts de la production et d'Illusion Arts ne me convenaient pas, et j'ai préféré me désister. De plus, ma société, Hatch !, ne peut pas accepter la méthode de travail parfois trop morcelée, voire chaotique, de ces énormes productions. Ces films ont trop de techniciens, trop d'opérateurs, souvent de talent, le cœur des concepts. De plus, Guillermo Del Toro ne voulait pas que je travaille sur Van Helsing pour que je puisse rejoindre la production d'Hellboy. C'était une exclusivité que je pouvais difficilement refuser. Finalement, nous avons d'ailleurs utilisé pour Hellboy certaines idées de design de Van Helsing qui n'ont pas été utilisées...

Un grand merci à Deak Ferrand et Cheryl Nassim

Propos recueillis et mis en forme par Julien DUPUY

Et d'ailleurs, Stephen lui-même ressemble un peu à un personnage de cartoon. Il est surexcité en permanence, il bouge tout le temps, je me demande si ce gars se repose des fois. (rires) Il a épuisé tout le monde ici. Sauf moi ! Je suis en effet un sanguin comme lui, et j'adore quand les personnages bougent comme des fous. Donc, quand il me demandait qu'une chose aille à telle vitesse, je lui donnais un résultat deux fois plus rapide, et il obtenait du premier coup l'intensité qu'il recherchait. (rires) Sa principale directive était en générale : *« Plus vite, il faut que ce personnage bouge plus rapidement ! »*. Pour Stephen, plus c'est toujours plus, et moins toujours moins, ce qui n'était pas toujours du goût de tout le monde ici...

Avec de tels impératifs, vous devez avoir du mal à donner une sensation de masse à certains de vos personnages, non ?

Nous sommes en effet allés trop loin avec le loup-garou. Au début, il bougeait trop vite, c'était trop étrange, ça ne fonctionnait pas. Il a donc fallu trouver un juste milieu. Mais c'était un défi intéressant de rendre massif un personnage aussi excité.

Cette option, de rapprocher les personnages du cartoon, devait de plus bien arranger le studio : ils étaient ainsi assurés que le film n'allait pas choquer la censure.

Non, parce que le film reste très intense, et je pense que ce choix artistique vient vraiment de Stephen, c'est sa façon de voir les choses. Nous avons néanmoins fait de l'autocensure pour un plan. Mais ça n'avait rien à voir avec la MPAA, c'est juste que, dans un plan, le public des projections tests ne regardaient que le postérieur d'un acteur nu, et plus ce qui se passait à l'écran. (rires) Nous avons donc couvert ses fesses à l'aide d'effets en 3D. On s'est bien amusé avec ça.

Question rebattue : avez-vous utilisé l'animation clef ou la capture de mouvement ?

Sur un autre film, ce serait en effet une question éculée, mais vous avez de la chance : concernant **Van Helsing**, elle est passionnante. (rires) Sur certains personnages, comme Mr. Hyde, nous avons utilisé majoritairement la capture de mouvement. Sur le loup-garou, nous avons surtout eu recours à l'animation à la main. Par contre, pour les fiancées, nous avons d'abord commencé une animation de leur corps, et puis nous avons demandé aux comédiennes de copier ces déplacements durant les cessions de capture de mouvement. Nous avons obtenu de cette façon un compromis qui est, je pense, très intéressant. Vous savez, il y a actuellement une vraie guerre entre les partisans de l'animation clef et les adeptes de la capture de mouvement. Cette dernière est en effet plus économique, mais je ne pense pas qu'elle soit très passionnante. Car en tant qu'animateur, je me considère comme un linguiste qui essaie de décrypter le langage corporel. Et sur un projet comme celui-ci, ou comme **Hulk**, nous sommes de vrais explorateurs, nous avançons en terrain inconnu. En ce qui concerne les effets spéciaux, surtout depuis Gollum, nous sommes en train de perdre la bataille, et ILM reste l'un des derniers bastions des adeptes de l'animation manuelle. C'est vraiment dommage, mais nous n'avons pas dit notre dernier mot !

Special thanks to Suzy Starke

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY

Ci-dessus, à gauche :
Un maquillage numérique qui n'est pas sans rappelé les effets spéciaux créés par ILM sur La Momie.

Ci-dessous :
Les concepts de la transformation du loup-garou.

On nous avait déjà prévenu dans la preview du Mad 162, les frères Spierig sont des fans inconditionnels de Peter Jackson. Reste plus qu'à voir maintenant si UNDEAD, leur premier film, est aussi réussi que Bad Taste. C'est pas gagné d'avance.

MÊME PAS PEUR

UNDEAD
DE MICHAEL ET PETER SPIERIG

Le voilà donc enfin sur nos écrans ce fameux **Undead**, film de zombies australien premier longe-métrage de deux frères fervus de genre élevés aux limbes contestataires de Carpenter et de Romero, et aux comédies sanglantes de Raimi et de Jackson. Et contrairement à ce que l'on pouvait attendre du résultat en découvrant les premières photos (comme ça, sur papier glacé, ça ressemble grave le fils bien dark), c'est vers l'option de la gaudriole à tendance gore que se sont tournés les Spierig. Drôle de choix pour un film qui s'annonçait comme une improbable mais très excitante fusion du western spaghetti et de **La Nuit des morts-vivants**. À l'arrivée, c'est donc quasiment tout le contraire. Une grosse comédie qui s'embourbe, pourquoi pas finalement ? Le hic, c'est que les deux frangins ne possèdent pas vraiment les deux mains pour l'écriture et le rythme filmique (deux ingrédients essentiels pour réussir son coup dans ce genre d'exercice) des réalisateurs de **Evil Dead** et de **Bad Taste**. Petites explications.

Le ciel de la petite ville de pêcheurs de Berkeley en soudain ment déchiré par une pluie de météorites. En plus de faire de jolis cratères dans les champs à patates des plaines du coin, les gros cailloux sont radioactifs et transforment instantanément la quasi-intégralité de la population en une bande de mangeurs de cervelas qui aimeraient bien se taper un steak tartare. Pour Queenie locale de son état, Rene (Felicity Mason) n'a pas vraiment l'intention de se faire bouffer. Accompagnée par une poignée de survivants, elle trouve refuge dans une ferme appartenant à Marion (Mungo McKay), l'ancien du village devenu paranoïaque depuis peu. Ensemble, ils tenteront de découvrir la vérité sur ses étranges dérèglements climatiques. Vérité qui pourrait les mener directement à une rencontre du troisième type.

Un script a priori fort banal, du moins dans ses deux premiers actes, nous réservant pour le troisième une bifurcation dans le récit (et du coup dans le genre) à la fois fort malvenue et symptomatique du problème majeur des Spierig : leur manque flagrant de personnalité, voire d'inspiration. Du scénario (une authentique histoire de geek qui part dans tous les sens et qui débouche logiquement sur pas grand chose) aux dialogues (un bien bourrin de redneck bien gras qui ne fait même pas rire Mathilda c'est dire) jusqu'au traitement, complètement loupé, des personnages (Marion le fermier, si iconographique en photo, réduit au pallier à déblatérer des sentences pathétiques), **Undead** manque sérieusement sa cible. Soulez navrant qui oblige à dégager d'urgence ? Pas vraiment car les Spierig ont encore un atout majeur dans leur manche : les irréprochables effets spéciaux de leur bébé, qu'ils exécutent quasiment tout seuls depuis leur salon. Que ce soit la pluie de météorites (c'est simple, on dirait du fleuve Limonade), les effets spéciaux traditionnels de Steven Boyle (les zombies ont plutôt bonne gueule et assurent le quota gore de façon soutenue) ou les autres numériques (la fameuse paire de jambes qui marche toute seule devenue depuis une métonymie du film, ou encore les vaisseaux spatiaux dignes de **Star Wars**), le boulot est irréprochable et mérite d'être souligné, surtout lorsque l'on connaît le budget du film. Un peu plus d'un demi million de dollars... Rien à redire, les deux frangins sont très doués dans ce domaine. Un don qui permet à **Undead** de se faire un minimum apprécier, faisant aussi de lui le meilleur « zombie-pas-drôle » possible, dont l'unique rival arrivant à ce jour est le tout pourri **Zombie Brigade** (1999, de Carmelo Musca et Ray Pastore, dans tous les bons plans à moins de 5 euros en DVD sous le titre **L'Armée des damnées**, JPP en a déjà acheté trois pour les mettre dans sa collection de nanars recadrés en VF). Reste qu'il y a peu de chances de retrouver un jour les Spierig derrière un chef-d'œuvre comme **Le Seigneur des anneaux**. Un **Braindead**, ce serait déjà pas si mal.

Alexandre BUSTILLO

AUSTRALIE. 2002. RÉAL. ET SCEN. : MICHAEL ET PETER SPIERIG. DIR. PHOT. : ANDREW STRANORN. MUS. : CLIFF BRADLEY. PROD. : MICHAEL ET PETER SPIERIG POUR SPIERIGFILM. INT. : FELICITY MASON, MUNGO MCKAY, ROB JENKINS, LISA CUNNINGHAM, DIRK HUNTER... DUR. : 1H32. DIST. : CTV INTERNATIONAL. SORTIE LE 12 MAI 2004.

INTERVIEW MICHAEL ET PETER SPIERIG - RÉALISATEURS

SOUS LE SIGNE DES JUMEAUX

LES SPIERIG VIENNENT DE LA PUB, POUR LE PIRE ET POUR LE MEILLEUR. SAUVÉ IN EXTREMIS PAR LEUR SYMPATHIE POUR LE GENRE ET UN SAVOIR-FAIRE PARFOIS ÉTONNANT, UNDEAD DEMEURE UN PETIT EXPLOIT TECHNIQUE QUI FORCE LE RESPECT. LES DEUX FRÈRES REVIENNENT SUR LES NOMBREUSES GALÈRES QU'ILS ONT DÛ BRAVER POUR METTRE EN SCÈNE LEUR PREMIER LONG...

Ci-dessus :
Le superbe alien de Undead créé par Steve Boyle, d'abord en images de synthèse, puis en mousse de latex.

Pouvez-vous vous présenter à nos lecteurs ?
Nous sommes frères jumeaux et nous allons fêter nos 28 ans. Nous avons suivi les cours du lycée d'art de Queensland, à Brisbane, qui est une section de l'Université de Griffith. Peter a obtenu son diplôme de « réalisation de productions télévisées et cinématographiques », et Michael a été reçu dans la section consacrée au design. Durant nos études et les années qui ont suivi, nous avons commencé à réaliser des courts-métrages, dans des structures plus ou moins professionnelles. En 1998, Dick Marks, qui est un réalisateur australien de publicité très réputé dans le milieu, nous a embauché pour la mise en scène de spots au sein de sa firme, Film Headquarters. Parallèlement, nous avons créé notre propre société, Spierigfilm.

Le projet de mettre en scène* Undead *date-t-il de cette période ?
Non, nous avons commencé à y penser quelques années plus tôt. Entre 1995 et 1996, nous avons en effet mis en scène trois courts-métrages, que nous avons réuni sous une anthologie, **Undead Trilogy**. Il y avait **Attack of the Undead**, **Rampage of the Undead** et enfin **Massacre of the Undead**. Nous nous étions promis de les développer un jour en long-métrage. **Undead Trilogy** contenait déjà plusieurs des idées que vous pouvez aujourd'hui retrouver dans le film, mais ce qui nous semblait surtout intéressant, c'était d'emmener le film de zombie vers des horizons jamais explorés auparavant. C'est de là qu'est née, entre autres, l'idée de mixer zombies et aliens.

Et vous vouliez dès le début inclure autant d'humour à votre script ?
C'était même une de nos priorités. L'humour est d'ailleurs l'un des ingrédients qui nous a demandé le plus de travail au stade de l'écriture. Nous cherchions vraiment à élargir le public du film de zombie, et à démontrer aux gens à quel point ce genre de série B pouvait être fun à regarder.

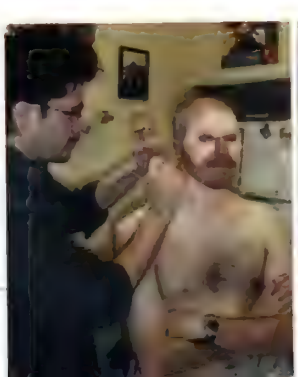
Quel était votre budget ?
Le film au final a coûté un peu moins d'un million de dollars australiens, tout compris. Si l'on compare ce budget à une production normale, c'est extrêmement peu, mais cette somme était pour nous énorme. Car on a vite compris que personne n'allait se risquer à investir le moindre penny dans un film de zombie réalisé par des débutants qui sont, en plus, Australiens ! C'est pour cette raison que nous avons économisé chaque dollar gagné durant nos années passées à travailler pour la télévision et la publicité, et que nous avons tout reversé dans **Undead**. Comme ce n'était pas suffisant, nous avons emprunté de l'argent à notre famille proche et à des amis. On a vraiment pris un gros risque pour faire ce film.

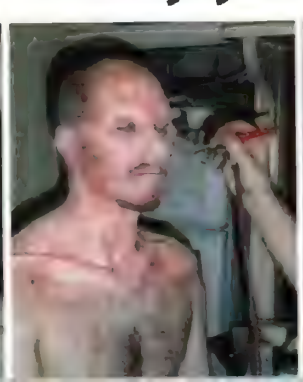
Avez-vous envisagé d'autres alternatives ?
Non, parce que la situation du cinéma australien est aujourd'hui catastrophique. La seule façon pour un réalisateur débutant de faire son premier film réside dans l'obtention de subventions étatiques. Bien entendu, vu notre sujet, nous ne pouvions rien obtenir par ce biais-là...

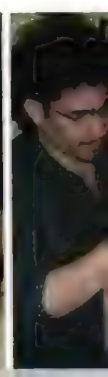
Alors pourquoi ne pas avoir tenté votre chance aux États-Unis ?
On connaît bien les États-Unis, et c'est un pays que nous apprécions beaucoup depuis qu'on est tout gamin. Mais nous tenions vraiment à rester en Australie, qui est un endroit idéal pour faire des films techniquement exigeants. Nous avons ici un vivier de techniciens vraiment impressionnant. De plus, il existe déjà une infrastructure très perfor-

Ci-dessous :
Steve Boyle à l'œuvre, en train de maquiller l'acteur qui incarne John, un des plus beaux zombies du film.

« Nous avons investi dans Undead chaque dollar gagné lorsqu'on travaillait







mante pour les tournages, mais aussi pour la post-production... On ne voit pas pourquoi nous devrions partir.

Comment avez-vous découvert vos comédiens ?
Brisbane, la ville où nous avons tourné **Undead**, possède quelques excellentes écoles de comédiens, et il se trouve que nous avons une très bonne relation avec l'une d'elles, The Actor's Workshop, où nous avons pioché jusqu'à présent la plupart de nos acteurs. C'est de là que provient la très grande majorité de la distribution de **Undead**. Comme ils étaient peu expérimentés, nous avons d'ailleurs énormément répété avec eux avant que le tournage ne débute...

Aviez-vous de quoi les payer ?
Il faut que vous compreniez bien que, même dans le cadre d'une minuscule production autofinancée comme la nôtre, nous devons rester dans une structure aussi professionnelle que possible. Ce qui signifie que, non seulement les acteurs ont été payés, mais aussi que nous avons négocié âprement avec eux leur contrat. Nous sommes d'ailleurs très fiers de déclarer que toutes les personnes impliquées sur notre film ont été rémunérées.

Comment avez-vous préparé votre film ?
Comme des fous ! Nous avons tous les deux story-boardé la totalité du film, et nous avons même créé des animatiques pour les scènes qui impliquaient des effets spéciaux complexes. Au final, nous avons dû croquer quelques 2 000 dessins !

J'imagine que le tournage devait être épique...
Nous avons tourné sur une période de 41 jours, sans aucune interruption. Une fois cette principale cession terminée, nous avons filmé quelques inserts avec une équipe très réduite. Tout le film a été tourné dans un périmètre de 50 km autour de Brisbane. Les plus grands plateaux avaient été construits dans un entrepôt que nous avions loué, et nous avons aussi bâti quelques petits décors dans un minuscule studio de la région. Comme vous pouvez l'imaginer, c'était très dur, et nous nous en sommes sortis notamment grâce à notre équipe, principalement composée de personnes avec qui nous travaillons depuis plusieurs années dans la publicité. Ce projet était suffisamment hors du commun pour qu'ils s'y investissent tous avec un enthousiasme débordant... Avec leur aide, nous avons ainsi pu construire de toutes pièces une partie de notre machinerie, dont une dolly qui était encore plus performante que celles que l'on loue habituellement.

Et puis vous tourniez de nuit, très souvent sous la pluie...
Non seulement il pleuvait, mais en plus nous avons tourné le film en hiver, ce qui signifie qu'il faisait très froid sur le plateau. Mais bon, tout le monde a survécu. Le pire, c'est qu'il y a plusieurs années, d'autres réalisateurs nous avaient prévenus à quel point tourner sans cesse sous la pluie est un vrai problème, pour les acteurs comme pour les techniciens. Quant au tournage de nuit, il nous permettait d'obtenir une atmosphère et des teintes très tranchées, ce qui est très bénéfique aux sensations que procure le film.

En voyant* Undead, *j'ai eu du mal à croire que vous vous étiez chargés seuls des effets spéciaux visuels...
Lorsque nous avons commencé à travailler sur le film, nous savions que nous allions devoir mettre toutes les chances de notre côté pour obtenir un résultat satisfaisant. Et quand nous parlons de chances, nous pensons surtout aux ressources technologiques dont un réalisateur bénéficie aujourd'hui. Comme nous ne possédions pas l'argent pour déléguer cet aspect du travail, nous nous sommes donc attelés à la tâche. Il nous a fallu neuf mois de travail intensif pour terminer les effets spéciaux numériques d'**Undead**. Nos machines n'étaient pas assez performantes, et le rendu des plans prenait un temps impossible. Ça se comptait souvent en plusieurs jours ! Et on ne vous parle même pas du nombre incalculable de fois où nos ordinateurs ont planté.

Vous avez dû traverser de vrais moments de désespoir, non ?
Bien entendu, mais nous savions que réaliser ce film allait être très difficile. D'autant plus que nous étions non seulement réalisateurs mais aussi producteurs, avec tous les problèmes que cela engendre. Durant le tournage, nos journées dépassaient souvent les 18 heures de travail. Sincèrement, ça aurait été intenable pour une seule personne. Mais nous sommes deux, nous pouvions donc nous reposer l'un sur l'autre, et comme nous avons toujours travaillé ensemble, nous sommes sur la même longueur d'onde. C'est un soutien inestimable.

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY

Ci-dessus :
Deux jambes et un bout de colonne vertébrale... pour un des zombies les plus coriaces d'Undead ! Un effet 3D à nouveau signé Steve Boyle.

LES EFFETS SPÉCIAUX PAR STEVE BOYLE, DE ARC FX SYSTÈME B

APRÈS PLUSIEURS ANNÉES DE GALÈRE ET D'ASSISTANAT, STEVEN BOYLE S'EST LANCÉ À CORPS PERDU DANS LA PRODUCTION DE UNDEAD. AVEC UN BUDGET RIDICULE, IL S'EST OFFERT UNE BANDE DÉMO IMPRESSIONNANTE ET PROMETTEUSE. IL REVIENT POUR NOUS SUR SA PARTICIPATION ÉPIQUE AU FILM DES SPIERIG.

J'ai rencontré les Spierig en 1995, alors qu'ils terminaient **Attack of the Undead**. Nous étions dans le même lycée et je leur ai montré les effets spéciaux que je faisais en tant qu'amateur. Ils m'ont proposé de travailler avec eux sur **Rampage of the Undead**, puis sur **Massacre of the Undead**. Une fois ce dernier terminé, ils m'ont parlé de transposer cette trilogie en long-métrage. Mais nos études touchaient à leur terme, et nos chemins se sont séparés. J'ai entre-temps commencé à travailler en free-lance, notamment sur **Matrix 2** et **3** et sur **L'Attaque des clones**.

Quelques années plus tard, alors que je venais de finir **Scooby-Doo**, Pete m'a téléphoné pour m'annoncer que la production du film était lancée. Les gens n'arrivent pas à croire que le budget d'**Undead** est un peu inférieur à un million de dollars australiens. C'est pourtant le cas. D'ailleurs, nous avons caché les vrais devis pour éviter que des producteurs nous demandent ensuite de travailler aux mêmes tarifs. Mais aujourd'hui que **Undead** est terminé, je peux vous dire (et vous êtes d'ailleurs le premier magazine à le publier) que j'ai fait tous les effets spéciaux du film pour 2 000 dollars australiens !

Nous n'avions évidemment ni le temps, ni l'argent pour faire des tests. De plus, je n'avais pas assez de budget pour faire des moulages des acteurs. J'ai donc dû me contenter de prothèses génériques, que j'adaptais ensuite au visage de chaque comédien. Tout était bon pour parvenir à nos fins : nous avons utilisé de vrais abats, de la mousse de latex pour les zombies du premier plan, du coton et du latex liquide pour les zombies du second plan, et de simples masques pour les zombies d'arrière-plan. Mais comme les prothèses en mousse de latex ont commencé à manquer en cours de tournage, j'ai dû me contenter de latex liquide et de coton pour la plupart des monstres.

Je suis ami de longue date avec Bevan Lynch, et comme il est spécialiste en effets spéciaux numériques, ça fait plusieurs années que nous envisageons de nous associer. **Undead** a été l'occasion de fonder notre société, Arc FX. Nous voulions mêler mécanique et numérique. Ainsi, pour le zombie coupé en deux, l'acteur portait une prothèse à la taille simulant une coupure. Au-dessus, il était revêtu de vêtements bleus que nous avons effacés en post-production. Bevan a ensuite modélisé et animé une épine dorsale en 3D qu'il a plaquée sur la taille du comédien. Nous voulions réaliser aussi une scène d'effets spéciaux dont tout le monde se souviendrait et c'est pour cette raison que nous avons mis tout en œuvre pour réaliser l'alien le plus cool et le plus sexy possibles. Avec Bevan, nous avons donc beaucoup travaillé le design (qui était à l'origine beaucoup plus simple) et j'ai ensuite sculpté une maquette que nous avons scannée. Si dans les plans larges il est entièrement en images de synthèse, l'alien était aussi composé de gants qu'enfilait un acteur et d'une tête mécanique pour quelques inserts. Le tournage d'**Undead** a été le plus pénible, le plus éreintant, le plus stressant que j'ai jamais fait. Mais je remets le couvert dès que possible !

Propos recueillis, traduits et mis en forme par Julien DUPUY

Special thanks to Steve Boyle

pour la télévision et la pub. »

Une série fantastique, mais pas seulement. Une série mystique, mais pas seulement... Pluriel, LA CARAVANE DE L'ÉTRANGE n'entre dans aucune case. Ce qui contribue beaucoup à son irrésistible pouvoir de fascination.

LA CARAVANE DE L'ÉTRANGE

CRÉÉ PAR DANIEL KNAUF

BIZARRE, VOUS AVEZ DIT BIZARRE...

Ci-contre, de gauche à droite et de haut en bas : Le professeur Lodz (Patrick Bauchau) et Lila (Debra Christofferson), la femme à barbe.

Vue d'ensemble du cirque, lieu de tous les mystères...

Lila osculte le jeune Ben Hawkins (Nick Stahl), sous le regard attentif de Ruthie (Adrienne Barbeau) et de Gabriel (Brian Turk).

Michael J. Andersdon dans le rôle de Samson : *Twin Peaks* n'est pas très loin...

Sur les deux pages suivantes, de haut en bas et de gauche à droite : Gecko (John Fleck), monstre de la nature et médium de son état.

Le géant Gaberiel (Brian Turk), Becca Donovan (Deborah Strang), Gecko, Ben Hawkins et le révérend Justin Crowe (Clancy Brown) : une galerie de personnages inquiétants pour une série télé définitivement pas comme les autres.

Il existe plusieurs motifs de désespérance concernant la télévision, tant en Europe qu'aux États-Unis. Tandis que la France paie son tribu à la réduction de la surface active de l'encéphale avec des machins aussi sinistre que ***La Ferme des célébrités*** et ***Les Colocataires***, Canal Jimmy diffuse ***La Caravane de l'étrange***, ***Carnivale*** en version originale, la dernière née en date des séries parrainées par la chaîne câblée HBO. HBO ou l'El Dorado des créateurs en quête d'une terre d'accueil, d'un terreau fertile aux idées les plus novatrices.

Après un chapelet de réussites artistiques et publiques qui comprend déjà ***Sex and the City***, ***Les Soprano***, ***Frères d'armes***, ***Six Feet Under*** et ***Sur écoute***, HBO livre donc les douze premiers épisodes de ***La Caravane de l'étrange***, *« un récit épique sur le combat que livre le Bien contre le Mal »* dixit son créateur, Daniel Knauf. Une présentation un brin schématique pour un scénario tentaculaire construit sur deux récits parallèles qui, dans un premier temps du moins, ne se croisent jamais, sinon en rêve. Le premier s'articule autour du jeune Ben Hawkins, forçat en fuite qui revient sur sa terre natale enterrer sa pauvre mère. Une femme pieuse qui voit en ses dons miraculeux la présence du Malin car, tout gosse, Ben ramena déjà un matou crevé à la vie. Adopté par une fête foraine itinérante, le farouche Ben Hawkins ne sort que petit à petit de sa carapace pour s'ouvrir aux autres et accepter sa propre nature.

De son côté, le révérend Justin Crowe prêche la bonne parole dans son église, à des paroissiens effrayés par l'arrivée de nouveaux migrants. Peu à peu, hanté par des cauchemars, apparaît chez lui l'extraordinaire faculté de double vue. Comme, par exemple, surprendre un notable dans le bordel où il se tape un gamin... Poussé au suicide par la culpabilité et la mort de plusieurs enfants dans l'incendie criminel de son refuge pour indigents, le frère Juste s'ouvre lui aussi, mais au Mal, qu'il accepte lors d'un séjour dans un hôpital psychiatrique aux méthodes moyenâgeuses...

Ben Hawkins, Justin Crowe : deux personnages autour desquels gravitent d'autres personnages, tous riches de potentiel et qui sortent des conventions. Comme le nain Samson, patron des forains, qui fréquente régulièrement la même prostituée. Comme Sophie, télépathe en contact avec sa mère médium, réduite à l'état de légume. Une jeune femme qui, travaillée par ses hormones, drague sans complexe dans le seul but d'une passade. Comme Lodz l'aveugle, accro à l'absinthe, et capable de lire les pensées par simple touchée... Des protagonistes à la fois extraordinaires et ordinaires, portés par un scénario en mouvement perpétuel, mêlant la peinture sociale d'une époque de misère à grande échelle, la Grande Dépression, à la métaphore religieuse, le tout teinté d'un surnaturel sans tapage, dégraissé de tous les artifices du Fantastique.

Maître d'œuvre de ***La Caravane de l'étrange***, Daniel Knauf n'abat qu'une à une ses cartes, n'obéissant à aucune règle narrative sinon celles qu'il semble inventer en cours d'écriture. D'où des scénarios jamais prévisibles, des personnages qui prennent de l'importance tandis que d'autres se tiennent un temps dans l'ombre... Un merveilleux exercice d'équilibre et d'harmonie que les moyens importants alloués par HBO, la précision maniaque de la reconstitution d'époque et l'atmosphère à la fois magique et ténébreuse de la fête foraine portent très haut. À un niveau pratiquement inégalé à la télévision américaine. Niveau dont Hollywood peut être jaloux et à juste titre.

Marc TOULLEC

INTERVIEW DANIEL KNAUF

MONSIEUR LOYAL

INVITÉ AU FESTIVAL DE TÉLÉVISION DE REIMS, DANIEL KNAUF NE PAIE PAS DE MINE ET NE SE PREND PAS LA TÊTE. AU BOURDONNEMENT QUI L'ENTOURE, IL RÉPOND IRONIQUEMENT : *« JE NE SUIS PAS UNE STAR DE CINÉMA ! »*. PAS UNE STAR DE CINÉMA, C'EST SÛR, MAIS L'UN DES TALENTS LES PLUS NOVATEURS DE LA NOUVELLE TÉLÉVISION AMÉRICAINE. VENU DU « MONDE RÉEL », À DES ANNÉES-LUMIÈRE DU STRASS ET DES PAILLETTES, C'EST L'HOMME QUI VIENT DE NULLE PART OU PRESQUE. À SON PALMARÈS, AVANT ***LA CARAVANE DE L'ÉTRANGE***, L'ÉCRITURE DU WESTERN **BLIND JUSTICE** AVEC ARMAND ASSANTE EN PISTOLERO AVEUGLE, QUELQUES SCRIPTS POUR LA SÉRIE LYCANTHROPIQUE ***WOLF LAKE*** PRINCIPALEMENT ANIMÉE PAR LOU DIAMOND PHILIPS, LE THRILLER AMPHIBIE **DARK DESCENT** QU'IL RÉALISE ET RÉDIGE SOUS LE PSEUDONYME DE WILFRID SCHMIDT... RIEN EN TOUT CAS QUI LAISSAIT PRÉSAGER LA GRANDE RÉUSSITE DE ***LA CARAVANE DE L'ÉTRANGE***, UNE SÉRIE QUI NE RÉPOND À AUCUNE CARACTÉRISTIQUE CONNUE, AUDACIEUSE, ENGAGÉE, DOUÉE DE CŒUR, DE SPIRITUALITÉ ET DE MATIÈRE GRISE...

Comment l'idée de* La Caravane de l'étrange *vous est-elle venue à l'esprit ?

J'adore les films de Tod Browning, particulièrement **Freaks**, qui se déroule dans le monde fascinant des forains et du cirque. Un univers qui me passionne au point que j'ai pris sur moi d'imaginer une autre histoire qui le prend pour décor principal, en même temps que la société américaine. J'avais également à l'esprit *Le Paradis perdu* de John Milton, un monument de la littérature mondiale, dont j'ai repris la structure et les grands thèmes, le discours sur le Bien et le Mal, pour le situer dans un cadre original, à la fois inquiétant, mitoux et romantique. Il a fallu des années et des années pour que le scénario de la série prenne forme. Peu à peu, je me suis également rendu à l'évidence que cette histoire ne pouvait que se dérouler dans l'Amérique des années 1930, celle de la Grande Dépression, et qu'un prêtre devait compter parmi ses principaux protagonistes.

Pourquoi avez-vous profondément enraciné* La Caravane de l'étrange *dans cette période ?

Au départ, ce n'était pas dans mes intentions. J'avais à l'idée un monde post-apocalyptique. Puis, j'ai réalisé que les années 30 correspondaient étroitement à la société que je voulais montrer. Une époque incroyable à tous les points de vue, horrible même. Écologiquement, économiquement et politiquement, le monde était au bord du chaos. En une décennie, se sont déroulées de nombreuses catastrophes dans tous les domaines. À tel point que les malheurs en question prenaient des proportions bibliques. Une personne tout à fait raisonnée aurait alors très bien pu dire : *« Vous savez, nous arrivons à la fin du monde ! »*. En Amérique, la Grande Dépression jetait à la rue des millions de gens et, en Europe, Hitler accédait au pouvoir. De plus, les années 30 m'intéressaient dans la mesure où il s'agit de la dernière décennie avant l'avènement de la bombe atomique, avant que l'homme ne se donne les moyens de sa propre éradication. Une décennie d'innocence, d'une certaine manière. Après quoi, nous avons cessé d'être des enfants. Les années 30 m'ont également touché par la rupture qu'elles marquent. De la magie, des superstitions, le monde est passé dans l'ère moderne, dans l'ère de l'ultra-rationnel.

Parlez-nous de la genèse de* La Caravane de l'étrange*. C'est une histoire assez exceptionnelle, unique dans les annales de la télévision...

En fait, j'ai écrit ***La Caravane de l'étrange*** sans intention particulière au départ, sans trop savoir ce que j'allais en faire. En 1992, sa première version était une sorte d'essai de scénario. À la fin des années 90, j'ai créé mon propre site Internet et j'y ai mis toutes mes notes concernant la future série. Un jour, je reçois un coup de fil d'un cadre chargé du développement dans une société de production ; il voulait en savoir

plus. Nous nous sommes rencontrés, avons discuté du projet... À sa demande, j'ai effectué quelques modifications et, à partir de là, les choses ont évolué. J'ai rencontré le patron de la boîte en question, 3 Arts, à savoir Howard Klein. Il m'a fait savoir que seul HBO pouvait accoucher de ***La Caravane de l'étrange***, mettre de l'argent dans un projet aussi original. Les choses ont mis du temps à prendre forme, mais ont pris forme, non sans que nous ayons retourné une grande partie du pilote... Quand j'y repense aujourd'hui, je n'en reviens pas. Je n'avais pas la moindre expérience de la télévision, personne ne me connaissait et voilà le résultat. Une chance titanesque !

Par de nombreux aspects, La Caravane de l'étrange renvoie à deux des géants de la littérature américaine, William Faulkner et le John Steinbeck des Raisins de la colère...

Comme j'aime beaucoup lire, les influences littéraires doivent être nombreuses. Si Faulkner m'a inspiré, il y aussi Ernest Hemingway, John Steinbeck, Gabriel Garcia Marquez, Mark Twain, Tolkien, Charles Dickens, Kurt Vonnegut, Ray Bradbury... En ce qui concerne les cinéastes, Tod Browning, Stanley Kubrick, Tim Burton et David Lynch ont exercé sur moi une influence au moins égale à celle des écrivains.

À propos de David Lynch, la présence de Michael J. Anderson, l'acteur nain de Twin Peaks, renforce la parenté. Était-ce intentionnel de votre part ?

Non. Même si je connaissais Michael dans la série et le film, je ne l'ai pas choisi en fonction de ça. Il s'est imposé de lui-même au stade des auditions. Il n'a pas même eu besoin d'ouvrir la bouche pour décrocher le rôle. Une simple question de présence. Quant à la parenté entre ***La Caravane de l'étrange*** et ***Twin Peaks***, je ne la considère pas comme si évidente. Les deux séries cultivent des ambiances très différentes, au-delà de leur goût du mystère, de l'indicible et du bizarre. Contrairement à ***La Caravane***, ***Twin Peaks*** ne possède aucun caractère épique ; elle se déroule dans une petite ville refermée sur elle-même. David Lynch y distille une atmosphère extrêmement claustrophobique tandis que ***La Caravane*** reste constamment ouvert sur l'extérieur, toujours en mouvement d'une ville à l'autre et aborde des thèmes plus mythologiques.

Vous citez beaucoup d'illustres cinéastes en exemple. Pourtant, La Caravane de l'étrange ne constitue pas une production cinématographique...

À dire vrai, ***La Caravane de l'étrange*** n'était pas destiné à devenir un film de cinéma ou même une série de télévision car les conventions littéraires de son scénario ne correspondaient à rien ou presque de ce qui se faisait jusqu'à présent. Parce que vu que quelques-uns de ses principaux protagonistes ne se croisent jamais, c'est difficile d'en extraire un récit cinématographique et de le faire admettre à un producteur. Il était aussi délicat d'en tirer une série classique du fait des coupures publicitaires aux États-Unis. Certaines fictions le subissent mieux que d'autres. Pour ***La Caravane***, c'est particulièrement destructeur. Seule une chaîne comme HBO donne la liberté nécessaire à un épanouissement hors des normes, hors des sentiers battus... Sur ce point, ***La Caravane*** s'apparente, par son aspect sérial, à un feuilleton littéraire à la Charles Dickens, à une histoire à suivre d'une semaine à l'autre. Une histoire qui, produite par HBO, peut s'offrir le luxe de développer en profondeur des personnages, d'installer une atmosphère et des lieux.

La Caravane de l'étrange concerne en grande partie la religion. Est-ce un reflet de votre conscience spirituelle ?

J'ai d'abord reçu une éducation catholique. J'étais justement dans une école catholique lorsque mes parents ont rencontré des problèmes d'argent. Ne pouvant plus payer mes études dans le privé, je me suis retrouvé dans une école publique où, comble du bonheur, il y avait de nombreuses filles. Si mon frère est très croyant, je ne le suis guère. Je me montre presque jaloux envers des gens qui possèdent véritablement la foi. Sur le plan religieux, je suis partagé entre scepticisme et cynisme. J'aimerais tant croire en Dieu, mais j'ai vraiment du mal. Même si je crois fermement que la vie prend davantage de sens, de relief avec la notion d'invisible, d'au-delà. Il y a quinze ans de cela, je veillais une amie dans le coma. Je suis sorti de la chambre. Dix minutes après, quand je suis revenu, elle était morte. Ses parents m'ont ensuite demandé d'aller lui dire au revoir. Et je suis allé la voir, sans retrouver cette aura de présence qu'elle avait, même plongée dans un profond coma. Désormais, il n'y avait plus rien, cette sensation d'invisible que j'avais pourtant ressentie. Parfois, je me dis qu'il doit bien y avoir un endroit, des moments où cet invisible s'exprime. J'y pense souvent lorsque j'écris. Quand j'écris, beaucoup de mon expérience de la vie remonte à la surface. Il y a mon point de vue sur la religion, sur mon refus de voir d'un côté les bons et de l'autre les méchants, et aussi mon père. Si je me suis intéressé à des personnages qui présentent tous des caractéristiques uniques, qui sortent de la norme, c'est probablement parce que mon père était cloué sur un fauteuil roulant. Tout paraplégique qu'il était, il a néanmoins connu le succès dans les affaires.

Sur quels critères avez-vous sélectionné les réalisateurs de la série ? Le choix de Rodrigo Garcia ne doit pas être innocent, dans la mesure où il est le fils de Gabriel Garcia Marquez, l'un des écrivains que vous citez parmi vos maîtres à penser !

LA « MONSTRUEUSE PARADE » LES COMÉDIENS ET LEURS PERSONNAGES...

La Caravane de l'étrange n'est pas une série qui mise sur la présence d'une star. La star, c'est la série elle-même, fiction forte d'un choix judicieux d'interprètes, sélectionnés en fonction de leur aptitude à camper un personnage bien précis.

Dans le rôle principal, celui de Ben Hawkins, forçat évadé nanti du don de guérir, Nick Stahl, le John Connor de **Terminator 3**. Un jeune comédien auparavant remarqué en bidasse dans **La Ligne rouge** et en adolescent instable, exécuté par ses camarades dans **Bully**.

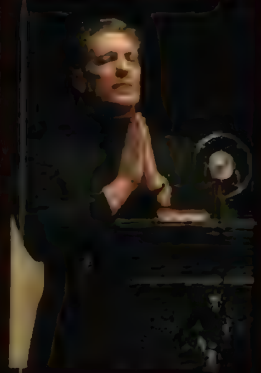
À ses côtés, Clea DuVall en bohémienne tireuse de tarots. Son joli minois mutant, Clea DuVall le promène déjà dans **Ghosts of Mars**, où elle perd la tête au sens propre, **Une vie volée**, **Faculty** et **Elle est trop bien**. Une jeune actrice avec du métier, déjà au générique d'une vingtaine de films et téléfilms.

À égalité de présence avec Nick Stahl, Clancy Brown incarne le père Justin Crowe, prêtre méthodiste irrésistiblement attiré par les ténèbres. Clancy Brown, c'est évidemment le Kurgan du premier **Highlander**, un impitoyable instructeur dans **Starship Troopers** et un maton autoritaire dans **Les Évadés**. Un second couteau marquant.

Amy Madigan tient le rôle de sa sœur Iris, très dévote, du moins en apparence. Madame Ed Harris à la ville. Amy Madigan se distingue notamment dans **Alamo Bay**, **Les Saisons du cœur**, **Jusqu'au bout du rêve**, **La Part des ténèbres** et **Pollock**, réalisé par son mari. Une actrice discrète, plus attachante que bien des stars.

Titulaire d'un autre rôle féminin important, celui de la quinquagénaire sexy et charmeuse de serpents Ruthie Adrienne Barbeau. Ex-égérie et compagne de John Carpenter, auquel elle donna un fils, Adrienne Barbeau fait forte impression dans **Fog**, **New York 1997**, **Meurtre au 43ème étage**, tous signés par son ex. Très prisée des

cinéastes du fantastique, elle répond également aux appels de Wes Craven (**La Créature du marais**) et de George Romero (**Creepshow**) avant de faire un come-back tonitruant, en ex-nonne de choc, au sein du **Couvent** de Mike Mendez.
Interprète du professeur Lodz, un aveugle alcoolique aussi charmant qu'il peut être brutal, le Belge Patrick Bauchau connaît la célébrité en prêtant ses traits à Sydney, le père adoptif de Jarod, alias le Caméléon dans la série éponyme. Singulier parcours pour cet acteur qui tourne pour Eric Rohmer (La Collectionneuse), Wim Wenders (**L'État des choses**), Alan Rudolph (**Choose Me**), Dario Argento (**Phenomena**), Gérard Corbiau



(**Le Maître de musique**), Andrzej Zulawski (**La Femme publique**)...
Décidément très éclectique, il fréquente les lolitas du **Premier désir** de David Hamilton, les femmes plus mûres d'**Emmanuelle 4**, croise James Bond dans **Dangereusement vôtre**... Un palmarès impressionnant. Nain inquiétant chez David Lynch (**Twin Peaks**, **Mulholland Drive**), Michael J. Anderson sévit dans ***La Caravane de l'étrange***, où il interprète Samson, le lieutenant principal de l'invisible et mystérieux Grand Patron. ***La Caravane de l'étrange***, ce sont encore plusieurs comédiens talentueux, membres de la troupe itinérante. Debra Christofferson (**Wild Wild West**, **Mon martien favori**) dans le rôle de la femme à barbe Lila, la juvénile Carla Gallo (*Les Années campus* à la télé) titulaire de celui de la danseuse exotique Libby qui rêve de devenir star à Hollywood, la forte Cynthia Ettinger (**Emprise**, **Deep Impact**) dans celui de sa mère adoptive Rita Sue, danseuse elle aussi, toujours prompte à monnayer ses faveurs...
Quelques autres encore, tous parfaitement ajustés à leurs personnages, dont John Savage (**Voyage au bout de l'enfer**, puis, effectivement, une longue descente dans les enfers de la future ex-star) dans un rôle très ambigu qui ne se découvre que progressivement.

C.G.

Un pur hasard dont je suis particulièrement heureux ! Pour être franc, je vis en complet décalage avec l'univers de la télévision. Ce n'est pas mon univers. Ne sachant pas qui sont les bons et les moins bons réalisateurs de télévision, je me suis entièrement reposé sur les gens de la production, chez HBO, pour les sélectionner. Ils n'ont pas été très loin puisqu'ils ont d'abord opté pour des gens qui avaient déjà fait leurs preuves sur des séries maison. Rodrigo Garcia avait déjà travaillé sur ***Six Feet Under*** et ***Sex and the City***, John Patterson portait à son actif quelques épisodes des ***Soprano***, Alison McLean venait de ***Sex and the City***, Jack Bender des ***Soprano*** et d'***Alias***, Peter Medak avait touché à ***Sur écoute***... En clair, les cadres de HBO savaient parfaitement ce qu'ils faisaient.

La Caravane de l'étrange fonctionnant avec un pool de réalisateurs, comment les avez-vous briffés pour donner une unité à la série ?
Tous les bons réalisateurs de télévision filment les acteurs d'une manière très organique. Ils leur donnent quelques indications et les laissent jouer. Au cinéma, beaucoup de cinéastes utilisent la caméra comme si c'était elle la star ; ils ne se soucient pas vraiment des acteurs. D'où une inflation d'improbables mouvements d'appareil qui volent complètement la vedette aux interprètes. Sur ***La Caravane de l'étrange***, nous avons essayé d'utiliser la caméra comme on employait une caméra dans les années 30. Comme si elle pesait une tonne, comme s'il était impossible de l'arracher au sol. En tout et pour tout, si mes souvenirs sont bons, nous avons dû employer la Steadycam seulement une fois. Je me souviens également que Rodrigo devait filmer une scène de rêve. Je lui ai demandé un rêve qui corresponde à celui d'une personne des années 30, sans effet digital, sans artifice moderne. Je me suis référé à *L'Enfer* de Dante pour écrire cette séquence. Le look de la série a été pour ainsi dire défini par Rodrigo dès le pilote. Tous les réalisateurs qui lui ont succédé se sont basés sur le même style sobre. C'est une aptitude très développée chez les réalisateurs de télévision : ils savent spontanément se fondre dans un moule, s'effacer pour restituer une ambiance déterminée d'avance.

« Pour moi, *La Caravane de l'étrange* devait se dérouler dans les années 1930 car à cette époque le monde était au bord du chaos »

Les personnages nécessitaient par contre des comédiens affirmés...
Nous avons organisé un casting pour tous les rôles principaux en même temps. Il fallait, et HBO l'exigeait pour conserver sa réputation, que la distribution soit excellente. Nous n'avions pas le droit à l'erreur. Frère Justin fut le rôle le plus difficile à pourvoir. Nous avions besoin d'un comédien à la quarantaine bien tassée, qui ait une certaine autorité et du charisme. Pas aussi évident que cela y paraît. Lorsque Clancy Brown s'est présenté aux auditions, alors même qu'il ignorait quel poste j'occupais dans le projet, je lui ai dit : *« Je t'admire depuis longtemps déjà, tu es exactement le type que l'on recherche ! »* Clancy est un comédien qui en impose mais qui, jamais, n'a décroché un rôle très important. Le choix de Clea DuVall dans le rôle de Sophie m'a paru l'évidence même. En m'annonçant que, jamais, son agent ne nous laisserait l'approcher, Rodrigo Garcia m'a un peu refroidi, mais les choses se sont déroulées très facilement. Je suis particulièrement fier de sa présence dans la série.

Les comédiens que vous aviez à l'esprit correspondaient-ils à ceux souhaités par HBO ?
Oui, nous étions sur la même longueur d'ondes. La direction de la chaîne devait approuver le casting. Elle avait le dernier mot. D'ailleurs, nous nous sommes si bien entendus que quelques-uns de ces producteurs m'ont poussé à m'épanouir totalement, à ne jamais me retenir. En ce qui concerne le scénario, d'abord. Le producteur exécutif m'a demandé d'aller plus loin encore dans la noirceur. Vraiment inhabituel car, généralement à la télévision, il s'agit de lever le pied sur cet aspect-là des choses. HBO tenait plus que tout à ce que ***La Caravane de l'étrange*** soit la série que j'avais en tête. Jamais je n'aurais connu des rapports aussi sereins avec un studio hollywoodien. À Hollywood, on réprime la créativité plutôt que de l'aider à s'exprimer. À ce titre, la télévision gagne du terrain sur le cinéma. Un médium formidable qui évolue sans cesse. Jusqu'à très récemment encore, la télévision s'adressait principalement aux adolescents. Ce n'est plus le cas aujourd'hui ; elle s'ouvre de plus en plus à des fictions adultes et anticonformistes. Une époque charnière. Alors que le cinéma se standardise de plus en plus, surtout au niveau de l'écriture, la télévision, et particulièrement HBO, cherche des expressions différentes, libérées des contraintes. La télévision devient actuellement l'espace privilégié de l'écriture scénaristique.

Comment la série a-t-elle été reçue aux États-Unis ?
Même parcours que pour ***Six Feet Under***. L'audience fut un peu décevante au départ, mais il s'est avéré que le public regardait la série plusieurs fois par semaine. Il y a eu un extraordinaire mouvement sur Internet autour des personnages, de leurs motivations, des histoires futures. Surprenant pour une série qui ne met pas en scène des journalistes, des médecins ou des policiers, mais concluant, dans la mesure où l'audience ne cesse d'augmenter. En ce qui concerne les critiques, 80 % ont été très positives mais les négatives furent extrêmement virulentes.

Quels étaient donc les arguments de ces critiques incendiaires ?
Selon elles, ***La Caravane de l'étrange*** souffre d'un déficit de belles nanas et de beaux mecs, et tout ça est décidément trop bizarre. Ça vous donne une idée du niveau d'une certaine critique américaine. En général, les gens qui écrivent des trucs pareils tiennent le public en bien piètre estime, à l'instar de certains individus dans la sphère des médias, qui supposent que le public ne comprend rien de rien à la série. Ils vous disent : *« Oui, moi, je comprends ce que tu as essayé de dire mais je te garantis que les gens n'y pigeront rien. »* Ils se croient au-dessus de la mêlée. Ils s'imaginent appartenir à une élite, ce qui les autoriserait à décider pour le grand public. Parfaitement risible. Ces gens-là ne croient que dans la fiction clef en main, à la compréhension immédiate, sans le moindre effort et à la première vision. Évidemment, avec ***La Caravane de l'étrange***, ils sont tombés sur un os. Dans le scénario, pas de Yoda qui intervienne régulièrement pour raconter clairement les choses depuis les origines. Je déteste ce genre d'exposition, comme je hais ce manichéisme qui consiste à coiffer les bons d'un chapeau blanc et les méchants d'un chapeau noir.

Le statut de série culte vous satisfait-il ?
Oui, mais je souhaite aller au-delà de cet aspect, faire en sorte que la série s'étende au grand public, qu'elle suscite une réflexion chez le plus de spectateurs possibles. Beaucoup avouent avoir compris des éléments qui alimentaient l'intrigue après avoir revu des épisodes. Certaines informations sont distillées tout au long de la série et il faut les intercepter, ce qui nécessite beaucoup d'attention.

Si, étant donné le succès grandissant de la série, vous aviez la possibilité de travailler avec une grande chaîne nationale comme ABC et CBS, le feriez-vous ?
Pourquoi pas ! Je serais heureux de pervertir un cercle bien plus vaste de spectateurs ! (rires) Pour l'heure, je travaille sur la deuxième saison de ***La Caravane de l'étrange***. J'ignore encore si elle sera la dernière. Je sais toutefois ce que sera la dernière image du tout dernier épisode. Le dernier plan même. Je sais également par quoi les protagonistes devront passer pour en arriver là, mais j'ignore le temps et le nombre d'épisodes que ça prendra avant que ne vienne la fin.

Propos recueillis par Marc TOULLEC et traduits par David DOUKHAN

La Caravane de l'Étrange est diffusée sur Canal Jimmy, tous les dimanche à 20h45 en vf et tous lundi à 22h25 en vo

ATOMIC DOG

James Ellroy est sans conteste l'un des maîtres du roman noir américain. Son Quatuor de L.A. (*Le Dahlia noir*, *Le Grand nulle part*, *L.A. Confidential* et *White Jazz*) a été salué par la critique littéraire comme l'une des plus importantes sagas de la littérature policière, et son style continue de faire sensation auprès de millions de lecteurs à travers le monde. Également auteur de moult traumatismes littéraires tels que la trilogie Hopkins (*Lune sanglante*, *À cause de la nuit* et *La Colline des suicidés*) et la saga *Underworld U.S.A.* (*American Tabloïd* et *AmeriCan Death Trip*), le grand James Ellroy a accepté de se prêter à la question. Une fois n'est pas coutume, un écrivain s'invite donc dans les pages de Mad, mais pas de panique, vous verrez que le cinéma n'est jamais bien loin quand il s'agit de James Ellroy...

À travers vos romans, et plus particulièrement dans la trilogie Lloyd Hopkins et le Quatuor de L.A., on sent une passion démesurée pour le romancier Joseph Wambaugh (1). Comment avez-vous découvert ses romans ?

C'était en 1971. J'étais toxicomane, alcoolique et SDF. J'avais trouvé refuge dans le coin isolé d'un parc public de Los Angeles et je vivais de petits larcins. Je me souviens qu'à cette époque, il y a eu un tapage médiatique important concernant la sortie du premier roman de Joseph Wambaugh, *Les Nouveaux centurions*. Joseph Wambaugh était toujours flic à Los Angeles lorsque sa carrière littéraire a démarré, et j'étais curieux de lire ce que pouvait écrire un flic sur son propre milieu professionnel. J'avais une relation amour/haine avec la police de Los Angeles. J'ai toujours eu du respect pour cette institution, même si elle me battait le cul quand j'étais clodo. Les médias libéraux dépeignaient la police comme une force d'occupation aux tendances fascistes, ce qui est une image caricaturale, alors qu'elle est le dernier rempart contre l'anarchie urbaine. J'avais volé un exemplaire des *Nouveaux centurions* dans une librairie et je l'ai dévoré en un temps

record. J'étais soufflé à la fin de la lecture ! J'ai adoré le style d'écriture de Wambaugh et la profondeur psychologique de ses personnages. En plus de ça, je n'avais jamais lu un roman qui détaillait avec un tel souci d'exactitude le volet procédural des activités de la police. Mais indépendamment de ça, les romans de Wambaugh sont aussi de grands moments d'humour. Le traitement de la culture de la rue à travers ses dialogues est hilarant ! Il utilisait toutes sortes d'argots : celui des flics de terrain, des blacks de South Central, des putes de Hollywood Boulevard, etc. C'était un beau mélange de registres vulgaires auquel je riais à gorge déployée.

L'un des points forts de Wambaugh est qu'il faisait de Los Angeles un personnage à part entière dans ses romans...
Tout à fait. Les romans de Wambaugh ont détruit le Los Angeles sur lequel je fantasmais, à travers ses crimes historiques, et ils le reconstruisaient avec plus de réalisme. L'image de Los Angeles était trop surfaite dans beaucoup de romans et Wambaugh a cassé le cliché de la mégalopole glamour. Ses romans sont des tours d'horizon urbains qui nous promènent des néons aveuglants des clubs de vice de North Hollywood aux trottoirs sauvages de Central Avenue. Il est clair que dans la littérature policière, il y a eu un avant et un après Wambaugh. Il a enterré le privé miteux qui hantait le roman noir pour y introniser le flic torturé. Le traitement qu'il a réservé à ce type de personnage m'a également frappé. On n'y trouvait aucun mépris, mais plutôt de la compassion. *Les Nouveaux centurions*, puis *The Blue Knight*, m'ont incité à suivre de très près la carrière de Joseph Wambaugh, et je n'ai pas été déçu par le reste de sa bibliographie. Sa verve littéraire m'a incité à passer à la vitesse supérieure dans mes projets d'écriture.

La lecture de son troisième livre, Le Mort et le survivant, tiré d'une histoire vraie, a dû vous procurer un électrochoc ?
Putain, oui ! Quel bouquin magnifique ! J'en garde aussi un grand souvenir de lecture. J'en avais volé un exemplaire dans une librairie de Hollywood Boulevard, et j'avais commencé à le lire avec une lampe torche dans un abri de fortune que j'avais construit à l'arrière d'un supermarché sur la 5e et Western. J'avais à peine fini le premier chapitre que deux flics de la Division Wilshire, qui s'appelaient Duke et McCabe, se sont rués sur moi et m'ont foutu en garde-à-vue pour vagabondage et état d'ébriété sur la voie publique. Bien entendu, ils ont confisqué tous mes effets personnels. Au terme de ma garde-à-vue, je suis retourné dans une librairie pour voler un nouvel exemplaire du livre et je suis retourné dans ma petite cabane pour en continuer la lecture. Plus tard, Duke et McCabe sont revenus et m'ont de nouveau jeté en garde-à-vue. J'étais à nouveau dépossédé du bouquin et je suis allé voler un nouvel exemplaire. Cette fois-ci, je lisais le livre en marchant et en marquant quelque temps d'arrêt pour le lire posément. J'avais la hantise de ne jamais pouvoir finir le livre à tête reposée, et j'en ai finalement tourné la dernière page assis sur un banc. La lecture de ce bouquin fut une putain d'expérience ! (rires)

Vous avez rencontré Joseph Wambaugh ?
Oui, nous sommes devenus amis. Nous avons un énorme respect mutuel en tant qu'écrivains et nous partageons le même agent dans le milieu du cinéma. Comme la plupart de mes amis dans la police et dans le bureau du shérif, Wambaugh m'avait demandé pourquoi j'en voulais tellement aux flics dans mes romans. Je lui ai répondu que j'avais un grand respect pour les forces de l'ordre et que les bons flics font généralement de la mauvaise fiction.

Votre nouvelle Un baisodrome à Hollywood, publiée dans le recueil Destination morgue, ressemble beaucoup à deux romans de Wambaugh : Un chien dans un jeu de quilles et Soleils noirs...
Tout à fait. Ces romans m'ont beaucoup influencé dans la rédaction d'*Un baisodrome à Hollywood*. J'en ai conservé le même esprit, le même style, les mêmes lieux et le même humour déluré. *Un chien dans un jeu de quilles* et *Soleils noirs* sont des perles de littérature policière, mais ce sont aussi des œuvres qui possèdent une verve humoristique extrêmement forte. Les personnages ont une excellente répartie dans leurs dialogues et la tournure de certaines situations dramatiques franchit le cap de l'absurdité avec un talent rarement égalé. Il ne fait aucun doute que Wambaugh m'a appris à me servir de l'humour comme d'un outil littéraire important. J'adore la comédie et Wambaugh est aussi un champion poids lourd dans ce domaine.

Dans vos écrits, vous utilisez en toile de fond, et comme moteur dramatique, des événements majeurs qui ont secoué Los Angeles : les émeutes zazous et le meurtre d'Elizabeth Short dans Le Dahlia noir, l'affaire Sleepy Lagoon dans Le Grand nulle part, le Noël sanglant et l'arrestation de Mickey Cohen dans L.A. Confidential, les émeutes de Watts dans Lune sanglante, les émeutes du 29 Avril 92 dans Dark Blue, etc. Pourquoi ne vous êtes-vous pas intéressé aux événements qui se sont déroulés le 1er Août 1988 à l'angle de la 39e Rue et Dalton Avenue (2) ?
La 39e et Dalton ?... (un long silence) Ah, oui ! Je m'en souviens maintenant. C'était un événement intéressant, mais le fait qu'il se soit déroulé dans les années 80 a éteint en moi toute l'envie de m'y consacrer. Je situe mes romans entre les années 40 et 60 car c'était une époque dominée par le glamour et la superficialité, et j'adore passer cette image au crible en la superposant avec des faits sensationnels. Cela donne du relief aux situations extrêmes à travers l'histoire et les personnages. Durant cette période, les déviances criminelles étaient rarement mises en avant et l'illusion d'une ville civilisée dominait. Dès la fin des années 70, il n'y eut plus rien d'étonnant. La violence et la décadence se sont banalisées, et ces dérives ont fini par faire partie du décor. Aujourd'hui, voir un môme de 6 ans accro au crack qui se balade dans le centre-ville avec un 357 Magnum dans la ceinture fait partie du quotidien. Le seul événement criminel récent qui a réussi à captiver mon intérêt est le meurtre de Stéphanie Gorman, auquel j'ai consacré un épais chapitre dans mon recueil *Destination morgue*. C'est un meurtre non résolu et qui m'obsède au même titre que celui de ma mère, toutes proportions gardées.

Page centrale :
Le lieutenant-détective Edmund Jennings Exley (Guy Pearce) fait parler la poudre lors d'une sanglante descente de police à Bunker Hill dans le chef d'œuvre de Curtis Hanson, L.A. Confidential. Ellroy a lui-même déclaré avoir été épaté par la performance de l'acteur australien dans la peau de son personnage avec lequel, pourtant, il n'entretient aucune ressemblance.

Ci-dessous :
James Ellroy, le Demon Dog de la littérature policière prend la pose lors d'une séance photo à Paris.

INTERVIEW CARRIÈRE ● JAMES ELLROY (1ERE PARTIE)

En haut :
Gregory « Ulysse » Powell (James Woods) et Jimmy Smith (Franklyn Seals), les deux tueurs de flic du film éponyme d'Harold Becker, une excellente adaptation du roman de Joseph Wambaugh *Le Mort et le survivant*.

En bas :
L'agent Karl Hettinger (John Savage), un policier traumatisé par la mort de son partenaire dans **Tueurs de flic**.

Ci-dessous :
Les deux livres de chevet de James Ellroy signés Joseph Wambaugh.

Page de droite :
Le Sergent Kilvinski (George C. Scott), un flic de terrain implacable rongé par la peur d'aller à la retraite dans **Les Flics ne dorment pas la nuit**, tiré du roman de Joseph Wambaugh *Les Nouveaux centurions*.

Le Sergent Eldon Perry Jr (Kurt Russell) initie son partenaire Bobby Keough (Scott Speedman) aux pratiques parallèles de la police de L.A. dans **Dark Blue**. Une adaptation du scénario d'Ellroy, que l'auteur renie en bloc.

Considérez-vous vos romans comme des fantasmes ou comme des exorcismes ?
Un peu des deux. Mes romans constituent ma part d'ombre. L'écriture est une thérapie pour moi, elle me permet d'y voir clair dans mon moi intérieur. Chaque roman occupe une partie importante de mon esprit. L'écriture me permet d'apporter certaines réponses à des questions en suspens, et elle alimente abondamment ma fascination pour le crime avec un grand c. Mes romans cristallisent mon imagination tordue et débordante pour le sensationnel qui secouait le Los Angeles d'antan. J'écris mes livres avec passion et je m'y implique énormément. J'octroie quand même un certain recul, mais mes livres font la part belle à mes obsessions : le crime, le crime et encore le crime ! J'adore écrire sur le crime, je vois tout sous l'angle du crime et je tombe amoureux des victimes de crimes non résolus. J'adore offrir aux lecteurs de nouvelles expériences. Les amener là où leur imagination ne peut pas les amener. J'aime les transformer en bêtes de lecture et en créatures passionnées. C'est là ma profession de foi.

Votre roman** Un tueur sur la route **est un peu à part dans votre bibliographie. C'est à la fois un livre de transition qui vous réoriente sur le Quatuor de L.A., mais il a l'air d'être aussi un troublant exorcisme écrit à la première personne...
Qu'avez-vous pensé du livre ?

Je le trouve bon, mais pas génial.
Je suis d'accord avec vous. *Un tueur sur la route* était une commande. J'avais besoin d'argent et l'on m'avait payé 10 000 dollars pour l'écrire. On m'avait commandé un livre sur un tueur en série, alors que cette appellation générique n'existait pas encore ! Je voulais faire une œuvre choquante et terrifiante pour que le lectorat en ait pour son argent. J'avais choisi dès le départ une orientation sexuelle malsaine pour le personnage. Et pour que le public puisse poser un visage sur ce personnage, j'ai décidé de lui prêter mes traits et d'inclure dans son histoire bon nombre d'éléments autobiographiques. Contrairement à certains romans du même acabit, je voulais donner à Robert Martin Plunkett une identité concrète et non abstraite afin de déstabiliser le lecteur. Je voulais que ces mêmes personnes me disent avec effroi lors d'une séance de dédicace : *« Mais c'est vous le tueur pédéraste ! »*, et de leur répondre : *« Oui, c'est moi ! Je veux te buter et te la coller profond dans le cul ! »*. (rires) J'ai pris beaucoup de plaisir à écrire *Un tueur sur la route*. Mon inspiration était au top et j'avais bouclé la version définitive du livre en un temps record : 4 mois et demi. En fait, c'était plus une expérience auto-dérisoire qu'autre chose. C'était très fun ! (rires)

On retrouvait dans** Un tueur sur la route **certaines tonalités du** Dragon rouge **de Thomas Harris dans son atmosphère et dans le traitement du tueur en série. À l'instar de Francis Dollarhyde et de sa relation psychique avec le grand dragon rouge, Robert Martin Plunkett est une victime de son alter ego maléfique, Super Saigneur...
C'est vrai. *Dragon rouge* est sans conteste le meilleur thriller que j'ai dû lire, et il m'a énormément influencé dans ma carrière d'écrivain. Il occupe une place importante dans ma bibliothèque, aux côtés de *Libra* de Don De Lillo, *Mildred Pierce* de James M.Cain, *Aucune bête aussi féroce* d'Edward Bunker et les romans de Joseph Wambaugh. *Dragon rouge* était sorti 4 ans avant *Un tueur sur la route*, et il a donné le ton à tous les autres romans sur les tueurs en série qui allaient se multiplier dans les librairies. La façon dont Thomas Harris restitue le subconscient de Dollarhyde et détaille sa psychopathologie criminelle laisse vraiment pantois. Hélas, le livre possède quelques petits défauts structurels concernant l'exposition de l'enfance de Francis Dollarhyde. Ces passages déséquilibrent un peu le récit, à mon goût. Je n'aime pas non plus la scène dans le musée de Brooklyn, où Dollarhyde dévore la peinture de William Blake. Par contre, la scène où Will Graham tente de reconstituer le meurtre de la famille Jacobi sur les lieux du crime reste l'une des plus grandes scènes jamais couchée sur papier ! Elle est intense, intelligente et brillamment écrite. Elle m'avait hérissée le poil et sa dimension dramatique m'a quasiment foudroyé le cortex ! *Dragon rouge* est un grand livre, et je le trouve bien plus abouti que *Le Silence des agneaux* et *Hannibal* réunis !

***À quel stade de développement se trouve** Police Gazette, **la conclusion de votre trilogie** Underworld, U.S.A. ?*
Le livre sera prêt d'ici quelques années, et il ne s'appellera finalement pas *Police Gazette*. Je n'ai pas encore trouvé de titre de remplacement, mais ce sera un pavé ÉNORME ! Et je vous garantis que les amateurs de *American Tabloid* et *American Death Trip* ne seront pas déçus par le contenu. Ce sera épique, violent et musclé. Ce sera une suite directe à *American Death Trip*, et j'y aborderai toute la période trouble entre l'assassinat de Bobby Kennedy et le Watergate. Il y aura beaucoup de magouilles et d'aventures dedans. Pete B. sera de retour et Wayne Tedrow Jr continuera d'être dévoré par ses propres démons. Son conflit avec les Noirs va même monter d'un cran et ça va faire mal !

Réussirez-vous à surpasser l'intensité de sa quête vengeresse contre Wendell Durfee dans** American Death Trip **?
Oh oui ! Et croyez-moi, vous n'allez pas être déçu ! Vous aimez bien le personnage de Wayne Jr ?

Putain, oui ! Il a même réussi à me faire oublier Pete Bondurant ! J'imagine que sa création a fait bouillir votre imagination.
Et comment ! Wayne est un personnage très complexe et il me tient vraiment à cœur. Il fait partie de ces gens qui peuvent se transformer en animal lorsqu'ils sont inextricablement confrontés à un dilemme qu'ils ont cherché à fuir depuis toujours. Wayne est un homme qui HAIT sa condition et qui HAIT ce qui l'entoure. Il HAIT son père, qui est un grand sorcier du Ku Klux Klan. Il a refusé toute sa vie de succomber à la HAINE, mais la HAINE est devenue sa principale raison de vivre. La HAINE l'a transformé en bête ! Et pourtant, Wayne possède un côté humain très touchant. La relation qu'il entretient avec sa belle-mère, Janice, est très émouvante. Elle réussit à lui faire extérioriser ce qu'il y a de meilleur en lui.

Vous avez déclaré que vous alliez quitter le roman noir après la conclusion Underworld U.S.A. Pourquoi ?
J'ai fait le tour de tout ce qui pouvait m'intéresser dans le roman noir, et je pense avoir épuisé toutes ses ressources. Je suis allé bien au-delà du but que je m'étais fixé, et il est grand temps pour moi de passer à autre chose. À présent, je veux passer au crible l'histoire américaine.

« Je pense avoir épuisé but que je m'étais fixé, et

De quoi traitera votre prochain roman après la conclusion Underworld U.S.A. ?
Ce sera un roman historique qui passera au crible la carrière politique de Warren Harding, qui a été président des États-unis de 1920 à 1923. Actuellement, je suis en pleine recherche.

Parlons de* The Plague Season, *votre scénario qui a servi de base à* Dark Blue *de Ron Shelton. Était-ce un film d'époque qui se passait en 1965 et qui prenait les émeutes de Watts en toile de fond ?
C'est exactement ça. Qu'avez-vous pensé du film ?

J'ai trouvé le film creux, incohérent et ridicule.
Je suis d'accord avec vous. Il n'y a pas une ligne de moi dans le film ! Il n'y a plus aucune tension dramatique et le développement de l'intrigue et des personnages est vulgaire. J'ai trouvé le film très mal rythmé et la mise en scène de Ron Shelton laisse vraiment à désirer.

Quelles sont les autres différences majeures entre* The Plague Season *et* Dark Blue *?
Situer le film en 1965 revenait trop cher aux producteurs, j'ai donc retransposé l'histoire en 1992 avec les émeutes du 29 Avril, mais en conservant la même substance dramatique. Le protagoniste était Bobby Tedrow – qui a été rebaptisé Keough dans **Dark Blue** – et le personnage pivot était Eldon Perry Jr. La tension raciale de la toile de fond était plus vive et son interaction sur l'histoire et les personnages était beaucoup plus développée. **The Plague Season** était un scénario sur la haine, la tension et les pulsions bestiales d'individus pour qui la violence est devenue un besoin vital. C'était un aller simple pour l'Enfer à travers les rues les plus dures de South Central, et dont le point culminant était l'éruption d'un magma putride de racisme et de violence. C'était l'engouffrement d'une ville par son aliénation mentale. C'était un scénario d'une violence physique et psychologique extrême. Le titre *(La Saison de la peste – ndlr)* collait parfaitement au sujet. Je ne sais pas ce que je pourrais dire d'autre, mais **The Plague Season** et **Dark Blue** n'entretiennent aucun point commun.

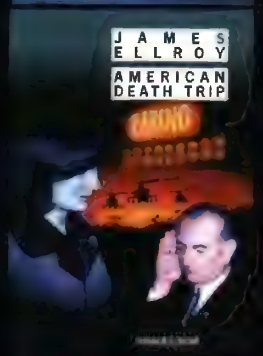
Parmi les personnages de flics durs à cuire dans vos romans, lequel se rapprochait le plus de Eldon Perry Jr ?
C'était un personnage différent, mais qui n'avait rien à envier à Buzz Meeks, Dave Klein ou Wayne Tedrow Jr sur le volet psychologique. Eldon Perry était un gros enculé ! Un fils de pute atteint d'une maladie congénitale aux symptômes inquiétants. Perry était aveuglé par l'admiration qu'il vouait à son père et à son grand-père, qui étaient deux enflures qui se servaient du maintien de l'ordre comme d'un exutoire pour y assouvir leurs pulsions racistes. C'était un personnage tordu, à mille lieues de celui présenté dans le film. Mis à part le choix de Kurt Russell pour incarner Eldon Perry Jr, Ron Shelton et David Ayer n'ont rien conservé de mes idées ou de ce que j'avais écrit. Je n'ai vraiment rien à voir avec ce film.

En parlant de David Ayer, qu'avez-vous pensé de* Training Day *?
Ridicule ! C'est de la connerie superficielle sur celluloïd. Le déroulement de l'histoire est trop prévisible, il n'y a aucune implication émotionnelle et les personnages confinent à la parodie. Ce qui me fait d'autant plus chier dans la plupart des films américains d'aujourd'hui, c'est qu'il n'y a plus aucune mise en scène. À l'instar de **Training Day** et **Dark Blue**, la plupart des films policiers américains ressemblent à de longs vidéo-clips qui font une totale abstraction de la grammaire cinématographique.

Parallèlement à* The Plague Season, *vous avez écrit un autre scénario, titré* The Night Watchman, *sur lequel on sait très peu de chose. De quoi s'agit-il ?
C'est un polar musclé qui prend comme toile de fond l'affaire O.J. Simpson, et qui se déroule dans les quartiers les plus durs de L.A... Le scénario suit les pérégrinations d'un flic nommé Tom Ledlow, dit « L'annuaire », qui se retrouve pris au milieu d'une conspiration criminelle organisée par des membres haut placés de la police. **The Night Watchman** est assez daté, cela va faire 6 ans que je l'ai écrit et je n'en attends plus rien. Vu le dysfonctionnement du système hollywoodien, cela m'étonnerait qu'il se fasse un jour. Ou alors, il risque de subir le même traitement que **The Plague Season**...

La façon dont vous détaillez le modus operandi et le volet procédural des forces de l'ordre dans vos livres, rappelle beaucoup la rigueur des productions Eagle Lion, comme* Il marchait la nuit *d'Alfred Werker,* La Brigade du suicide *d'Anthony Mann ainsi que la série Dragnet de Jack Webb. Sont-ce des influences que vous revendiquez ?
Tout à fait ! Ce sont des films très intéressants qui exposent les activités de la police sur grand écran avec un réalisme inédit. En fait, ma fascination pour le crime est née avec un livre écrit par Jack Webb, titré *The Badge*, et sur lequel il s'étalait sur les crimes célèbres de L.A... C'est ce livre qui a porté à ma connaissance le meurtre non résolu d'Elizabeth Short, alias le Dahlia noir. L'influence de Jack Webb sur mon travail est indéniable soit, mais elle reste tout de même nuancée. J'aime beaucoup le volet procédural de ***Dragnet***. C'est exhaustif et bien construit, mais la série est quand même un peu merdique. La mise en scène est laborieuse et elle ne dégage aucune intensité contrairement à ***M Squad*** ou ***Crime Story***.

Seriez-vous intéressé pour écrire une biographie sur Jack Webb ?
Oh oui ! Jack Webb est un personnage étrange et intéressant. Il n'avait pas connu son père et a vécu une enfance indigente dans les quartiers



toutes les ressources du roman noir. Je suis allé bien au delà du il est grand temps pour moi de passer à autre chose ! »

« Police Fédérale Los Angeles est l'exact contraire des films policiers classiques et c'est ce qui le rend unique à mes yeux ! »

merdiques de L.A... Durant son adolescence, Webb avait développé un penchant quasi-indécent pour l'autorité policière et militaire. C'était un artiste visionnaire à l'époque de la radio, avec son feuilleton ***Pat Novak for Hire*** qu'il animait sur les ondes. Mais l'un des éléments les plus intéressants de sa carrière fut la relation qu'il entretenait avec un flic chevronné de L.A. nommé Marty Wynn. Webb avait fait sa connaissance sur le tournage d'**Il marchait la nuit** d'Alfred Werker. Wynn était le conseiller technique du film et Webb tenait le rôle d'un expert en balistique. Ils étaient devenus inséparables depuis et ont même créé ***Dragnet*** ensemble. Il y avait une sorte d'envie mutuelle dans leurs rapports, et je m'en étais beaucoup inspiré pour **L.A. Confidential**. Jack Vincennes et Brett Chase sont en fait des clones respectifs de Marty Wynn et Jack Webb, et le feuilleton ***Badge of Honor*** était un détournement de ***Dragnet*** ! J'en ai même gardé la célèbre citation *« Just the facts, M'am ! »*. Il y a aussi plusieurs éléments dans la vie de Jack Webb sur lesquels j'aimerais m'attarder le temps d'un roman. Peut-être que je l'écrirais, peut-être pas. L'avenir nous le dira.

Dans le genre film policier au réalisme saisissant, qu'avez-vous pensé de* French Connection *?
J'aime bien le film, mais avec une grosse réserve qui porte le nom de Gene Hackman. Je ne le trouve pas du tout crédible dans la peau de Popeye Doyle. Le personnage est un New-yorkais extraverti de souche irlandaise, à la carrure imposante et au regard de braise, ce que n'est pas du tout Gene Hackman, qui est un protestant introverti du Middle West. J'avais émis ces réserves à Friedkin et il m'avait répondu : *« Tu as raison ! Ce n'est pas du tout Hackman que je voulais, mais Jackie Gleason ! »*. (3) Cela aurait pu être un choix vraiment intéressant. Gleason épouse parfaitement les besoins du rôle de Doyle dans **French Connection**.

Oui, c'est vrai. Mais Eddie Egan (le vrai Popeye Doyle - ndlr) voulait surtout être joué à l'écran par Rod Taylor, ce qui aurait été un bien meilleur choix...
Ça aurait pu être quelque chose, je vous l'accorde. Rod Taylor a vraiment une sacrée gueule et une sacrée carrure, je l'aime bien. Avez-vous vu le film **La Loi du talion** ?

J'adore ce film. C'est une très bonne adaptation du roman de John McDonald par Ed Waters et Robert Clouse, avec un incroyable affrontement à mains nues entre Rod Taylor et William Smith... (5).
J'adore cette scène également. Putain, quelle baston ! Jusqu'à aujourd'hui, cette scène reste la meilleure bagarre filmée au cinéma et je défie quiconque de lui trouver un équivalent. Arrêtez-moi si je me trompe, mais je n'ai jamais vu ailleurs un film où les mecs s'écrasaient le visage à coups de pied, se cassaient les poings et se retrouvaient avec chaque partie sensible du corps broyée et réduite en miettes !

C'est vrai, cette scène reste unique. Même la bagarre entre Joe Don Baker et Roy Jenson dans* La Trahison se paie cash *de Phil Karlson n'était pas aussi vilaine.
Nous sommes d'accord. Cette bagarre reste un pur moment d'insanité. Cela m'arrive de temps en temps de l'avoir en mémoire lorsque je décris sur le papier un passage à tabac ou un affrontement entre personnages. C'est vraiment une scène de référence.

C'est étrange que vous appréciez cette scène, alors que vous avez déclaré que vous n'aimiez pas les films avec de grosses scènes d'action...
Oui, mais ce que j'avais dit s'appliquait surtout à la poursuite en voitures de **Police Fédérale Los Angeles**. J'aime beaucoup le film, mais cette poursuite dans le canal de L.A. est vraiment absurde et je ne vois pas du tout son utilité. Cette scène est trop longue et elle handicape sérieusement le rythme du film. Friedkin m'a offert le DVD récemment et je voulais revoir le film dans de meilleures conditions. Lorsque la scène de poursuite est amorcée, mon intérêt tombe au fond d'un trou et il n'y a plus rien à faire. Cette scène nique le film purement et simplement !

C'est une scène importante et elle n'est pas du tout gratuite. En plus de constituer le point culminant du 2e acte, elle est liée intrinsèquement à la dramaturgie du film. C'est un retournement de situation kafkaïen et qui marque complètement le point de non-retour du chemin trouble que les personnages principaux ont arpenté dès le départ. Elle constitue également un important coup de burin dans la sculpture du profil psychologique de William Petersen et John Pankow...
Je n'avais pas vu cette scène sous cet angle. Je n'y ai vu que des voitures qui slalomaient entre des camions et entendu que des vrombissements de moteurs, ce qui n'est pas du tout ma tasse de thé. Je n'ai

me pas les poursuites en voitures. Indépendamment de cette scène de merde, j'ai aussi remarqué dans le film un trou narratif important. Willem Dafoe sait que les gars sont flics et il continue de dealer avec eux ? ! Qu'est-ce que ça veut dire ? !

Ça fait partie de la psychologie du personnage de Rick Masters. C'est un artiste perfectionniste qui pousse à un degré extrême les règles de ses principes. Tout ce qu'il entreprend doit être frappé du sceau de l'excellence ou alors doit être détruit. Il se rend compte trop tard du statut des protagonistes et il décide de se suicider en acceptant le deal pour rester fidèle à ses principes...

(une pause) Vous avez probablement raison. En tout cas, vous m'avez donné envie de revoir le film. Sinon, ce que j'aime dans **Police Fédérale Los Angeles**, c'est son esprit tordu et son côté anticonformiste. À part la poursuite en voiture, le film prend à contre-pied toutes les règles du polar urbain, à commencer par son personnage principal. Le héros est un trou du cul. C'est un tocard, un arrogant qui foire tout ce qu'il entreprend. Il a une allure ridicule avec ses jambes arquées, son jean moulant et ses bottes de cow-boy. Il n'a la confiance de personne parce que c'est un incapable. Et il finit par être tué d'un coup de fusil en plein visage alors qu'il criait victoire. On ne pouvait pas espérer une plus grande mise en abyme d'un personnage de film policier. Je ne cesse de garder en mémoire cette fameuse scène, où Jack Hoar fait voler en éclats la tête de Petersen d'un coup de Mossberg. C'est sans doute la meilleure scène du film ! **Police Fédérale Los Angeles** est l'exact contraire des films policiers classiques et c'est ce qui le rend unique à mes yeux.

Son nihilisme rappelle un peu celui du* Coup de l'escalier *de Robert Wise...

Merde alors, vous lisez dans mes pensées ! **Le Coup de l'escalier** est un putain de chef d'œuvre ! Et pourtant, son nihilisme est à la fois une qualité et un défaut. Le scénario de Dalton Trumbo et Nelson Gidding est fabuleux, la psychologie des personnages est brillamment exposée, la photo de Joseph Burn est excellente et la musique de John Lewis est un régal auditif. Robert Wise a réalisé le film avec un talent rare, et pourtant... Cette fin où Robert Ryan et Harry Belafonte se braquent mutuellement et se font voler en éclats est trop abrupte. La scène est géniale, mais putain... J'aurais souhaité un dénouement moins brutal. La tension monte d'un coup, mais elle ne se stabilise pas, elle explose. Quelle expérience ! C'est là la seule réserve que j'ai à émettre, sinon je maintiens que **Le Coup de l'escalier** est une bombe et je le conseille vivement à tous les amateurs de films noirs.

Propos recueillis et traduits par Fathi BEDDIAR

L'un grand merci à Agnès Guéry et à James « Da Dog » Ellroy pour sa gentillesse et sa disponibilité.

(1) La plupart des romans de Joseph Wambaugh ont été adaptés au cinéma. *Les Nouveaux centurions* a été porté à l'écran par Richard Fleischer (**Les Flics ne dorment pas la nuit**). *Le Mort et le survivant* et *Un Chien dans un jeu de quilles* par Harold Becker (**Tueurs de flics** et **Flic-Frac !**) et Robert Aldrich a signé l'adaptation de *Bande de flics*, que Wambaugh remie en bloc. Wambaugh a également créé la série *Police Story*, qui suit le quotidien de plusieurs flics de L.A.

(2) Le 1er Août 1988, une horde de policiers ratachée aux Stups et à l'Anti-Gang ont investi un immeuble, situé à l'angle de la 39e Rue et de Dalton Avenue, censé abriter un laboratoire de crack et une dizaine de dangereux suspects. L'opération s'est soldée par la destruction de chaque appartement à coups de massue et de fusil, et par la saisie de 600 grammes de Marijuana. Les familles qui habitaient l'immeuble sont devenues SDF, et la police avait graffé sur toutes les surfaces planes de l'immeuble : « *Mort aux Bollos* ! 60 Corps. *Le LAPD en force* ! »...

(3) Jackie Gleason est une personnalité majeure de la TV américaine, avec son embonpoint légendaire et son caractère versatile. Entre autres rôles, il est surtout connu du grand public pour avoir campé le shérif qui tenait la dragée haute à Burt Reynolds dans la série des **Cours après moi, shérif** !.

(4) Adaptation du roman de John MacDonald (l'auteur des **Nerfs à vif**). **La Loi du talion** a été également l'un des films de chevet du grand Bruce Lee. D'ailleurs, c'est après avoir vu cette fameuse bagarre entre Rod Taylor et William Smith que Bruce Lee a décidé de confier la mise en scène d'**Opération Dragon** à Robert Clouse.

Page de gauche :
À gauche : Les restes de Rod Taylor, après le violent intermède face à William Smith, dans La Loi du talion. Une scène culte qui a écrasé les rétines de l'auteur de *White Jazz*.

À droite :
Petersen et Pankow, deux flics sur la corde raide, dans Police Fédérale Los Angeles de William Friedkin. Un chef d'œuvre du film policier avec lequel Ellroy entretient une relation amour/haine.

En bas :
Sous les masques, Robert Ryan, Ed Begley et Harry Belafonte lors d'un hold-up qui va tourner à la tragédie dans Le Coup de l'escalier de Robert Wise, l'un des films noirs préférés de James Ellroy.

Japan Expo, le Festival des Loisirs Japonais, présente

LES NUITS DU CINEMA ASIATIQUE

au Max Linder

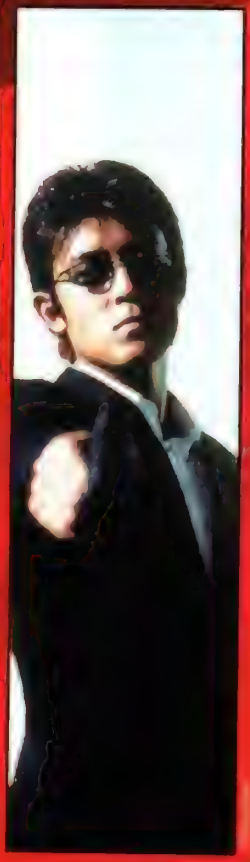
Tous les mois, retrouvez le meilleur du Cinéma asiatique.

Avril : samedi 24
nuit de l'Animation coréene

Mai : Samedi 22
nuit Takashi Miike

juiN : Samedi 12
programme à venir

juillet : Samedi 3
nuit spéciale Japan Expo



Tarif : 18 Euros

REservations :
Max Linder
24, bd Poissonnière 75009 Paris
Métro: Grands Boulevards

Programme complet des nuits sur :
www.japan-expo.com/nca/

Mad Movies

Japan Expo, le Festival des Loisirs Japonais - du vendredi - les 2, 3 et 4 juillet prochains au Chalet Porte de la Villette. Billets disponibles sur l'ensemble des réseaux France Billet et Ticketnet

"JIM MURO EST L'ENFANT PRODIGUE DU CINÉMA GORE."
MAURICE FABRE, FRANCE-SOIR.

STREET TRASH

UN FILM DE **JIM MURO**

DES SOMMETS DE MAUVAIS GOÛT, UN IRRESPECT TOTAL DES CONVENTIONS, UN SAVOIR-FAIRE ÉBLOUISSANT.

BONUS

PRÉSENTATION DU FILM (3 MN) - "LES EFFETS SPÉCIAUX" (9 MN) - "UN POINT DE VUE SUR LE FILM" (9 MN)
INTERVIEW DU PRODUCTEUR ET SCÉNARISTE ROY FRUMKES (40 MN) - INTERVIEW DE LA COMÉDIENNE NICOLE POTTER (6 MN)

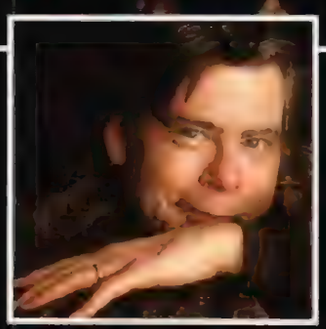
DISPONIBLE EN ÉDITION DVD LE 18 MAI 2004

OPENING

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEU VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

Ça va chauffer en DVD !



sommaire

#74 DVD
Le petit monde du DVD selon Stéphane est immédiatement identifiable : des chinois bastonneurs, des flics cools, des gangsters blacks qui assurent, du Bruckheimer et du Van Damme. Heureusement qu'il n'est pas adepte de la fermeture des frontières et qu'il héberge dans ses colonnes bien d'autres somptuosités, sinon ça virerait vite à la monomaniaquerie.

#84 ANIME NATION
Vu que le grand Satoshi Kon nous sort une série télé particulièrement alléchante, Bertrand passe son temps à nous appeller pour nous hurler que Satoshi Kon est un génie. Y'en a plus que pour Satoshi Kon. Au moins, comme ça, il va nous foutre la paix avec Oshii... Comment Tranbert ? T'as fait une news sur Oshii ?... Et merde...

#86 PLAY MAD
Alors le père Yannick, c'est pas difficile, on la lui fait pas. Quand bien même un jeu serait imparfait, le seul fait que ce soit «*uneu putaing de révolution méta-textuello-posteu-moderno-ludico-bandulatoireu*» justifie à ses yeux le gros coup de gueule qu'il a voulu pousser ce mois-ci. Calme, Yann, calme...

#88 MÉLO MAD
Cédric envoie péter toutes les nouveautés du mois et fait de la place dans ses colonnes pour accueillir une compil' Jerry Goldsmith plutôt volumineuse. Mais Stéphane s'est incrusté pour parler de la BO du nouveau Tarantino. Le choc entre le Grec et l'Irlandais s'annonce homérique.

#88 SANG D'ENCRE
Depuis qu'il est gamin, Arnaud bouffe du super-héros et du Stephen King jusqu'à plus soif. Il n'aime que ça, dans la vie. Mais bon, comme il apprécie quand même James Ellroy, il a laissé un journaliste un peu bizarre répondant au nom de Fathi vous faire un compte-rendu en bonne et due forme sur le dernier opus du maître.

Wildside VS. HK Video !!!

(COFFRET LA 36ÈME CHAMBRE DE SHAOLIN : LA TRILOGIE + COFFRET LA SAGA DU KUNG-FU VOLUME 4 + COFFRET IL ÉTAIT UNE FOIS WONG FEI HUNG)

CE MOIS-CI, ÇA VA KICKER DANS VOS LECTEURS DVD, AVEC LA SORTIE DE DEUX COFFRETS HK BOURRÉS DE GROS CLASSIQUES DE LA COGNE, ET SURTOUT DE L'ÉDITION TANT ATTENDUE D'UNE SAGA MYTHIQUE ÉDITÉE PAR LES PETITS FOUS DE WILD SIDE. YEAH !

Après avoir vu **Kill Bill Volume 2** et l'interprétation immense de Gordon Liu, on a qu'une seule envie : nous replonger dans l'âge d'or de la Shaw Brothers. Mais, contrairement à nos habitudes, on ne se retournera pas avec réflexe vers l'éditeur HK, devenu par la force de persuasion de Christophe Gans et une connaissance pointue des désirs cinéphiliques, le gardien du temple. C'est en effet l'éditeur Wild Side qui a remporté le deal, si âpres négociations il y eut, au grand dam d'HK, à qui il ne manquait que ces « essentiels » de la Shaw Brothers pour étoffer un catalogue qui, jusqu'ici, n'est qu'une réactualisation en DVD de titres sortis depuis longtemps en VHS. Aussi se retrouve-t-on ce mois-ci dans une configuration concurrentielle d'autant plus marrante (ou difficile, c'est une question de point de vue) que l'affrontement commercial traduit aussi une confrontation historique et artistique. Alors que Wild Side nous balance à grand renfort de pub un magnifique coffret réunissant des titres phares de la Shaw Brothers, HK se démarque (intentionnellement ?) en proposant au même moment des œuvres plus ou moins indispensables de la Golden Harvest, studio dissident fondé par Raymond Shaw en 1970. L'allégorie de cette scission est parfaitement traduite (et expliquée) avec le dernier coffret en date de la « La saga du kung fu » qui réunit deux films du transfuge Wang Yu, méga star du wu xia pian et alter ego de Chang Cheh, qui abandonna Run Run Shaw pour la Golden Harvest : le navrant **Boxeur manchot** (où la star mégalo tente en vain la fusion entre ses personnages à succès de **Chinese Boxer** et de **One-armed Swordsman**) et le magnifique **Dieu de la guerre**. Un coffret à valeur historique donc, qui vaut surtout pour ce dernier film, sorte d'adieu aux armes d'un Wang Yu dont on aurait aimé qu'HK nous livre d'autres perles inédites (ce que fera forcément Wild Side avec les Chang Cheh). La collection de Gans profite aussi de la popularité désormais acquise du personnage de Wong Fei Hung pour dissimuler sous le titre racoleur « Il était une fois Wong Fei Hung » trois « kung fu comedies » fondatrices du genre, réalisées par un des piliers de la Golden Harvest, le génial Yuen Woo-ping. Il s'agit des archi-connus **Drunken Master**, **Le Héros magnifique** et **Tigre blanc**, chacun mettant en scène un membre des Lucky Stars : Jackie Chan, Samo Hung et Yuen Biao. Des œuvres aussi riches visuellement que spectaculaires en termes chorégraphiques, dont la particularité (dans les deux dernières) est d'avoir rendu un vibrant hommage à l'éternel interprète de Wong Fei Hung, le célèbre Kwan Tak-hing que Yuen Woo-ping magnifie dans des joutes martiales s'inspirant du quotidien (laver du linge) ou d'autres formes d'art (la calligraphie).

Bref, des films phares, tous présentés sans bonus, que nous avions déjà découverts lors de leur sortie VHS et qui, du coup, ne peuvent rivaliser avec la nouveauté que représente la trilogie de **La 36ème chambre**, enfin éditée par Wild Side. Une trilogie qui regroupe le cultissime **La 36ème chambre de Shaolin**, et ses fausses suites, le facultatif **Retour à la 36ème chambre** et le flamboyant **Les Disciples de la 36ème chambre**, tous trois réalisés par le grand rival de Yuen Woo-ping, en termes de traditions martiales : Liu Chia Liang. Véritable expert, et arrière petit-fils de Wong Fei Hung, puisque son père fut l'élève de l'élève du maître (si l'on suit la logique des lignées martiales), Liu Chia Liang vint à la rescousse du studio Shaw Brothers en 1975, alors que le phénomène Bruce Lee, décuplé par son décès prématuré, avait rendu cinéraire le film d'arts martiaux classique. Connu pour avoir été le brillant chorégraphe des combats de Chang Cheh, en particulier sur la trilogie du sabreur manchot, il sera celui qui lancera, en réalité, la mode de la comédie kung fu avec **Spiritual Boxer** en 1975 (bien que **Drunken Master** en soit l'étendard le plus populaire). Grâce à ce succès, il met en scène **La 36ème chambre de Shaolin**, dont la description des techniques traditionnelles d'apprentissage deviendra culte. Autant dire que l'attente du coffret fut fébrile, d'autant que les deux fausses suites étaient peu ou prou connues. Le résultat est un superbe coffret au packaging, aux masters et aux menus dignes de ceux d'HK, qui plus est agrémenté de très nombreuses interviews. On regrettera juste que certaines d'entre elles aient été filmées en sur-ex avec un son parfois pourri (ce qui gâche certaines anecdotes excellentes de Gordon Liu). Quant au 4ème disque contenant un vieux docu consacré à Run Run Shaw, dont le seul intérêt est de découvrir la langue de bois du nabab et des images inédites de certains tournages (on peut même voir Liu Chia Liang au boulot !), impossible de ne pas être atterré par les commentaires en off. Au sujet d'un drame historique consacré à une princesse, la commentatrice assène calmement : « *sa destinée doit être accommodée à toutes les sauces, sauce soja comprise, évidemment.* ». C'était en 1980...

Yannick DAHAN

ÉDITEURS : WILDSIDE ET HK VIDÉO. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 1.0 (VOST UNIQUEMENT SUR LES HK, VO ET VF SUR LES WILDSIDE). SUPPLÉMENTS (VOST) : INTERVIEWS - FILMOGRAPHIES - BANDES ANNONCES - GALERIE PHOTOS (SUR LES HK VIDÉO) DOCUMENTAIRES - INTERVIEWS - BANDES ANNONCES - PRÉSENTATION DU FILM (SUR LES WILDSIDE).

LA LIGUE DES GENTLEMEN EXTRAORDINAIRES

DE STEPHEN NORRINGTON

Partir d'une base aussi excitante, riche et originale que le travail d'Alan Moore sur *La Ligue des gentlemen extraordinaires* pour aboutir à un actioner délesté de toute subversion et formaté pour le supposé public de Sean Connery (dont la moyenne d'âge n'est pas forcément de 70 ans) relevait déjà d'une certaine gageure. Mais maintenant que l'on sait pertinemment que la plupart des problèmes qui ont eu lieu sur le plateau ne concernent pas seulement les inondations de Prague, mais surtout l'incompatibilité d'humeur entre la star et le réalisateur Stephen Norrington, on aurait pu espérer une édition qui lève un peu le voile sur l'affaire, expliquant ainsi les véritables ratés du film. Au lieu de ça, on se retrouve avec une énième édition faux cul qui joue la carte promo à fond les ballons, d'un Sean Connery qui avoue ne rien avoir compris au script (pourtant pas bien finaud) mais ne pas avoir pu passer à côté d'une telle production après avoir refusé les **Matrix** et autres **Seigneur des anneaux,** aux propos sages du producteur Don Murphy en passant par les images sans intérêt des avant-premières du film. Si quelques featurettes sur les éléments périphériques (costumes, SFX, décors) peuvent s'avérer intéressantes, elles ne remplacent malheureusement aucune langue de bois et ne font qu'accentuer le gâchis global d'une entreprise qui possédait plus d'un atout pour mettre le spectateur dans sa poche... Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - GALERIES - FEATURETTES - SCÈNES INÉDITES ET INTÉGRALES - BANDES ANNONCES ET TV SPOTS.

STARSKY & HUTCH - Saison 1 (FNAC IMPORT)

DE WILLIAM BLINN

Qui ne se souvient pas avec tendresse des dimanches après-midi passés à regarder ***Starsky & Hutch*** sur TF1 tout en chantonnant à voix basse la chanson écrite par Haïm Saban ? Pour le plus grand plaisir des nostalgiques de cette série culte, ***Starsky & Hutch*** sort en coffret DVD regroupant l'intégrale de la première saison. Une saison riche en émotions, où les deux flics les plus cools de l'histoire de la TV se heurtent à quelques gros piliers de la série B au détour de certains épisodes cultes (Richard Lynch, Michael Conrad, William Watson, Charles Napier, Goeffrey Lewis, Dick Williams, Stephen McNally, Richard Kiel...). Parmi les épisodes marquants, le pilote est à revoir avec le plus grand intérêt. Véritable film noir à petit budget, il confronte nos héros à deux tueurs à gages chevronnés dans les coins chauds de South Central (Crenshaw, La Brea, Slauson, Florence & Normandie) sur fond de manipulation criminelle. Un moment fort brillamment mis en image par Barry Shear, réalisateur estimé de la série B américaine qui compte à son actif quelques chefs d'oeuvre du genre tels que **Meurtres dans la 110e rue**, **Les Troupes de la colère** ou **Le Shérif ne pardonne pas.** Le cinéphile averti pourra également remarquer au générique d'ouverture le nom du grand Michael Mann sur les scénarios de ***Texas Longhorn***, ***Lady Blue*** et ***Jojo.*** Trois épisodes qui tranchent avec la légèreté de ton chère à la série, et qui traitent ouvertement de toxicomanie abusive, de sexisme au sein de la police ou du trauma psychologique des victimes de viol. Autre moment culte, l'épisode ***Captain Dobey, You're Dead !***, entièrement construit autour du célèbre capitaine grande gueule, offre l'occasion à Bernie Hamilton de déployer ses compétences d'acteur confirmé. Par contre, les DVD n'offrent aucun sous-titres, et seul le doublage espagnol a été gardé en option. Et là, force est de constater de l'impact amoindri de la série sans les voix inimitables de Francis Lax et Jacques Balutin. Dans le rayon bonus, le DVD propose une courte featurette sur la création de la série, un regard bref sur le film de Todd Philips ainsi qu'un hilarant détournement vocal de la série. Bref, un coffret indispensable pour tout amateur de culture populaire ! Fathi BEDDIAR

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : COLUMBIA HOME VIDÉO. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 1.0 (VO NON ST). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : SPOTS TV - FEATURETTES.

Pang Rageant

(BANGKOK DANGEROUS + THE EYE)

Les frères Pang sont manifestement des gros malins. Malheureusement, ça ne suffit pas à leur donner du talent. Bourrés de procédés empruntés un peu partout, leurs deux films sortis l'été dernier en France ne sont que des objets roublards et sans personnalité, d'où émergent à l'occasion quelques belles idées, systématiquement sous-exploitées. Submergé du marasme le travail de Centro (leur générique pour **Bangkok Dangerous** vaut vraiment le coup d'œil), l'une des plus géniales, et aussi des plus méconnues sociétés d'effets spéciaux au monde. On aurait aimé que ces éditions DVD, aux images à peine correctes et aux bonus maigrichons, nous permettent d'en savoir plus sur ces petits génies de l'informatique. Manque de pot, le seul supplément digne de ce nom (un making-of très amateur de **The Eye**), s'évertue à glorifier le soi-disant génie des Pang. C'est dire s'il est d'un intérêt très limité...

Julien DUPUY

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR LES DEUX) ET DTS (VO ET VF SUR **THE EYE**). SUPPLÉMENTS (VOST) : FEATURETTE (SUR **THE EYE**) BANDE ANNONCE (SUR LES DEUX).

LES MAÎTRES DU TEMPS

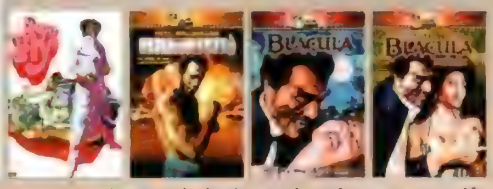
DE RENÉ LALOUX

« Prends la main du petit garçon que tu as été et guide-le comme ton fils. » - René Laloux (1929-2004). Véritable choc cinématographique pour ceux qui l'ont découvert enfants, **Les Maîtres du temps** supporte aisément le poids des années et l'appellation de grand film. Commençant comme un space opera classique, le film change radicalement de tonalité quand le vaisseau fait escale sur l'île du jovial Silbad (ressemblant étrangement à *L'Île des morts* de Böcklin), et n'en finit pas de captiver le spectateur jusqu'au final mélancolique et absolument bluffant. Opening met donc les petits plats dans les grands en livrant une édition DVD de belle facture. Sur la deuxième galette remplie de bonus, on retrouve notamment un documentaire dans lequel Mœbius et René Laloux s'expriment en toute franchise sur les difficultés rencontrées pendant l'élaboration du film. À noter aussi l'excellente idée d'avoir ajouté le superbe court-métrage **Comment Wang Fo fut sauvé**, réalisé par le maître avec des dessins de Caza. Indispensable. David DOUKHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : OPENING. TRANSFERT 1.66 (16/9). SON 5.1 ET 1.0. SUPPLÉMENTS : DOCUMENTAIRE - COURT-MÉTRAGE - GALERIES - BANDE ANNONCE.

Once you go black...

(FNAC IMPORT) (SUPERFLY + HAMMER + BLACULA + SCREAM BLACULA SCREAM)



Cinéma urbain, politique, contestataire ou d'exploitation pure, la Blaxploitation arbore une multitude de facettes qui rend son appellation générique finalement très futile. Son explosion au début des années 70 est très logique, après les événements sociaux qui ont secoué l'Amérique des années 60 (comme les émeutes du Watts), même si le mouvement généré par des œuvres comme **Sweet Sweetback's Bad Aaass Song** (Melvin Van Peebles) et **Shaft** (Gordon Parks) et leurs revendications allaient très vite mener le genre dans une impasse. Célébré aujourd'hui pour son soundtrack absolument dément signé Curtis Mayfield, **Superfly** se paye une édition spéciale qui sort au moment même où l'interprète du film, Ron O'Neal, vient de rendre son dernier souffle après un long combat contre le cancer. Plus qu'une œuvre groovy racontant les désirs de retraite d'un dealer new-yorkais du nom de Priest, **Superfly** s'est imposé en son temps comme un cri de révolte moins simpliste qu'il n'y paraît. En effet, si les policiers corrompus du film (des blancs, bien sûr) obligent Priest à continuer son business pour eux, ce dernier n'est certainement pas présenté comme un saint. Mais c'est bien le soulèvement final contre la suprématie de l'homme blanc, et non la qualité filmique toute relative du film, qui fera hurler de joie l'audience black dans les salles et offrira au film son immense succès. Également disparu récemment, William Marshall restera quand à lui dans les annales de la blax pour avoir incarné la figure emblématique de son pendant fantastique dans **Blacula**. Le concept frappadingue assure au film une place de choix dans le cinéma d'exploitation, même s'il est encore question de révolte contre l'esclavagisme. Vampirisé par cette blanchette de Dracula, le prince Mamuwalde est ainsi retenu prisonnier par une malédiction qui le pousse à sortir les crocs et se nourrir, contre son gré, de pauvres victimes peu consentantes. Classe quand il porte la cape, Marshall devient vite ridicule lorsqu'il se retrouve affublé d'un dentier et de rouflaquettes au milieu des joues, et même si le film touche les tréfonds du bis en décalquant l'imagerie de la Hammer façon funky, le pire reste à venir dans la suite **Scream Blacula Scream**, qui mêle vampirisme et vaudou, mais se paye la présence non négligeable de Pam Grier. Les considérations sociales se perdent plus facilement en route lorsqu'il s'agit de Hammer, un pur produit mercantile produit par Al Adamson, grand pape du bis des 70's. Malgré un casting qui fait plaisir (Fred Williamson, William Smith, Bernie Hamilton), il ne reste rien à sauver dans ce film d'action petit bras, d'autant qu'il est présenté ici en version recadré « pour remplir votre écran » (et quand on a un 16/9ème, on se touche ?). Un exemple typique en tout cas des produits qui ont fini par tuer le genre...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 1 ÉDITEURS : MGM ET WARNER. TRANSFERTS 1.33 ET 1.85 (4/3 ET 16/9). SON 1.0 (VOST ET VF DE **SUPERFLY**, VOST POUR LES AUTRES). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRE - FEATURETTE D'ÉPOQUE - INTERVIEWS (SUR **SUPERFLY**) BANDES ANNONCES (SUR TOUS).

LE MONDE DE NEMO

DE ANDREW STANTON

On savait depuis longtemps que la générosité des longs-métrages Pixar se transmettait sur leurs éditions spéciales en DVD, mais dans le cas du **Monde de Nemo**, on passe à un niveau supérieur dans la déconnade de bon augure : un mini-document dirigé par J.-M. Cousteau est parasité par les héros du film, des éléments marketing tapent volontiers dans la rigolade, les menus en font des caisses et même les jeux interactifs sont pour une fois véritablement amusants quand on a dépassé les deux ans d'âge mental. Et ce n'est rien, puisque les habituels commentaires audio et courts-métrages continuent de prolonger un peu plus le plaisir du spectateur. On savait que les gens de Pixar concoctaient des films visibles à l'infini, maintenant, il va aussi falloir compter sur leurs éditions en DVD !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : BVHE. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - COURT-MÉTRAGE - DOCUMENTAIRE - JEUX INTERACTIFS - INTERVIEWS - MAKING-OF - VISITE DES STUDIOS PIXAR - AQUARIUMS VIRTUELS.

THE CHASE (FNAC IMPORT)

DE ARTHUR PENN

Tourné en 1966, **The Chase** (**La Poursuite impitoyable**) peut être considéré comme l'un des meilleurs films d'Arthur Penn, en même temps que celui du renouveau. Rappelons que **The Chase** arrive quand même après **Mickey One** avec Warren Betty, œuvre à la sensibilité européenne foireuse, faisant elle-même suite à d'autres échecs du cinéaste (renvoi du tournage de **The Train** par Burt Lancaster). Bref, un passif lourd balayé par le tournage sans galère de **The Chase**, qui prouve que Penn n'est jamais meilleur que lorsqu'il évolue au sein d'une structure codée lui permettant d'en exploser le cadre. Ici, le pitch de base, imaginant le retour au bercail d'un criminel évadé, est le prétexte à la mise en scène de la dérive psychotique d'une ville, comme microcosme allégorique d'une Amérique malade, dont les secrets reviennent à la surface en un maelström de violence décadente. Bourrés, frustrés, racistes, les habitants lancent une chasse aux sorcières en Technicolor, dont la cruauté contraste avec l'élégance et la rigueur du cadre. Bref, sous le vernis, l'horreur...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : COLUMBIA TRISTAR HOME ENTERTAINMENT. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 2.0 (VOST). SUPPLÉMENTS : BANDES ANNONCES.

LES FANTÔMES DU TITANIC

DE JAMES CAMERON

Passé relativement inaperçu en salles à la rentrée, le documentaire de James Cameron sort en DVD sans sa version 3-D, ce qui handicape une vision déjà amoindrie par le petit écran (ceux qui possèdent un rétro-projecteur ne sont pas concernés, et pis on leur dit zut !). Il n'empêche que la plongée de Cameron dans la dépouille du Titanic garde quand même son impact émotionnel dans la retranscription des petits événements de tous les jours sur le plus grand des navires. Si la présence de Bill Paxton est justifiée par l'identification du spectateur lambda, on retrouve ici les mêmes qualités et défauts du cinéaste de **Terminator**, comme la propension à asséner sa thématique à coups de burin (comme le parallèle entre le 11/9 et le sauvetage d'un Bot ultra-perfectionné). Notons cependant que la version longue ici disponible s'avère un peu plus subtile, mais moins concentrée sur le sujet même...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS (VOST) : VERSION LONGUE EN VO 5.1 - INTERVIEWS - ESPACE PÉDAGOGIQUE - BANDES ANNONCES.

Tiens, voilà du western !

(L'HOMME DU KENTUCKY + LES CAVALIERS + LE VENT DE LA PLAINE + LA BATAILLE DE LA VALLÉE DU DIABLE + LA REVANCHE DE JESSIE LEE + WILD BILL)

MGM continue de sortir son catalogue western dans des éditions où l'indigence technique le dispute à la pauvreté des bonus. Au rayon ratage total, on a donc **La Revanche de Jessie Lee** de Mario Van Peebles et le **Wild Bill** de Walter Hill. Le premier, sorte de western post-moderne mâtiné de « black attitude » revendicatrice, hésite constamment entre humour gras et conscience politique à deux balles pour aboutir à un gros machin informe qui ne raconte rien et qui sert l'égocentrisme risible de son réalisateur/star. Allez Mario, retourne jouer avec Lambert... Le second film, biopic très concerné d'un gros dur à moustache se pose là pour nous prouver une fois de plus que Walter Hill n'est jamais aussi mauvais que quand il se la joue. Afin de compenser un script mal foutu, il multiplie les cadres penchés et les flashbacks en noir et blanc inutiles, pour accoucher au final d'un western jetable bien ronflant. On passera rapidement sur **La Bataille de la vallée du Diable** (**Duel at Diablo**, déjà chroniqué en zone 1 par Manuelito dans le Mad n°162) et sur **L'Homme du Kentucky**, petite fable sympathique mais plan-plan sur l'homme des bois confronté à la méchanceté des citadins, réalisée par un Burt Lancaster qui débutait là une carrière de cinéaste pas très concluante. S'il n'est pas le meilleur film de cavalerie de John Ford, **Les Cavaliers** procure quand même son lot de grandes scènes ironico-épiques et de personnages truculents, pour finalement s'achever sur une fin ouverte et émouvante : Ford style, quoi ! Quant au **Vent de la plaine**, malgré toutes les casseroles que se traîne ce film plus ou moins maudit (John Huston le détestait, le tournage fut une longue suite d'accidents et d'engueulades, le film fut remonté et coupé par un Burt Lancaster transformé en producteur mégalo), on redécouvre aujourd'hui avec bonheur cette parabole étrange sur le racisme, traversée d'un pessimisme et d'une violence troublantes.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : MGM. TRANSFERTS 1.33, 1.80 ET 2.35 (16/9 COMPATIBLE 4/3). SON 2.0 ET 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDE ANNONCE.

ROSWELL - Saison 1

DE JASON KATIMS

Dans un café de la bourgade de Roswell (célèbre pour son ovni écrasé en 1947), Max vient de sauver Liz Parker en posant « simplement » sa main sur une blessure mortelle. Et c'est ainsi qu'elle va découvrir que « nous ne sommes pas seuls »... Contrairement aux apparences, ***Roswell*** ne plonge pas dans un univers à la ***X-Files*** mais s'attarde essentiellement sur les grandes interrogations existentialistes (amour, amitié, trahison, sincérité...) des ados d'ici et d'ailleurs, dont l'existence est soupçonnée par le shérif (William Sadler, le général de **58 minutes pour vivre**) et le FBI. La cible des téléspectateurs est donc bien déterminée, comme le prouve ce générique sur fond d'un tube de Dido et seuls les deux derniers épisodes de cette saison plongent complètement en pleine science-fiction, décrivant des E.T. en proie aux mêmes problèmes sentimentaux, politiques et racistes que nous. Roswell ne s'intéresse que de très loin à l'élément fantastique pour se concentrer sur les crises d'adolescence et ces notions sont confirmées dans les bonus, avec l'interview du créateur de la série Jason Katims et des auteurs féminines des romans (intitulé *Roswell High*, soit « Le lycée de Roswell » : le clou est enfoncé !) qui assument totalement le côté ***Dawson*** mâtiné de SF. Pour le parallèle avec ***X-Files***, on repassera, et question séries vraiment cultes en DVD, on attend plus fermement ***Millenium***, prévue pour cet été.

Stéphane THIELLEMENT

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - SCÈNES COUPÉES - MAKING OF - REPORTAGES - EXTRAITS DE CASTING - CLIP MUSICAL.

DVD RAPIDO

CHASSEURS DE PRIME : Star black de la New Line, Ice Cube peut se permettre n'importe lequel de ses petits caprices au sein du studio, comme ce **Chasseurs de primes**, film d'action aux pieds plats mâtiné de grasse comédie beauf, dans lequel il court derrière des biftons. Vu la tronche du produit (attention, édition riche pour film pauvre), on dirait que c'est plutôt eux qui l'ont rattrapé... (Metropolitan)

LES RAZMOKET RENCONTRENT LES DELAJUNGLE : Les dessins animés Nickelodeon se suivent et se ressemblent malheureusement un peu tant aucun des personnages n'évolue au fil des épisodes. L'idée de croiser deux des franchises les plus populaires de la firme débouche cependant ici sur une bonne idée : celle de faire parler le chien Spike à travers la voix de Bruce Willis, qui offre ainsi un numéro comique certes court, mais très David Addison dans l'esprit. En VF, il faut se contenter de Lagaf' et dire qu'on y perd au change est un sacré euphémisme... (Paramount)

IT'S ALL ABOUT LOVE : Seul réalisateur de la vague Dogme à avoir prouvé de véritables aptitudes cinématographiques, Thomas Vinterberg était attendu au tournant. Si son **It's All About Love** aurait pu devenir un véritable ovni intéressant à décortiquer de par son sujet (en 2021, la terre est menacé par une ère glaciaire et un couple en crise est menacé par les avancées du clonage), on ne tient rien d'autre qu'une fable écologique à fort message humaniste qui se perd dans un script parfois trop autiste pour se faire comprendre. Reste quelques belles images puissantes et une tentative avortée de faire de la SF « intelligente ». Dommage... (FPE).

MELTDOWN : Sous ce titre passe-partout se cache en fait le remake hong-kongais mi-parodique mi-debile mental de **Piège de cristal** intitulé en son temps **High Risk**. En bon gros sous-produit rongecerveau que l'on doit à Wong Jing, **Meltdown** cumule ainsi les tares, de scènes d'action foireuses en gags poussifs (dont un hommage franchement pas folichon à Bruce Lee et au **Jeu de la mort**) tout en mettant Jet Li dans des situations encore plus ridicules que celles de Besson et Joel Silver. D'ailleurs, ce n'est pas cette édition DVD qui va rattraper le tout, en ne présentant aucune piste en version originale, misant uniquement sur l'anglais et le français. À oublier de toute urgence... (GCT)

MANIPULATIONS : Un mec à qui tout réussit (femme, boulot, chien, tartiflette) se permet une aventure avec une bombasse et se rend vite compte qu'il a bien déconné parce qu'évidemment, elle est autant tarée dans la tête que dans le cul et va s'attaquer à son bel équilibre familial... Ça ne vous rappelle rien ? Non, ce n'est pas **Citizen Kane**, ni **Le Cuirassé Potemkine**, mais bel et bien l'autre classique là... Oui, voilà, **Liaison fatale**. Bon et bien voilà, c'est la même chose, mais avec des blacks dans les rôles principaux et du R'n'B en fond sonore. Notons la présence de Vivica A. Fox qui, depuis son retour bref mais remarqué dans **Kill Bill Volume 1**, n'en finit plus d'envoyer sa carrière au fond des gogues... (GCT).

INTERVIEW PATRICE CARMONA ET ROMUALD SALLEAU
ENTRETIEN NON COUPÉ

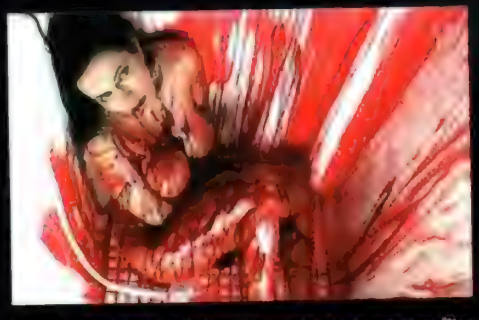
DEPUIS LE TEMPS QU'ILS ROUGISSENT LES PAGES IMMACULÉES DE CE BEAU MAGAZINE, ON POUVAIT BIEN TIRER NOTRE CHAPEAU À PATRICE CARMONA ET ROMUALD SALLEAU, FONDATEURS ET PROPRIÉTAIRES DE UNCUT MOVIES, DERNIER BASTION DE LA VIDÉO À NOUS PROPOSER DES TITRES ABSOLUMENT DÉGUEULASSES QUI FONT LA JOIE DE NOS SOIRÉES D'HIVER ET D'ÉTÉ. C'EST CHOSE FAITE À TRAVERS CETTE INTERVIEW QUI REVIENT SUR TOUTES LEURS ACTIVITÉS PASSÉES, PRÉSENTES ET FUTURES.

Pouvez-vous nous résumer l'histoire d'Uncut Movies ?
Uncut Movies existe maintenant depuis plus de 5 ans. Nous sommes avant tout des passionnés de cinéma gore et c'est en constatant que pratiquement aucun film de ce genre n'était distribué en vidéo en France que nous avons décidé de créer notre propre label. Si le cinéma gore a connu son heure de gloire en France dans les années 80, on avait trop tendance à penser qu'aujourd'hui ce type de cinéma était révolu. Il existe toujours d'excellents réalisateurs qui œuvrent dans le gore et il nous semblait par conséquent légitime de les promouvoir en France. Notre objectif étant dès nos débuts de combler un manque et d'éclabousser d'une couleur rouge sang l'univers de l'édition vidéo.

Sur quels critères choisissez-vous les films que vous distribuez ?
Nous sommes avant tout des fans du genre que nous représentons et de ce fait nous essayons de trouver des films qui possèdent tous les éléments nécessaires pour combler les attentes des passionnés. Nous prônons le gore extrême, l'humour noir décapant, la provocation et le mauvais goût. Tous les films distribués sous notre label possèdent donc ces caractéristiques.

Quel est le film le plus emblématique de votre catalogue ?
Chaque titre qui constitue notre catalogue représente une facette de notre label. Par conséquent, on ne peut pas vraiment dire qu'il y ait un film qui soit plus emblématique qu'un autre. Nous essayons de promouvoir des films assez différents les uns des autres et aux origines diverses afin de décliner le cinéma gore sous toutes les formes possibles. On peut passer ainsi de la comédie horrifique comme **Redneck Zombies** au film choc extrême tel que **Scrapbook** en passant par des œuvres érotico-gore comme **Rossa Venezia** ou encore **Fantom Kiler 3**. Cette diversité permet à chacun de s'y retrouver suivant ses goûts personnels, le dénominateur commun étant que chacun des titres de notre catalogue se doit d'aller au bout de ses ambitions et si possible de transgresser les règles bien pensantes du système hollywoodien.

Comment êtes-vous arrivés à coproduire* Necro Files 2 *?



The Necro Files est devenu au fil du temps un film culte à travers le monde entier. Il a obtenu de très nombreuses récompenses dans différents festivals et a littéralement été plébiscité par le public qui a vu comblées ses attentes en termes de gore, de provocation et de mauvais goût. Lloyd Kaufman, Président de la Troma, avait même envisagé pendant un temps de faire un remake du film, conscient sans doute du potentiel de ce personnage zombifié se baladant la quéquette à la main dans les rues d'une grande ville américaine à la recherche de nouvelles victimes ! Très vite, l'idée d'une suite a été envisagée par les producteurs mais le projet maintes fois annoncé était jusqu'alors resté en attente. En tant qu'éditeurs de **The Necro Files**, nous étions restés en contact avec les producteurs et ils nous ont fait part de leur envie de lancer cette fois pour de bon la pré-production de cette séquelle tant attendu par les fans. Ils étaient à la recherche de financement et dans la mesure où nous souhaitions depuis un certain temps déjà nous lancer dans l'aventure de la production, nous leur avons tout naturellement proposés de nous associer avec eux afin que le film puisse voir le jour.

Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur le tournage ?
Nous n'étions pas physiquement présents sur les lieux du tournage mais les producteurs américains nous informaient très régulièrement de l'évolution du film. Connaissant l'équipe derrière le projet, nul doute que l'ambiance était à la franche déconnade. Le tournage s'est donc déroulé dans de bonnes conditions mais ça s'est sérieusement gâté par la suite. Une fois le film achevé, les producteurs américains ont dû retourner la moitié des États-Unis pour trouver un laboratoire qui accepte de transcoder le film sur un master. Les différents laboratoires trouvaient en effet le film trop violent et surtout trop pervers, refusant systématiquement tous de travailler dessus. Tout a heureusement fini par rentrer dans l'ordre grâce à un laboratoire de duplication spécialisé dans le porno qui ne voyait pas ce qu'il y avait de choquant à contempler un zombie monté comme un âne faire subir les derniers outrages à quelques donzelles peut avares de leurs charmes !

La coproduction est-elle une expérience que vous allez réitérer ?

Nous pensons effectivement renouveler l'expérience ultérieurement en coproduisant de manière ponctuelle d'autres longs-métrages. Nous souhaitons aussi nous investir si possible dans toutes les étapes de la production, comme participer notamment au scénario. Toutefois, notre priorité reste bien évidemment l'édition et la distribution.

Allez-vous ressortir quelques anciens titres VHS en DVD ?
Ce n'est pas à l'ordre du jour. Les films édités en VHS continueront d'être exploités en VHS et seuls les nouveaux titres seront disponibles en DVD. On préfère s'orienter vers de nouveaux produits pour nos sorties DVD plutôt que de se contenter de ressortir un catalogue déjà existant.

Y-a-t-il quelques titres que vous regrettez d'avoir distribué, avec le recul ?
Absolument pas. Nous sommes heureux d'avoir permis au public français de découvrir chacun des titres de notre catalogue. Il est vrai que certains films ont mieux fonctionné en termes de vente que d'autres mais cela n'interfère pas dans l'intérêt que nous leur portons.

Quels sont vos films en DVD qui ont le mieux marché ?
Compte-tenu du fait que tous n'ont pas la même durée d'exploitation, il est difficile de dire quels sont ceux qui se démarquent des autres.

Quels sont les prochains films que vous allez distribuer en DVD ? Qu'en est-il d'*Anthropophagous 2000 *?
Nos prochains titres sont prévus pour le mois de juin. Il y aura dans cette nouvelle fournée un slasher gorissime distribué par Troma intitulé **Luther The Geek** et un classique du cinéma gore américain des années 80 intitulé **Slime City**. Nous avons par ailleurs de nombreux autres projets concernant les titres à venir mais il est encore trop tôt pour en parler. Enfin, concernant **Anthropophagous 2000**, rien n'est encore décidé pour le moment. Andreas Schnaas prépare actuellement une version retravaillée du film qui devrait voir le jour prochainement.

Propos recueillis par Alexandre BUSTILLO

Uncut Movies passe la quatrième

(ROSSA VENEZIA + THE NECRO FILES 2)

Cela devient une habitude depuis qu'ils sont passés au DVD : les p'tits gars d'Uncut Movies ne peuvent pas s'empêcher de nous refourguer une merguez (**Unknown Beyond**, **The Shunned House** et **Fantom Killer 3**) et un bon film (**Death Factory**, **Unhinged** et **Nikos the Impaler**) à chaque nouvelle livraison. Et la saucisse qui pique du mois est sans conteste **Rossa Venezia** de ce gros déviant et pervers d'Andreas Bethmann (coupable du déjà bien glauque **Angel of Death**), réal allemand de son état qui décide enfin de laisser libre cours ici à ses véritables envies : faire du porno. Et ni les quelques effets gore (tous réalisables depuis une bonne cuisine), et encore moins la brève apparition d'un Jess Franco bien fatigué ne nous feront changer d'avis : **Rossa Venezia** n'est qu'un film de boules de plus qui essaye vainement de se donner un genre. Loupé. Certains vous diront que **Necrofiles 2** (coproduit par les p'tits gars d'Uncut, qu'est-ce qu'on est pas capable de faire pour voir des nanas topless) ne vole pas plus haut, ce qui s'avérera vite faux. Certes, tout le casting féminin est à poil (ras) et les plans saignants ne sont pas plus réussis que chez Bethmann, mais force est de constater que Ron Carlo jongle plutôt adroitement entre la parodie pure et dure (surtout avec son zombie de carnaval qui viole tout ce qui bouge) et une ambiance sordide pas si éloignée des films de Gaspard Noé. Alors entre un énième film de cul à peine mieux branlé qu'un Dorcel (tiens, d'un coup, Lemaire vient d'en commander quatre par Fedex), et un autre nous proposant des bites arrachées en gros plan et des viols post-mortem hilarants, on a vite fait de choisir.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT ROSSA VENEZIA, 2003, ITALIE/ALLEMAGNE, RÉAL. : ANDREAS BETTMAN, INT. : SABINE IRONHEART, MARIANNA BERTUCCI, ROMANA, DANIEL ORTOLAN, JESS FRANCO... FORMAT 2.35 16/9, SON 2.0 (VO SOUS-TITRÉE FRANÇAIS). SUPPLÉMENTS : INTERVIEW DE JESS FRANCO, MAKING OF, GALERIE PHOTOS, BANDES ANNONCES. DIST. : UNCUT MOVIES (VENTE UNIQUEMENT).

DVD INÉDIT **NECROFILES 2**, 2003, USA, RÉAL. : RON CARLOS. INT. : ISAAC COOPER, STEVE SHEPPARD, GARY BROWNE, ROSE ALGREN, GEN PADOVA... FORMAT 1.85 16/9, SON 2.0 (VO SOUS-TITRÉE FRANÇAIS). SUPPLÉMENTS : MAKING OF, BANDES-ANNONCES, SCÈNES COUPÉES, GALERIE DE PHOTOS. DIST. : UNCUT MOVIES (VENTE UNIQUEMENT).

MAD DVD

Le grand écart de Jerry Bruckheimer

(VERONICA GUERIN + BAD BOYS II)

Le concept d'une énième drama. Le bad est courageux, le bon immoral, corrompu, montrons que le mariage a eu lieu sans une arrivance de coulisses pour quelques avec un réalisateur qui sauve comme un sourd à tout bout de champ des techniciens qui jurent contre des chartiers, et des cameramen et des cascadeurs qui s'en prennent physiquement plein la tronche. L'anniversaire sur le plateau du producteur Jerry Bruckheimer aurait pu apporter une accalmie comparable à cette ambiance de fin du monde, mais une faute de goût monumentale vient tout foutre en l'air : le gâteau du producteur a été caché par Bay dans un carton ! Le même Bruckheimer tente quand même de se racheter en produisant simultanément un biopic de la formidable Veronica Guerin, journaliste irlandaise qui paya de sa vie son combat contre les trafiquants de drogue qui ravageaient son pays. Mais cet imbécile confie la mise en scène à un Schumacher en pilotage automatique, qui parvient même à rendre fade le jeu de la magnétique Cate Blanchett. L'échec de **Veronica Guerin** stigmatise ainsi un savoureux paradoxe du système Bruckheimer : tandis qu'en produisant un film mainstream, il choque bien plus qu'il ne l'aurait souhaité, il obtient un pamphlet si consensuel qu'il devient vain en produisant un film censé être percutant. Là encore, les bonus trahissent la stupidité réjouissante du producteur, qui conclue son intervention sur le DVD d'un incroyable : « *On est content que le film ait bien marché en Irlande. Mais c'est quand même dommage que ce pays ne compte pas plus d'habitants...* ». Quel talent !

Julien DUPUY

Plus irrévérencieux que le pire des John Waters, plus gore que du Uncut Vidéo, plus destructuré que le plus déjanté des films expérimentaux, **Bad Boys II** marque incidemment, et avec panache, l'apothéose du cinéma décadent. Et il fallait bien toute la candeur stupide d'un Michael Bay pour parvenir à cette fascinante aberration. Ceux que le film avait révolté ou enthousiasmé en salles (à ma connaissance, l'entre-deux n'existe pas), risquent d'être encore plus secoués par cette hilarante édition DVD. On s'aperçoit avec stupeur que quelques gags nécrophiles avaient été coupés au montage, que Bay aime filmer à l'épaule en cadrant n'importe comment et que les plus belles innovations techniques ont été soit massacrées au montage, soit mises au service

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : GCT ET BVHE. TRANSFERTS 2.40 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR **VERONICA GUERIN**, VF SUR BAD BOYS II), DTS ET 2.0 (VO SUR **BAD BOYS II**). SUPPLÉMENTS (VOST) : BANDES-ANNONCES – JOURNAL DE LA PRODUCTION – ANALYSE DE SÉQUENCES – CLIP MUSICAL (POUR **BAD BOYS II**) COMMENTAIRE AUDIO – INTERVIEW – JOURNAL PHOTOGRAPHIQUE DE JERRY BRUCKHEIMER (SUR **VERONICA GUERIN**) FEATURETTES – SCÈNES COUPÉES (SUR LES DEUX).

IN HELL

DE RINGO LAM

Dans un élan de masochisme absolu, Van Damme se laisse aller sous la tutelle de Ringo Lam à souffrir le martyre une fois de plus, cette fois dans un gnouf corrompu en Europe de l'Est. Il y purge une peine sans conditions après avoir buté l'assassin de sa femme et va littéralement vivre l'enfer lorsqu'il sera envoyé au mitard dans lequel lui seront déversés tous les excréments des autres détenus. Forcé de se battre dans des combats illégaux, il commence à perdre de son humanité pour devenir une bête féroce et impitoyable... Proche de la thématique d'un **Replicant**, même si le cadre s'inverse ici, **In Hell** réserve son lot de surprises, dont la première est de montrer son héros tel qu'on ne l'a jamais vu jusque-là, au bout du rouleau et même prêt à se suicider. Van Damme oblige, on sent ici et là des moments imposés par la production, comme un happy end malvenu, qui n'entache heureusement en rien la sécheresse et la violence à la fois physique et psychologique du film. Sans cesse tiraillé entre les exigences de son sujet, l'étroitesse de son budget et un traitement qui frise parfois le ridicule sans vraiment y tomber (l'intrusion de l'élément fantastique, notamment), **In Hell** fait partie de ces petits B miraculés qui auraient pu sauver la carrière de la star si celle-ci avait accepté de se mettre autant en danger au fait de sa gloire, voici maintenant dix ans.

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD TRÉBIT USA. 2003. RÉAL. : RINGO LAM. INT. : JEAN-CLAUDE VAN DAMME, LAWRENCE TAYLOR, MARNIE ALTON... FORMAT 1.85 16/9. SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDE ANNONCE. DIST. : TF1 VIDÉO.

AN AMERICAN TAIL

(FNAC IMPORT) DE DON BLUTH

Seule alternative de taille à l'empire Disney vacillant des années 80, Don Bluth aura autant marqué le monde de l'animation tant par ses performances moins consensuelles qu'elles n'y paraissent que par les infortunes de sa carrière en dents-de-scie. Ce **Fievel et le nouveau monde**, succédant à **Brisby et le secret de N.I.H.M.**, dénote d'un vrai talent de conteur qui prouve que film pour enfants ne signifie pas pour autant film infantile. Dommage que les responsables de cette édition n'en aient pas tenu compte en concoctant des suppléments « spécial débiles ». Reste le film dans une bonne copie, avec VF et VOST siouplaît...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : UNIVERSAL. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 5.1, DTS (VOST) ET 2.0 (VF). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : KARAOKÉ – JEUX INTERACTIFS.

UN COUP D'ENFER

DE MIKE BARBER

Avant de faire la blonde dans des comédies censées détrôner Julia Roberts, Reese Witherspoon a éventuellement cherché à mener sa carrière en dehors des sentiers battus avec des petits essais réussis comme ce **Coup d'enfer** méconnu. Petit thriller à twist très travaillé concernant une bande de losers sur une arnaque, **Un coup d'enfer** propose donc des performances subtiles, des retournements de situations qui retournent vraiment et une esthétique élaborée. Bref, un petit film à (re)découvrir, d'autant que cette édition se calque sur celle du zone 1, proposant plusieurs suppléments pour un tout petit prix...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO – SCÈNES COUPÉES – DOCUMENTAIRE – BANDES ANNONCES.

REPO MAN (FNAC IMPORT)

DE ALEX COX

On pouvait craindre que l'ovni d'Alex Cox ait pris un coup de vieux sur le coin de la tronche, mais c'était sans compter qu'au-delà de son statut presque imposé de film culte, **Repo Man** repose finalement sur les codes filmiques du western et le fait plutôt bien. Malgré le manque de charisme d'Emilio Estevez et sa longue mise en place, **Repo Man** conserve encore ses effets de surprises, ce qui n'était pas gagné vingt ans après sa sortie. On ne peut pas en dire autant de certaines des œuvres qui ont également marqué les glorieuses 80's. Un bon point, même si cette édition est un peu moins riche que celle de Anchor Bay, désormais indisponible.

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : UNIVERSAL. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1, 2.0 ET DTS (VOST FRANÇAIS). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRE AUDIO – BANDE ANNONCE.

Double vision

(L'OR SE BARRE + BRAQUAGE À L'ITALIENNE)

La sortie conjointe chez Paramount de **L'Or se barre** (1969) et son remake **Braquage à l'italienne** permet de faire un comparatif entre les deux films. Si la déconne naturelle du premier trouve un écho dans le second, ils ne racontent pas la même histoire, ni ne sont d'ailleurs traités sur le même mode. Le flegme british du premier est certes remplacé par une cool-attitude typiquement américaine, mais **Braquage à l'italienne** se soucie finalement plus de traiter une histoire de vengeance somme toute banale, le fameux braquage en Italie étant relégué en séquence d'ouverture. Loin du film-concept, **L'Or se barre** rendait pourtant justice à son titre, son efficacité directe provenant de l'intérêt du réalisateur Peter Collinson, plus porté sur le film de genre que sur le film choral. Il permettait ainsi à son film de garder une identité british très marquée souvent reprise et parodiée (notamment dans les **Austin Powers**). **Braquage à l'italienne** agit plus comme une fausse suite à **L'Or se barre** en en reprenant les plus grandes lignes (poursuites en voitures, humour décomplexé) mais en cherchant à développer ses personnages (raté), pour perdre ainsi en route son sujet et s'imposer comme un produit certes sympathique, mais assez convenu au regard de l'original.

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF DE **BRAQUAGE À L'ITALIENNE**, VO DE **L'OR SE BARRE**) ET 1.0 (VF DE **L'OR SE BARRE**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - SCÈNES COUPÉES - DOCUMENTAIRES - BANDES ANNONCES (SUR LES DEUX).

RESSURECTION OF THE LITTLE MATCH GIRL

DE JANG SUN-WOO

Directement en vidéo. Voilà le triste sort réservé à **Resurrection of the Little Match Girl**, le cyber-movie du Sud-Coréen Jang Sun-woo déjà présenté dans le Mad 148 par notre ami zapatiste Juliano Sevéones. Pour le coup, on peut dire que les distributeurs français ont eu du flair. Nanti d'un très confortable budget de 10 millions de dollars (pour nous les riches c'est que dalle, mais pour tous ces pauvres c'est énorme), **Resurrection** fut un bide total au box-office local, coulant par la suite la boîte de prod Tube Entertainment (derrière **2009, Lost Memories**) et scellant ainsi à jamais le sort de plusieurs autres films. Pas vraiment encourageant pour une sortie en salles, même réduite et en pleine canicule. Et une fois la vision du film passée, on se dit que le film de Jang Sun-woo est bien à sa place. Comme son titre l'indique, **Resurrection** nous raconte l'histoire de la petite fille aux allumettes (ceux qui croyaient qu'il s'agissait là d'une pouffe naine zombifiée qui va au stade sont priés de quitter ce magazine ou d'envoyer leur scénar à Granger, qui en bave déjà), tirée du fameux conte d'Andersen. Chez Sun-woo, elle est au centre d'un jeu vidéo à l'interactivité et à l'immersion totale, où les hardcore gamers s'entretuent sans temps mort, dans l'espoir d'être celui qui réussira à conquérir son cœur, afin d'être sa dernière pensée lorsqu'elle rendra l'âme. Mais bien décidée à ne pas jouer les cosettes, la « match girl » dégaine les flingues et se met à dessouder tout le monde pour son propre compte. Sun-woo est bien gentil avec son pitch qui tue mais le résultat est totalement autre. Gunfights très vilains (ralentis et accélérations datées à l'appui) montés sur de la pop niaiseuse, héros aussi charismatiques qu'un ministre de la culture UMP (et en plus y'en a 50, au bout d'une demie heure, on ne sait plus qui fait quoi et pourquoi) et final apocalyptique de série ultra Z (là, on se demande franchement si Sun-woo ne se fout pas ouvertement de notre gueule), **Resurrection** enfile les tares de façon totalement décomplexée. Restent un générique sous la neige assez joli et un intéressant personnage féminin (sorte de clone d'Elektra) au centre de la meilleure scène du film (accrochée à sa moto qui dérape et glisse sur une centaine de mètres, elle vide ses chargeurs, pas mal du tout) pour une résurrection qui se transformera rapidement en requiem.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2 CORÉE DU SUD. 2001. RÉAL. : JANG SUN-WOO. INT. : EUN-KYEONG LIM, HYUN-SUNG KIM, SING JIN, TA KANG... FORMAT 1.85 16/9. SON 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS : SCÈNES D'ACTION EN BOUCLE, MAKING OF, BANDES ANNONCES, FICHES PERSONNAGES. DIST. : FPE.

ROUTE 666

DE WILLIAM WESLEY

Les road trips dans le désert, généralement ça marche plutôt bien au cinoche. Quelques classiques indémodables (**Duel, Hitcher**), des séries B correctement ficelées (**Breakdown, Une virée en Enfer, Route sans issue**) ou encore d'authentiques bons films d'horreur (**La Colline a des yeux, Leatherface, La Vallée de la mort**) sont autant d'exemples qui tendent à démontrer que les grands espaces arides se prêtent à merveille à l'exercice. C'est donc confiant que l'on entame la vision de **Route 666**, un vrai bon petit film qui ne tarde pas à nous prouver qu'il ne dérogera pas à la règle. Des terres désolées dépourvues d'ombres, écrasées par un soleil et une chaleur étouffante, voilà ce que doivent traverser une équipe du FBI (emmenée par le toujours gominé Lou Diamond Phillips et le trop rare Dale Simetierre Midkiff) afin de livrer à temps un témoin-clé à un procès de mafieux. Seulement voilà, pour arriver à leur fin, les poseurs en costard du bureau fédéral décident d'emprunter un tronçon fermé de la fameuse route 66, fermée pour cause de morts-vivants agressifs (fantômes de tôlards exécutés sans préavis par un marshal déjanté) errant sur le bitume. Une aubaine de pitch pour un film qui l'assumera jusqu'au bout. Alors pour peu que vous soyez un minimum réceptif à tous les films cités ci-dessus, **Route 666** devrait sans trop de problème répondre à vos attentes.

Alexandre BUSTILLO

DVD MEDIA ROAD 666. USA. 2003. RÉAL. : WILLIAM WESLEY. INT. : LOU DIAMOND PHILLIPS, LORI PETTY, STEVEN WILLIAMS, DALE MIDKIFF... FORMAT 2.35 16/9. SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE. DIST. : TFI VIDEO.

HARLEQUIN

DE SIMON WINCER

VARIATION SUR LE THÈME DE RASPOUTINE, HARLEQUIN **CONTRIBUE À DONNER AU CINÉMA FANTASTIQUE AUSTRALIEN SES LETTRES DE NOBLESSE. UNE RÉUSSITE DONC, MOTIVÉE PAR UN SCÉNARIO INSPIRÉ, À LA FOIS IMPÉNÉTRABLE ET RICHE DE SENS, UNE RÉALISATION TRANSPORTÉE PAR SON SUJET ET UN COMÉDIEN TOUT JUSTE DESCENDU DE LA CROIX...**

Début des années 80. Tandis que le cinéma fantastique se teinte fortement de gore aux États-Unis et en Italie, un pays allume un contre-feu. L'Australie. Quelques années auparavant, Peter Weir avait déjà balisé le chemin via **Pique-nique à Hanging Rock** et **La Dernière vague**. Du surnaturel tout en refus des effets et des artifices. Quand effets il y a, avec notamment **Patrick**, c'est nanti de moyens réduits, de trucs aussi simples qu'efficaces. **Harlequin** appartient à cette école. Mieux : il compte parmi les membres fondateurs, notamment grâce à la contribution du scénariste Everett De Roche. Avant **Harlequin**, Everett De Roche, c'est **Patrick** mais aussi **Long week-end**, un thriller fantastique tout en attente et menace sourde. Après, c'est **Razorback**, irruption d'un sanglier géant dans le paysage du Fantastique des Antipodes. Avec **Harlequin**, Everett De Roche tient son chef d'œuvre, une histoire originale tout entière tournée vers le mystère Gregory Wolfe. Un individu officiellement mort depuis vingt ans. Quand il réapparaît mystérieusement, c'est pour sauver un enfant à l'agonie, le fils d'un sénateur promis à un bel avenir politique. Un miracle ? Imposteur ou authentique messie ? Gregory Wolfe, qui porte les habits d'un Harlequin, intrigue, fascine, suscite la méfiance, puis la franche hostilité de l'entourage du politicien, plus manipulé que manipulateur expert. Introduit par un cercle proche du pouvoir, ne serait-il pas le pendant contemporain du moine maléfique Raspoutine à la cour du Tsar ? Une référence historique constamment en filigrane.

À la réalisation, Simon Wincer, illustrateur un an auparavant du thriller d'épouvante **Snapshot**, écrit par le même Everett De Roche. Transfuge de la télévision australienne, Simon Wincer tourne avec **Harlequin** son meilleur film. Celui qui, auprès de **La Chevauchée de feu**, lui ouvre les portes d'Hollywood, où il devient un homme à tout faire, le genre de réalisateur pas contrariant qui remplace au pied levé une tête dure, Joe Dante sur **Le Fantôme du Bengale** par exemple. Au fil des années, sans jamais chercher à tirer parti du succès considérable de **Sauvez Willy**, Simon Wincer aligne nanars à gros budget et divertissements anodins. Pas moins d'une trentaine de films et téléfilms à son actif, dont **Harley Davidson et l'homme aux santiags** (Don Johnson + Mickey Rourke), du Paul Hogan plus mauvais encore que d'habitude (**Jack l'éclair** et **Crocodile Dundee 3**), **Mr Quigley l'Australien** (alias Tom Selleck) et, récemment, **La Légende de l'étalon noir**. Rien de particulièrement folichon. C'est donc dans sa natale Australie que l'artisan donne son maximum, à l'instar de compatriotes comme Bruce Beresford, Phillip Noyce et Fred Schepisi qui, à Hollywood, se chargent également des basses œuvres. D'autant plus précieuse est la performance de **Harlequin**, fable fantastique certes forte d'un scénario audacieux, intelligent et anticonformiste, mais également d'une mise en scène sobre, entièrement au service du récit. Et des comédiens, dont surtout Robert Powell dans le rôle délicat de Gregory Wolfe. Ce même Robert Powell qui ironiquement, quatre ans plus tôt, incarne Jésus de Nazareth dans le film éponyme de Franco Zeffirelli. C'est par l'intermédiaire de son ami, le défunt David Hemmings (le sénateur du film), que le comédien britannique arrive sur le projet.

Venu en Australie tourner **Soif de sang/Thirst**, David Hemmings répond à la question *« Qui donc voyez-vous jouer* **Harlequin** *? »* par *« Pourquoi pas Robert Powell ! »*. Suggestion qui plait aux producteurs. Si le désigné hésite un peu du fait qu'il ne connaît personne dans le pays demandeur, hormis David Hemmings, il se jette à l'eau à la lecture du scénario. L'expérience s'avère si positive que Robert Powell, pourtant peu enclin à voyager loin de l'Europe, tournera l'année suivante **Le Survivant d'un monde parallèle** sous la direction du même David Hemmings. Beau concours de circonstances.

En fait, pour pratiquement tous ses artisans et interprètes, **Harlequin** marque un aboutissement. Aboutissement pour Simon Wincer. Aboutissement pour Robert Powell. Aboutissement pour Everett De Roche qui, en dépit de la récente tentative de **Visitors** auprès de Richard Franklin, ne renouera jamais avec le même haut degré d'inspiration. L'état de grâce pour tous en somme.

Marc TOULLEC

DVD ZONE 2 AUSTRALIE. 1980. RÉAL : SIMON WINCER. INT : ROBERT POWELL, DAVID HEMMINGS, BRODERICK CRAWFORD, GUS MERCURIO, ALAN CASSELL... FORMAT : 2.35 COMPATIBLE 16/9. SON : 1.0 (VF ET VO).
PROPOSÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES

JEU GRATUIT
UNDERWORLD

À GAGNER

1 LECTEUR MP3 ARCHOS JUKEBOX RECORDER V2 20 GO*

D'UNE VALEUR UNITAIRE DE 299,99 € TTC

*1 GO : 1 MILLIARD D'OCTETS. LA CAPACITÉ FORMAT RÉELLE EST INFÉRIEURE

ET 20 DVD UNDERWORLD

M6 VIDEO

ARCHOS™
www.archos.com

2003 LAKESHORE ENTERTAINMENT CORP. TOUS DROITS RÉSERVÉS.

COCHEZ LES BONNES RÉPONSES ET RENVOYEZ LE COUPON À L'ADRESSE SUIVANTE :

MAD MOVIES

JEU GRATUIT UNDERWORLD - 6 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM ..... PRÉNOM .....

ADRESSE .....

CODE POSTAL ..... VILLE ..... TÉL. .....

QUESTIONS

1. COMMENT S'APPELLE LE CHEF DES VAMPIRES. ?
   - ☐ VICTOR
   - ☐ HECTOR
   - ☐ CARL

2. DANS QUEL CAMP SE SITUE SÉLÈNE DANS LE FILM ?
   - ☐ LES VAMPIRES
   - ☐ LES LYCANS
   - ☐ LES CYCLOPES

3. COMMENT S'APPELLE L'ACTRICE PRINCIPALE D'UNDERWORLD ?
   - ☐ HELENA BECKINSALE
   - ☐ MARY BECKINSALE
   - ☐ KATE BECKINSALE

Extrait du règlement : Jeu gratuit sans obligation d'achat, du 10/05/2004 au 10/06/2004 ouvert à toute personne résidant en France métropolitaine à l'exception des membres du personnel des sociétés organisatrices et des membres de leur famille. Un seul bulletin de participation par participant et par foyer (même nom, même adresse). Les participants doivent renvoyer le bulletin de participation ou un bulletin de participation recopié sur papier libre avec leur nom, prénom et adresse avant le 10/06/2004 (cachet de la poste faisant foi) à l'adresse suivante : **Mad Movies - CPE 6 rue Rodier 75009 Paris**. Les réponses illisibles, incomplètes ou fausses seront considérées comme nulles. Le tirage au sort sera effectué en public le 14/06/2004 à midi au siège du magazine à rue Rodier 75009 Paris. Les gagnants du tirage au sort parmi les bonnes réponses seront prévenus par courrier ou par téléphone. Lots à gagner : **1 lecteur MP3 Jukebox Recorder 20 v2 Archos** et **20 DVD Underworld**. Il n'est pas prévu d'échange ni de contrepartie financière pour les lots gagnés.

La société Future Publishing France ne peut être tenue pour responsable de l'envoi des lots, des pertes de courrier ou des lots envoyés par voie postale, ni des lots gagnés, ni des conséquences liées à l'utilisation des produits gagnés. Tous les frais de participation au jeu (envoi des bulletins de participation et de demande de règlement) seront remboursés sur la base du tarif lent en vigueur (soit 0,20 € en timbre) sur simple demande écrite adressée au journal avant le 10/06/2004. Conformément à la loi informatique et libertés, les participants disposent d'un droit d'accès, de rectification et de retrait des informations les concernant.

→ par Bertrand ROUGIER

Paranoïa Agent

CE MOIS-CI, NOTRE RUBRIQUE EST CONSACRÉE À LA PREMIÈRE SÉRIE ANIMÉE RÉALISÉE PAR LE GRAND SATOSHI KON (PERFECT BLUE, MILLENIUM ACTRESS, TOKYO GODFATHERS). ÇA FAIT ENVIE, NON ?

Que les sceptiques se rassurent, ils ont deux bonnes raisons de ne pas être inquiets. D'abord, ***Paranoïa Agent*** ne constitue qu'une parenthèse dans la carrière de Satoshi Kon qui, au moment où vous lisez ces lignes, est déjà en train de travailler sur son nouveau long-métrage. Ensuite, comme vous pourrez le constater à la lecture de cet article, les 13 épisodes de ce show ne se contentent pas de s'inscrire dans la lignée des productions TV commerciales, mais sont aussi des spectacles populaires honnêtes, novateurs à défaut d'être inédits et surtout ambitieux, comme ***24 heures chrono*** ou ***Disparitions.***

Initialement, Satoshi Kon est un fan boy. Il devint fou d'admiration pour son aîné, Katsuhiro Otomo, lorsqu'il découvrit *Domu*, sans doute le manga le plus abouti qu'ait dessiné le papa d'*Akira*. Kon débuta alors une carrière de mangaka, ce qui lui permit d'appréhender par l'expérience les notions d'unité graphique, de découpage, d'ellipse et d'efficacité scénaristique, les trois premières citées étant beaucoup plus développées dans les mangas que dans les bédés occidentales. Puis, naturellement, Kon se vit offrir par son père spirituel, Otomo, sa première chance de travailler sur un film d'animation d'envergure (**Roujin Z**, où le jeune homme se charge du scénario). La collaboration entre les deux trublions se poursuivit avec **Memories** et **Perfect Blue**.

Ce que va retenir Kon des enseignements de son maître, c'est que l'inspiration naît souvent dans le saké ou le vin blanc, que la puissance d'évocation recelée dans les récits où s'imbriquent l'étrange, le rêve et la réalité demeure inégalée, et qu'il est nécessaire de porter à l'écran des personnages hauts en couleurs, qui sont tout sauf des caricatures, même s'ils peuvent évidemment être les chantres d'un stéréotype connu.

Déjà visibles dans tous les précédents longs-métrages de Satoshi Kon, les partis pris esthétiques, techniques et thématiques évoqués ci-dessus explosent dans ***Paranoïa Agent*** avec une force et un naturel déconcertants, surtout si l'on considère leur complexité. Il faut dire qu'à son habitude, Satoshi Kon a su s'entourer. D'abord, c'est dans le giron de Madhouse, studio qui depuis cinq ans produit des shows TV parmi les plus étonnants de l'archipel (***Card Captor Sakura, Trigun, X, Les Aventures du jeune Haneda***) que le cinéaste s'est installé, bénéficiant ainsi d'une infrastructure idéale.

Certes, cette fois-ci, Kon n'a pas collaboré pour le script avec Sadayuki Muraï (**Perfect Blue**, **Millenium Actress**), mais avec Seishi Minakami. Ceci dit, les deux scénaristes ayant œuvré de concert sur la série ***Boogiepop Phantom***, Kon n'a franchement pas eu de soucis à se faire. Seishi Minakami a parfaitement su tisser le canevas permettant au cinéaste de broder ses idées. Pour la musique, Kon a fait appel à Susumu Hirasawa, un artiste qu'il adore et avec lequel il ne cesse de travailler depuis leur première expérience commune sur **Millennium Actress**.

Paranoïa Agent conte l'histoire d'une galerie de personnages bien barrés, parmi lesquels une institutrice schizophrène, un flic ripoux, un beau garçonnet premier de la classe et egomaniaque, une otaku introvertie devenue artiste designer… et Shounen Bat (le gosse à la batte de base-ball), un jeune criminel portant des rollers couleur or et agressant exclusivement des personnes se trouvant dans un état nerveux proche de la dépression. D'ailleurs, lorsque Shounen Bat s'attaque à la dessinatrice Sagi Tsukiko, les spectateurs et les collègues jaloux s'interrogent quant à la réalité de l'agression…

Vous l'avez compris, ***Paranoïa Agent*** est une très jolie photographie de l'univers extrêmement riche de Satoshi Kon. L'introspection et la paranoïa (**Memories**), l'otakisme (**Perfect Blue**), la marginalisation (**Tokyo Godfathers**) et bien sûr l'imbrication torturée du réel dans l'imaginaire (et vice versa) sont des thèmes omniprésents. Au point que l'on pourrait imaginer que ***Paranoïa Agent*** est une œuvre testamentaire.

En effet, cette série permet à Satoshi Kon de faire le tour de ses obsessions, graphiques notamment, en revenant à un design proche de celui de **Perfect Blue**. Il n'est donc pas interdit de penser que l'auteur risque de changer de thématiques, ou d'univers, dans ses prochains films.

Reste que, pour l'instant, l'essentiel demeure : ***Paranoïa Agent*** est un spectacle élégant, complexe et captivant. Kon démontre comme à son habitude qu'il est possible d'imbriquer les uns

dans les autres les niveaux de lecture et de narration en demeurant cohérent. D'une certaine manière, on est pas très loin (en tous cas plus proche que jamais chez Kon) d'un univers lynchien avec, que le maître m'excuse, peut-être un avantage à Kon. En effet, si le cinéaste nippon parvient à toucher au même surréalisme que son collègue américain et atteint des sommets presque identiques de beauté plastique, il reste logique, social et politique quand son acolyte se contente souvent d'être onirique.

Paranoïa Agent est donc une série noble. C'est à dire qu'elle utilise pleinement les ressources de son format. Les épisodes ont tous en commun une ligne directrice, mais chacun d'entre eux exprime des points de vues neufs. Kon utilise les 13x26 minutes mises à sa disposition (soit environ 4 fois plus que dans un long-métrage) pour méticuleusement aborder tous les aspects des questions qu'il pose en préambule, et ceci sans roublardise, puisque le début et la fin de la série ont été clairement écrits avant le début de son développement (et non, il n'y aura pas de séquelle). On ne retrouve donc pas dans ***Paranoïa Agent*** les problèmes de redondances communs à la plupart des shows télés, même cultes. Encore un chef d'œuvre !

NEWS

On s'en doutait, c'est désormais officiel. **Ghost in the Shell : Innocence** vient d'être sélectionné en compétition au festival de Cannes. C'est bien sûr la première fois qu'un film d'animation japonais reçoit cet honneur. A priori, on pourrait s'en foutre un peu, et juger que cette sélection reste un pur effet d'annonce, mini coup d'éclat médiatique. Certes, sauf que le film est génial, qu'il est visuellement époustouflant, franchement

Qui seront

Les magazines de l'année 2004 ?

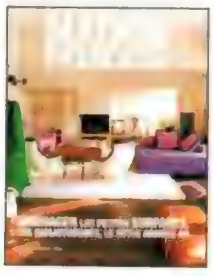
La presse magazine française est l'une des plus belles et des plus créatives au monde. **45 millions** d'entre vous, lecteurs réguliers d'un magazine, partagent cet avis.

Un jury rassemblant des personnalités du monde de la culture, de l'économie et des médias, sous la présidence de Philippe Labro, récompensera les reportages les plus talentueux, les couvertures les plus fortes... **bref, les meilleurs magazines.**

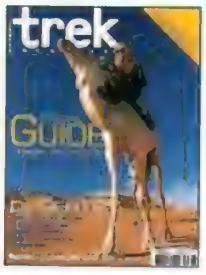
Les lecteurs ont eu aussi leur mot à dire en élisant, grâce à notre partenaire Carrefour, leur magazine préféré.

Ont été élus en 2003

Meilleur Magazine de Création



Meilleur Magazine de Passion



Meilleur Magazine de Découverte

Mention spéciale pour Les Inrockuptibles
hebdo > culture, télé, société
(Magazines d'information)

2003

Elu
Magazine de l'année
et Meilleur magazine de vie personnelle

2004

MAD MOVIES
sera-t-il le Magazine de l'année ?

Remise des prix
le jeudi 6 mai 2004
Les résultats seront accessibles dès le 7 mai sur le site Internet des
"Magazines de l'année":
www.spmi.info

Organisé et créé par le SPMI
en partenariat avec France 2
et avec le soutien de Carrefour

SPMI
SYNDICAT DE LA PRESSE MAGAZINE & D'INFORMATION

France 2 Carrefour

➜ par Yannick DAHAN

Sous les pavés...

CE MOIS-CI, DE L'HORREUR FAÇON RING MATINÉE D'EXPÉRIMENTATIONS CONCEPTUELLES, UN MULTIJOUEUR QUI DÉCHIRE, ET UN PUR FPS POUR BOURRINS AMATEURS DE GROS FLINGUES, DE BELLES PÉPÉES ET DE CHEMISES HAWAÏENNES. ÇA SENT BON LE RACOLAGE HARDCORE, MAIS ÇA N'EN EST PAS MOINS HABITÉ D'AUDACIEUSES INTENTIONS...

Forbidden Siren SONY/PS2

Les jeux d'infiltration stratégiques auront finalement mis du temps à s'extraire du cadre militaire auquel ils étaient généralement circonscrits. Sans doute parce que le gameplay inventé par Kojima dans **Metal Gear** (puis adapté à différentes sauces sur PC) interpellait toutes nos émotions en un perpétuel jeu de miroirs déstabilisant, il était évident néanmoins que d'autres développeurs allaient en comprendre la portée universelle. Aussi, après un **Manhunt** imposant calcul et discrétion au sein d'un monde cathodique désenchanté, et questionnant notre rapport à la barbarie, il fallait s'attendre à ce que le concept d'infiltration tactique touche d'autres univers et s'essaie à des genres codés auxquels sa spécificité peut donner de nouvelles dimensions interactives. À ce titre, **Forbidden Siren** s'inscrit clairement comme une nouvelle étape : redéfinition du survival horrifique mais avant tout petite révolution conceptuelle au sein d'un gameplay aux règles précises.

Mais ce n'est pas tant ses apparats graphiques, ni sa structure narrative qui font de **Forbidden Siren** une date. Certes, le jeu s'inspire avec brio de la vague des films de fantômes japonais, de **Ring** à **Dark Water**, dont l'imagerie ritualisée est la représentation allégorique des angoisses sociétales du Japon. Et il joue, de la même manière que les **Silent Hill**, de son refus net de toute exposition, nous plongeant d'emblée, sans explication, dans l'horreur pure, l'action conditionnant la progression narrative et non l'inverse. En une savante (mais pas nouvelle !) utilisation de la lumière et des bruitages, ne se retrouve-t-on pas d'entrée de jeu dans la peau d'un banal ado face à un flic zombie nous canardant subitement à l'orée d'un bois ? L'abandon du joueur comme postulat de base est une tendance récente qui participe pour beaucoup de l'angoisse distillée...

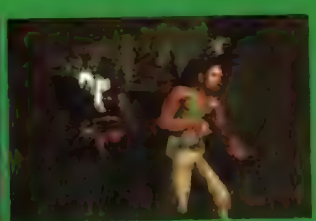
En réalité, au-delà d'une enluminure réussie, qui participe évidemment de l'adhésion immédiate au jeu (en particulier ce parti pris auteurisant de casser l'identification en multipliant nos avatars, qui plus est d'une banalité confondante), c'est un élément du gameplay en apparence anodin (un « gadget » a-t-on pu lire çà et là dans une presse aveugle !!) qui vient changer la donne, et pas seulement des genres en question : la Vision, un pouvoir spécial que vous obtenez au bout de quelques minutes de jeu. Sorte de radio de l'esprit, grésillante et imprécise, que vous devez régler avec un joystick, cette Vision vous permet de prendre le point de vue de toutes les créatures se trouvant dans les parages, humaines ou non ! Et comme le gameplay s'inspire des jeux d'infiltrations habituels (une map à passer, des ennemis aux champs de visions délimités... et votre intelligence tactique), cette option à choix multiples va être votre seul atout pour progresser dans le noir. Une option terrifiante qui, pour bien visualiser la chose, vous permet, par exemple, de prendre le point de vue d'un zombie s'approchant de vous !!

L'air de rien, sous son apparence anecdotique, cet ajout essentiel au gameplay donne les clés d'une nouvelle façon de concevoir l'interactivité. Les développeurs de **Forbidden Siren** sont peut-être les premiers à avoir réussi à reproduire la notion de mise en scène cinématographique dans un jeu, en donnant au joueur la responsabilité du découpage. Pour progresser, il faut alterner les différents points de vue possibles, comme on agencerait différents plans sur un banc de montage, créant des montées en crescendo dont le joueur est à la fois le créateur et la victime ! Il faut se voir avancer à pas de loup puis prendre le point de vue d'un zombie arrivant derrière votre personnage pour mesurer l'ampleur vertigineuse du concept.

Hélas, il faut bien reconnaître qu'au-delà de cette idée géniale, le jeu souffre de nombreux défauts qui risquent de rebuter les moins patients : interface peu intuitive où l'on passe son temps dans les menus, maniabilité moyenne, difficulté trop élevée, et j'en passe. Pour cette raison, **Forbidden Siren** rate de peu son rendez-vous avec l'Histoire. Expérience ludique incontournable, il est aussi un titre inégal, qui n'a pas su exploiter au maximum ses innovations. Reste un jeu pionnier en attente d'être reconnu comme tel !

UBI SOFT PERSISTE ET SIGNE
Farcry PC
Splinter Cell : Pandora Tomorrow PC

Là encore, pas assez de place pour vous parler en détail de deux titres importants à l'actif d'Ubi Soft, la société la plus prolifique en matière de jeux monstrueux ces derniers temps. Après **Prince of Persia** et **BGE** sur PS2, voici deux bombes sur PC qui renvoient aux oubliettes nombre de modes multijoueurs : l'inattendu **Farcry** et l'exposé **Pandora Tomorrow**. Ceux qui lisent ces lignes savent ce que je pense de **Splinter Cell** premier du nom, mais force est de reconnaître que le mode multijoueur proposé dans cette suite est tout bonnement hallucinant. Les idées simples étant comme toujours les meilleures, celle du jeu paraît évidente : un monde multijoueur dans lequel des avatars de Sam Fisher (adeptes de l'infiltration discrète donc) pourront affronter des mercenaires bourrins en vue subjective (façon FPS classique). Pour le coup, toutes les règles habituelles d'un conflit entre joueurs sont chamboulées et l'on assiste à une expérimentation en live d'un nouveau concept de jeu. À la manière d'**Alien Vs Predator**, où les caractéristiques de chaque race induisaient un gameplay spécifique, Pandora Tomorrow donne une nouvelle dimension au genre...



Farcry, quant à lui, tout en restant respectueux des règles usuelles du FPS, en fout plein les mirettes à ceux qui n'attendaient qu'**Half Life 2** et **Doom 3**. Visuellement magnifique (le jeu se déroule dans des îles où l'océan est plus vrai que nature !) et doté de maps gigantesques et incroyablement conçues, **Farcry** reprend les meilleures idées de tous les FPS existants et les pousse jusque dans leurs ultimes retranchements. Son véritable atout reste néanmoins la liberté d'action qu'il offre au joueur. Et pour une fois, le choix entre une approche bourrine ou une approche tactique existe réellement !! Si vous croyez que c'est impossible de vous jeter du haut d'une falaise en deltaplane en évitant les tirs nourris de 2 hélicos, puis de plonger dans l'eau pour éviter les balles avant de prendre discrètement vos ennemis à revers ou en les mitraillant frontalement à partir d'un véhicule blindé, **Farcry** vous prouve le contraire !

UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

Incroyablement gore, complètement barge et flirtant à la limite du porno, THE NECRO FILES 2 rejouira les amateurs de films barrés et laissera pantois de stupéfaction tous les autres ! DVD

AVERTISSEMENT : En raison du caractère dérangeant de ce film et de nombreuses scènes érotiques extrêmes, cette oeuvre est strictement interdite aux moins de 18 ans et déconseillée aux personnes sensibles.

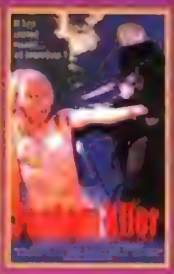
EDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

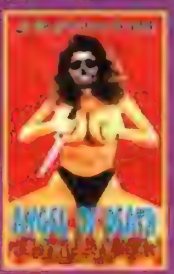
Viols à la perceuse, meurtres sanglants et sévices sexuels extrêmes parsèment ce film choc dont le seul objectif est de révulser d'effroi et de dégoût les spectateurs... y compris les plus endurcis ! DVD

AVERTISSEMENT : Ce film comporte des scènes de violence extrême associées à des scènes à caractère pornographique. En conséquence, cette oeuvre est strictement interdite aux moins de 18 ans et fortement déconseillée aux personnes sensibles.

EDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

www.uncutmovies.fr





Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS

Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 20 € la cassette VHS (SECAM) - OFFRE SPÉCIALE : 26 € le DVD (PAL/Zone 2)

FRAIS DE PORT (Colissimo suivi) : 1 à 3 articles - 5 € ; 4 articles et plus - PORT GRATUIT !

❑ PSYCHO SISTERS	❑ THE DEAD NEXT DOOR	❑ THE NECRO FILES[1]	❑ PREMUTOS	❑ INFANTRY OF DOOM
❑ BACK FROM THE DEAD	❑ THE BURNING MOON	❑ REDNECK ZOMBIES	❑ SCRAPBOOK[1]	❑ ANGEL OF DEATH[1]
❑ BLACK PAST	❑ PSYCHOS IN LOVE	❑ FANTOM KILER[1]	❑ PARTS OF THE FAMILY	❑ SKINNED ALIVE
❑ FANTOM KILER 2[1]	❑ FLESH EATING MOTHERS	❑ THE DARKNESS BEYOND	❑ DEMONIUM	❑ I PISS ON YOUR GRAVE[2]
❑ TERROR TOONS	❑ UNKNOWN BEYOND (DVD)	❑ DEATH FACTORY (DVD)	❑ UNHINGED (DVD)	❑ THE SHUNNED HOUSE (DVD)
❑ FANTOM KILER 3[1] (DVD)	❑ NIKOS THE IMPALER (DVD)	❑ ROSSA VENEZIA[3] (DVD)	❑ THE NECRO FILES 2[3] (DVD)	

Je désire recevoir les articles cochés et ci-joint mon règlement de _____ € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____ Ville : _____

(1) Déconseillé aux moins de 16 ans - (2) Déconseillé aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites

(3) Strictement interdit aux moins de 18 ans. Contient des scènes à caractère pornographique. En commandant cet article je certifie implicitement être majeur.

Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ.

➜ par Cédric DELELÉE et Stéphane MOÏSSAKIS

JERRY GOLDSMITH AT 20th CENTURY FOX

VARESE

Épuisé en dix jours, et ce avant même d'avoir été mis en vente, ce coffret annoncé par Varese comme l'événement du siècle est, en fin de compte, moins exceptionnel que prévu. Certes, l'objet est luxueux : six CD, regroupant des extraits de la quasi-totalité des scores écrits par Goldsmith pour la Fox, dont une flopée d'inédits, c'est excitant. Mais il s'avère que trois des CD sont occupés par des titres déjà disponibles : même si les morceaux sont bien choisis et qu'on y trouve certains scores épuisés ou limités (**Le Crépuscule des aigles**, **Belles de l'Ouest**, **Justine**, **À couteaux tirés**, **Magic**, **L'Autre**, **Satan mon amour**), les die-hard fans du compositeur, pour qui le coffret a été conçu, les possèdent déjà dans leur version intégrale (surtout quand il s'agit de classiques comme **Patton**, **La Canonnière du Yang-Tsé**, **La Planète des singes**, **Rio Conchos**, **Les 100 fusils** ou les trois **Malédiction**). Ensuite, les douze scores inédits répartis sur les trois CD suivants ne le sont pas tous : le prologue de **L'Extase et l'agonie** existe déjà (réenregistré par Goldsmith) chez Intrada, **L'Express du colonel Von Ryan** est paru chez Tsunami (album considéré comme illégal aux USA mais officiel en Europe), **L'Homme le plus dangereux du monde** fut jadis édité par Silva, **Alien** existe en piste isolée sur DVD, et **La Disparue** eut les honneurs d'un « promo » il y a quelques années. Certes, l'avantage est qu'ici on découvre une version soit originale, soit supérieure au niveau sonore, mais n'inclure que quinze minutes d'**Alien** alors que tout le monde attend une intégrale est un peu limite (on suppose que Varese la sortira plus tard). Pour ce qui est du reste, on trouve quelques titres très recherchés (**Shock Treatment**, **Fate is the Hunter**, **Le Détective**, **Les Survivants de la fin du monde**, **Anna et le Roi**), et d'autres plus négligeables, qui font regretter l'absence de **Bandolero**, **La Rançon**, **Capricorn One**, **Ces Garçons qui venaient du Brésil** et **Les Nuits avec mon ennemi** (inaccessibles pour des raisons de droits). Mais entrons dans le détail des inédits, qu'ils soient réels ou non.

Composé pour le prologue de **L'Extase et l'agonie**, film sur Michel-Ange mis en musique par Alex North, « The artist who did not want to paint » est une pièce en cinq mouvements gorgée de romantisme latin, illuminée par des crescendos divins et frémissant d'une passion épique qui chavire le cœur et les sens. Ces douze minutes d'une beauté incandescente sont peut-être la plus belle composition de Goldsmith. **Shock Treatment** s'inscrit dans la lignée expérimentale de **Satan mon amour** et des scores de Goldsmith pour **La 4e dimension**, et pourrait se définir comme un mélange entre le Rozsa de **La Maison du Dr. Edwards** et Herrmann. Violons aux maléfiques plaintes reptiliennes, theremin, cloches, effets électroniques, la mixture, à la fois virtuose et inquiétante, va jusqu'à évoquer **La Planète des singes** dans l'agressif « Nelson's escape », où pulsent un piano galopant, des cordes agitées et des percussions primitives. **Fate is the Hunter** propose un joli thème pastoral, qui rappelle à la fois **Un coin de ciel bleu** et le récent **Loin du Paradis** de Bernstein : vieillot, mais agréable. **L'Express du colonel Von Ryan**, dont les motifs rythmiques annoncent **Rambo**, est un peu **La Grande évasion** version Goldsmith : martial, enjoué voire cartoonesque, puis tragique, voire les trois à la fois. Si Goldsmith est aujourd'hui une légende, c'est aussi parce qu'il est un caméléon apte à s'adapter à tous les genres, y compris lorsqu'ils sont abordés dans un seul et même film.

Spys fut mis en musique par Goldsmith pour le territoire américain, après que John Scott se soit chargé de la version européenne. Ouvertement parodique, le score, avec ses synthés seventies, ses écarts folkloriques et ses percussions pop, est une curiosité amusante à ranger aux côtés des **Flint**. On s'attaque à plus costaud avec **L'Homme le plus dangereux du monde**, qui marie les accords asiatiques de **La Canonnière du Yang-Tsé** et la férocité de **La Planète des singes** dans une partition exceptionnelle. Le jazzy et mystérieux **Détective**, dans le sens où il s'agit d'un brouillon de **Chinatown** et de **L.A. Confidential**, est forcément moins impressionnant, mais son côté hard boiled reste convaincant. Les extraits d'**Alien** sont divisés en deux parties : le « main title » entendu dans le film (Goldsmith ayant préféré inclure une version alternative sur l'album original), et une suite rassemblant dix minutes de passages inédits, très représentatifs du résultat final. C'est le Goldsmith de **Star Trek** et de **Legend** qu'on y retrouve, soit un génie en pleine possession de son art pour une musique qui, aujourd'hui encore, cloue au sol et reste inégalée.

Très attendu, **Les Survivants de la fin du monde** est enfin exhumé, mais sans ses parties synthétiques. Trompettes martiales, cordes élégiaques, rythmes hargneux et saccadés qui préfigurent **L'Ultimatum des trois mercenaires** et **L'Inévitable catastrophe**, thème final lumineux qui annonce celui des **Nuits avec mon ennemi**, c'est encore une fois la preuve que Goldsmith est capable du meilleur, y compris sur de sombres daubes (dont il profite en général pour expérimenter de nouvelles techniques orchestrales ou tester des motifs destinés plus tard à devenir des thèmes à part entière). Écrit pour la télé, ***Anna et le Roi*** est un score intimiste et printanier, une sorte de comptine délicate où l'on retrouve quelques-uns des accords asiatiques de **La Canonnière du Yang-Tsé** : pas renversant, mais très agréable. Autre production destinée au petit écran, ***A Tree Grows in Brooklyn*** offre un gentil score mélo dominé par le violon, la flûte et la harpe : à noter que dans un morceau, on entend très distinctement le love theme du **Robin des Bois** de Kamen joué au piano ! Enfin, à l'instar de **Malice**, **La Disparue** est une relecture brillante de **Basic Instinct**, à tel point qu'on se demande si Goldsmith n'y a pas recyclé des morceaux rejetés par Verhoeven, notamment lors de passages d'action d'une fureur percussive atomisante.

Vu le prix rédhibitoire du coffret (150 euros), Varese a pris la peine d'inclure un booklet de 64 pages tout en couleur qui résume chaque film et décrit chaque score avec clarté et précision. Un objet culte, donc, qui devrait atteindre des sommes astronomiques étant donné son statut de collector ultime, et ce malgré les réserves qu'on peut y apporter.

C.D.

NEWS

Douloureux mois de mai pour le porte-monnaie scoromane, jugez plutôt : le 4 mai Van Helsing (Alan Silvestri, Decca) (ce fil, le très attendu Troy de James Horner (Sony) et aussi deux scores celtiques avec Bobby Jones (Horner again, Varese) et Laws of Attraction (Ed Shearmur, Lakeland : il va par ailleurs signer le score de Sky Captain and the World of Tomorrow). Le 18, trois rééditions massive : La Poursuite impitoyable et Danse avec les loups (John Barry, Legacy), ainsi que Le Bon, la brute et le truand (Ennio Morricone, Capitol), tous en expanded versions, sans oublier une « petite » nouveauté avec Le Jour d'après (Harald Kloser, Varese). Le 25, arrivée du troisième Harry Potter (John Williams, Atlantic). On termine en précisant qu'il y aura aussi deux Harry Gregson-Williams (Man on Fire et Shrek 2).

KILL BILL VOL. 2

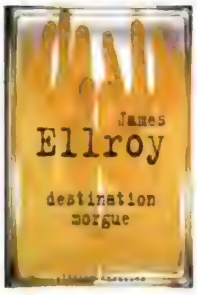
MAVERICK

Sorti de quelques standards de Shivaree (« Goodnight Moon »), Charlie Feathers (« Can't Hardly Stand It ») et un Johnny Cash récemment disparu auquel Tarantino rend hommage (« A Satisfied Mind », ces deux derniers morceaux concernant d'ailleurs le personnage de Budd), on ne peut pas dire que la BO de **Volume 2** soit du même effet euphorisant que celle consacrée à **Volume 1**. Et pour cause, comme vous l'avez peut-être lu dans la critique page 40, c'est comme s'il ne s'agissait plus du même film. Plus chargé en émotions diffuses et en violence instantanée, **Volume 2** se paye donc une musique à son image. Trois morceaux de Morricone (tirés du **Bon, la brute et le truand**, **Il Mercenario** et **Navajo Joe**) viennent confirmer l'aspect western italien du film, tandis qu'un « About Her » (Malcolm McLaren) sert tout autant le pendant émotionnel, mais de façon plus directe. Mais comme c'était déjà le cas pour le **Volume 1**, il manque ici plusieurs morceaux utilisés dans le film, certains de Morricone, le « end title » de **Les Durs** (**Three Tough Guys**) composé par Isaac Hayes (et utilisé de façon jouissive sur un combat contre Pai Mei), des compositions originales de Robert Rodriguez et The RZA (même si la BO propose un inédit en plage cachée) et même un morceau intitulé « The Road to Salina » composé par un certain Christophe (oui, oui, celui auquel vous pensez !). Pour les plages restantes, ça se partage entre morceaux instantanément jouissifs (extraits des B.O. composées par Luis Bacalov pour **Meurtres au soleil**/**Summertime Killer**, et par John Barry pour **La Poursuite impitoyable**/**The Chase**), dialogues extraits du film, sonorités latines qu'il n'était pas forcément nécessaire de sortir de leur contexte (« Tu Mira » de Lole Y Manuel, « Malaguena Salerosa » de Chingon) et le retour de Meiko Kaji (« Urami Bushi »).

S.M.

SANG D'ENCRE

→ par Arnaud BORDAS et Fathi BEDDIAR



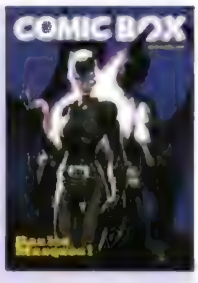
Destination morgue

JAMES ELLROY - RIVAGES - 289 PAGES - 19,50 €

En attendant la conclusion frappante de la trilogie *Underworld U.S.A.*, toi, le fan de James Ellroy, tu pourras toujours dévorer en guise d'entrée le recueil *Destination morgue*. Véritable festival de travers fascinants, où l'obscène tutoie le grandiose avec une aisance flagrante, tu trouveras dans ce livre à boire et à manger, ô toi grand amateur de sensationnel et de perversités perverses ! Avec des chapitres aux titres aussi éloquents que *Où je trouve mes idées tordues*, *Ma vie de branleur* ou encore *Le Petit salopard : l'affaire Robert Blake*, le demon dog de la littérature se surpasse dans l'art du passage au crible et de l'humour déluré. Mais encore, tu pourras aussi voyager au pays des émotions intimes du géant angeleno à travers les chapitres *Stéphanie*, *Un sérieux doute* et *Sport sanglant*, qui font la part belle à ses obsessives obsessions : le crime, la rédemption et la boxe ! Pour couronner le tout, tu pourras aussi consommer sans modération la nouvelle *Un baisodrome à Hollywood*, dont le titre vaut à lui seul le détour ! Souviens-toi, cher lecteur, tu l'as lu ici en premier – silence et discrétion, vite fait, bien fait, ça ne sera pas répété, et très « indiscret » ! F.B.

Comic Box annuel # 3

OUVRAGE COLLECTIF - ÉDITIONS USA - 100 PAGES - 15 €.



Notre éminent collaborateur Fabrice Sapolsky, alias Sapolsky Captain (en fait personne ne l'appelle comme ça mais bon, j'aime bien donner des surnoms idiots), continue, avec toute son équipe, à entretenir le flambeau de la cause comic book en publiant le troisième Comic Box annuel. Cette nouvelle livraison est dotée d'un sommaire particulièrement riche, articulée autour de 5 grands dossiers : les comics et la guerre, l'influence du manga sur le comic book, les filles et les comics, le post-superhéroïsme et les rapports entre l'Europe et les bédés ricaines. Le tout saupoudré d'une iconographie comme d'habitude somptueuse et d'interviews mastocs (Joe Kubert, Grant Morrison, Chris Claremont...). Bref, de quoi devenir un fan de comics intelligent et cultivé. Seul regret : il va falloir attendre un an maintenant... A.B.

Roadmaster

STEPHEN KING - ALBIN MICHEL - 444 PAGES - 22 €

Si l'on excepte la conclusion à venir de sa saga *La Tour sombre*, *Roadmaster* serait donc le dernier roman du maître de Bangor. Quelques fossoyeurs un peu trop empressés ont donc profité de cette retraite annoncée pour dénigrer le manque de renouvellement du bonhomme et pour capitaliser sur son essoufflement imaginatif qui justifierait donc son choix. Heureusement, il n'en est rien. Après cette monstrueuse épopée de l'horreur qu'était *Dreamcatcher*, le King revient avec un roman en sourdine, un drame humain cantonné dans un petit commissariat rural, où une Buick 8 Roadmaster mystérieuse, venue de nulle part et semblant être une porte ouverte sur une autre dimension, va modifier sur une vingtaine d'années le quotidien d'une poignée de flics. Au-delà de cette intrigue assez simple et des qualités auxquelles l'auteur nous a habitués (sens du détail, de l'observation et de l'empathie), *Roadmaster* est un passionnant exercice de style à la Faulkner (on pense notamment à *Sanctuaire*), qui alterne les chapitres-flash-backs narrés à la 3e personne et ceux se déroulant « aujourd'hui », racontés à la 1re personne par les différents personnages de l'histoire. Le tout restant parfaitement linéaire et haletant, par la grâce du talent évidemment. Alors oui, on pense peut-être à *Christine* (qui n'est pas un grand King, soit dit en passant), les thèmes abordés n'ont rien de révolutionnaire et l'univers de l'auteur est toujours le même, mais bon sang, quel tour de force ! Franchement, des fins de carrière comme ça, on en redemande. A.B.

MOVIES 2000
La librairie du cinéma
DVD zone 2 neufs

20 € 10 € 20 € 25 €
DVD collector Lucio Fulci disponible mi-mai à 15 €
DVD zone 2 disponibles à partir de 6 €
DVD imports disponibles à partir de 5 €
DVD ASIATIQUES NEUFS

60 € 25 € 35 € 25 €
DVD ZONE 1

35 € 35 € 35 € 35 €
MOVIES 2000 achète vos DVD, revues de cinéma, affiches, photos, fanzines...
La vente par correspondance est désormais assurée.
Appellez le 01 45 26 81 20
49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS
(MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM
OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 13H30 À 19H30

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm** / **X-Tro** / «Les Demeures du fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups** / **Dune** / **Greystoke** / **Rocky Horror Picture Show** / David Lynch / «Les Films après la Bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 **Gremlins** / **Phenomena** / **2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho-Killers» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

36 **Re-Animator** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Lifeforce** / **Planète Interdite** / «Le Peplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3** / **Legend** / dossier «Sang pour sang gore» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur** / **La Chair et le Sang** / **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** /

41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond** / **L'Invasion Vient de Mars** / **Poltergeist 2** / **Rencontres du 3ème Type** / «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens** / **Critters** / **Les aventures de Jack Burton** / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Evil Dead** / ***Le Prisonnier*** / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi comiques»...

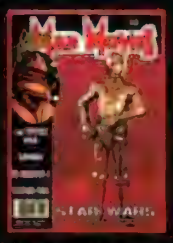
45 Avoriaz 1987 / **La Mouche** / **From Beyond** / **Jason le Mort-vivant** / int. Stuart Gordon...

46 **King Kong 2** / **Street Trash** / **Démons 2** / **L'Exorciste** / «Les singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2** / **Freddy 3** / **Indiana Jones** / **Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

48 **Hellraiser** / **Les Sorcières d'Eastwick** / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop** / **Hidden** / **Les Maîtres de l'Univers** / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...



54 **Bad Taste** / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / «**Vendredi 13** / l'hécatombe» / int. Peter Jackson...

55 **Chinese Ghost Story** / **Le Blob** / **Roger Rabbit** / **Bad Taste** / «Freddy, le

60 «Georges Lucas: la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja** / **Darkman** / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal** / **Henry** / **Highlander 2** / **Les Feebles** / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 **Predator 2** / **Edward aux Mains d'Argent** / **Massacre à la Tronçonneuse 3** / **Akira** / ***Twin Peaks*** (série)...

71 **Terminator 2** / **Akira** / **Hardware** / **Ça** / **La Nuit des Morts-Vivants**...

72 **Les Feebles** / **RoboCop 3** / **Freddy 6** / dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2** / **Rabid Grannies** / **Fisher King** / int. Terry Gilliam...

74 **Evil Dead 3** / **Rocketeer** / **Freddy 6** / **Hellraiser 3** / **T2**...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2** / **Freddy 6** / **Le Sous-sol de la Peur**...

76 **Le Festin Nu** / **Nosk** / **Brain Dead** /

La Famille Addams / int. Cronenberg, Soleiberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3** / **Batman le Défi** / **Universal Soldier** / ***Indiana Jones*** TV / **Twin Peaks** / **Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi** & **Alien 3** / **Les Aventures d'un Homme Invisible** / **Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampires» / les Fx de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

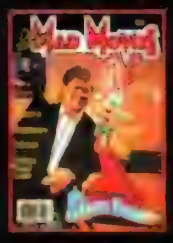
Picture Show / David Lynch / «Les Films après la Bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 **Gremlins** / **Phenomena** / **2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho-Killers» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

36 **Re-Animator** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Lifeforce** / **Planète Interdite** / «Le Peplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3** / **Legend** / dossier «Sang pour sang gore» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur** / **La Chair et le Sang** / **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** /



mythes» / «Empire : grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4** / **Beetlejuice** / **Willow** / **Aux Frontières de l'Aube** / **Elvira** / les Fx d'**Evil Dead 2**...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob** / **Invasion Los Angeles** / **Hellraiser 3** / **Faux-semblants**...

58 **Invasion Los Angeles** / **La Mouche 2** / **Munchausen** / Cronenberg : interview et dossier...

59 **Batman** / **Hellraiser 2** / **La Mouche 2** / la série TV **Freddy**...

60 **Freddy 5** / **Re-Animator 2** / **Society** / **Abyss** / «Les mécanos du Fantastique»...

61 **Batman** / **Indiana Jones et la Dernière Croisade** / **Abyss** / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «ILM : La grande illusion» / **Batman** / **Re-Animator 2** / **RoboForce**...

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre** / **Leviathan** / **Society** / **Re-Animator 2** / **Halloween 4**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal** / ***Freddy TV*** / **Basket Case 2** / **Frankenhooker**...

65 **Total Recall** / **Akira** / **Tremors** / **Halloween 4** / Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2** / **Freddy 5** / **Highlander 2** / **Maniac Cop 2** / **Star Trek 5**...

67 **Total Recall** / **RoboCop 2** / **Dick Tracy** / **Sailor et Lula** / int. Verhoeven, Irvin Kershner...

La Famille Addams / int. Cronenberg, Soleiberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3** / **Batman le Défi** / **Universal Soldier** / ***Indiana Jones*** TV / **Twin Peaks** / **Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi** & **Alien 3** / **Les Aventures d'un Homme Invisible** / **Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampires» / les Fx de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula** / **Brain Dead** / **Candyman** / **Hellraiser 3** / **Evil Dead 3**...

82 **Fortress** / **Trauma** / ***Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante...

83 **Last Action Hero** / **Necronomicon** / **Body Snatchers** / **Phantasm 3**...

84 **Jurassic Park** / int. carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***...

85 Spécial Dinosaures : du **Monde Perdu** à **Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man** / **Mask** / **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Accion Mutante**...

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3** / **L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garous» / **Wolf** / tous les **Hurlements** / **Body Melt**...

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... / **Body Bags** / **The Crow** / la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman / Superhaut***...

91 Dossier «Manga» / **Wolf** / **Tetsuo** / **Mask** / **Ed Wood**...

92 **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Entretien avec un Vampire** / **Freddy 7** / Ishiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate** / **L'Antre de la Folie** / **Freddy 7** / **Highlander 3**...

94 **Dellamorte Dellamorte** / int. carrière Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood** / **Batman Forever** / **Freddy 7** / **Porco Rosso** / int. carrière de Fred Olen Ray...

96 **Judge Dredd** / **Tank Girl** / **Congo** / **Le Village des Damnés** / **The Kingdom**...

97 ***X-Files*** / **Waterworld** / **La Mutante** / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files*** / **Johnny Mnemonic** / **Une Nuit en Enfer** / ***Hercule*** TV...

99 Gérardmer 1996 / **Seven** / **The Crow 2** / **L'Armée des 12 Singes**...

100 **SPECIAL N°100 : LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES.** ***X-Files*** / **Toy Story**...

101 **Independence Day** / **Une Nuit en Enfer** / **Heavenly Creatures**...

102 **N° SPECIAL** ***X-Files*** / **Dangereuse Alliance** / **Planète Hurlante** / **Crash** / **Sang-Nu...100 pages**

103 **Independence Day** / **Multiplicity** / **Starship Troopers** / **Toxi Hark**...

104 ***X-Files*** / ***Millennium*** / **L.A. 2013** / **Disjoncté** / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks !** / **Fantômes contre Fantômes** / **Ghost in the Shell** / **Last Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale** / **Le Maître des Illusions** / int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le 5ème Elément** / **Alien la Résurrection** / **Hellraiser 4** / **Anaconda** / **Shining TV**...

108 **Men in Black** / **Scream** / **Batman & Robin** / rétro **Godzilla** / int. Wes Craven...

109 **Volte/Face** / **Le Monde Perdu** / **Contact** / **Mimic** / **Vampires** / ***Millennium***...

110 **Alien la Résurrection** / **Starship Troopers** / **X-Files le Film** / **Spawn**...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers** / **Postman** / **Souviens-toi... l'Eté Dernier**...

112 **Vampires** / **Gattaca** / **Le Loup-garou de Paris** / **Dark City** / **Halloween 6**...

113 **Godzilla** / **Dark City** / **Un Cri dans l'Océan** / **Wishmaster** / **Blade**...

114 **Scream 2** / **Armageddon** / ***X-Files*** / ***Millennium*** / **Las Vegas Parano** / **La Mutante 2**...

115 **Godzilla** / ***X-Files le Film*** / **Truman Show** / **Small Soldiers** / «Métro gores»...

116 **Blade** / **Halloween : 20 ans après** / ***Buffy*** / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1** / **Psycho** / **Virus** / **1001 Pattes**...

118 **Matrix** / **La Fiancée de Chucky** / **Cube** / **eXistenZ** / **Urban Legend** / dossier «Slashers»...

119 **Matrix** / **Wild Wild West** / **The Faculty** / **Mon Ami Joe** / «La série Z à la française»...

120 **La Momie** / **Wild Wild West** / **Le 13ème Guerrier** / **Blair Witch** / **Vorace**...

121 **Star Wars Episode 1** / **Hantise** / **Jin-Roh** / **Perfect Blue** / **Princesse Mononoke**...

122 **Sixième Sens** / **La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de trouille»...

123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow** / **Peur Bleue** / **Princesse Mononoké**...

124 **Scream 3** / **Mission to Mars** / **Faust** / **Hypnose** / ***Resident Evil 3***...

125 **Le Seigneur des Anneaux** / **Mission to Mars** / dossier «Killers Superstars» / rétro **Blair Witch**...

126 **X-Men** / **Le Pacte des Loups** / **Pitch Black** / **Destination Finale**...

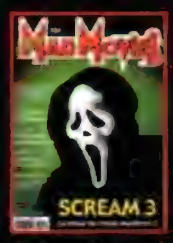
127 **L'Homme sans Ombre** / dossier «L'homme invisible» / **The Cell** / **Scary Movie** / **Gemini** / rétro **Hellraiser**...

128 **Blair Witch 2** / **Donjons et Dragons** / **Planète Rouge** / ***Sen No Kaï*** / «Hommage à la Hammer»...

129 **Spiderman** / **Le Pacte des Loups** / **Rollerball** / **Tomb Raider** / dossier «***Trauma***»...

130 **Le Seigneur des Anneaux** / **Le Couvent** / **Intuitions** / dossier «Drama»...

131 **Le Retour de la Momie** / **Ghosts of Mars** / **Legend of Zu** / dossier Monnies / **Pearl Harbor**...



SCREAM 3

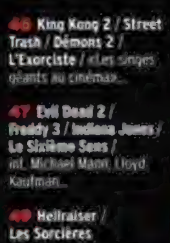
124 **Scream 3** / **Mission to Mars** / **Faust** / **Hypnose** / ***Resident Evil 3***...

125 **Le Seigneur des Anneaux** / **Mission to Mars** / dossier «Killers Superstars» / rétro **Blair Witch**...

«Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator** / **La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

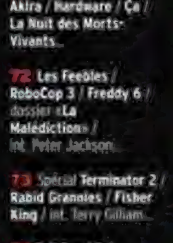
40 **Highlander** / **Re-Animator** / **Link** / ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** / «Hitchcock» / int. Christophe Lambert...



51 Avoriaz 1988 / **RoboCop** / **Opéra** / **Hellraiser** / **Hidden** / int. Paul Verhoeven...

52 **Running Man** / **Hellraiser** / **Hidden** / **Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer** / **Aux Frontières de l'Aube** / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

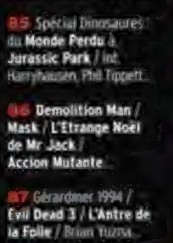


La Famille Addams / int. Cronenberg, Soleiberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3** / **Batman le Défi** / **Universal Soldier** / ***Indiana Jones*** TV / **Twin Peaks** / **Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi** & **Alien 3** / **Les Aventures d'un Homme Invisible** / **Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampires» / les Fx de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

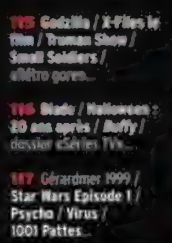


90 **The Crow** / les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman / Superhaut***...

91 Dossier «Manga» / **Wolf** / **Tetsuo** / **Mask** / **Ed Wood**...

92 **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Entretien avec un Vampire** / **Freddy 7** / Ishiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate** / **L'Antre de la Folie** / **Freddy 7** / **Highlander 3**...



120 **La Momie** / **Wild Wild West** / **Le 13ème Guerrier** / **Blair Witch** / **Vorace**...

121 **Star Wars Episode 1** / **Hantise** / **Jin-Roh** / **Perfect Blue** / **Princesse Mononoke**...

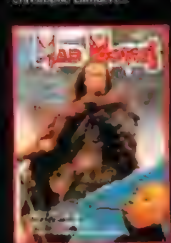
122 **Sixième Sens** / **La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de trouille»...

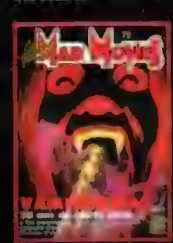
123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow** / **Peur Bleue** / **Princesse Mononoké**...

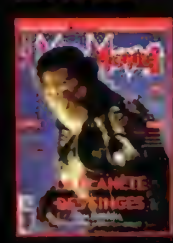
132 **Le Seigneur des Anneaux** / **Tomb Raider** / Les bombes sexuelles du fantastique / dossier Jet Li...

133 **Final Fantasy** / **Jurassic Park 3** / **La Planète des Singes** / **A.I.** / poster **Final Fantasy**...

134 **La Planète des Singes** / **Vidocq** / **Avalon** / **Samourais** / dossier Terry Gilliam...







135 A.I. / From Hell / The One / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

Donnie Darko / «Les visages de Jack l'Eventreur» / «Tokyo Underground»

Metropolis / «L'esprit comic-book en 30 films»

Kill Bill / Jeepers Creepers 2 / The Ring / Seijun Suzuki / int. carrière Jack Hill

Cabin Fever / Leeches / Speed Demon / Darkness Falls / Scarecrow / Les fantômes japonais / int. carrière Larry Cohen

163 Dossier Les Evénements de la rentrée : Kill Bill, Hero, Blueberry, Le Retour du roi, Freddy Vs Jason, Underworld, Matrix Reloaded / Animatrix / Basic / X-Men 2 / 28 Jours plus tard

167 Dossier Freddy contre Jason / The Texas Chainsaw Massacre / May / Infernal Affairs / Mystic River / Bad Boys 2 / Hommage à Charles Bronson / int. carrière John Phillip Law (1ère partie)

Les Rivières Pourpres 2 / Battle Royale 2 / The Card Player / Bloodgnome / int. carrière Enzo G. Castellari (1ère partie)

137 Rollerball / Monstres et Cie / The One / Peter Jackson : de Z à A

138 Dossier Le Seigneur des Anneaux / Les Autres / 13 Fantômes / Gérardmer 2002

139 Dossier From Hell / Spiderman / Versus /

Mes chers voisins / «Nos 30 ronars assumés»

145 Dossier Minority Report / Windtalkers / SimOne / Signes / Blood Feast 2 / int. carrière Ray Harryhausen

146 Dossier Signes / Halloween resurrection / eXistenZ / Terminator 3 /

Nemesis / Les films comic-books ratés / int. carrière Shinya Tsukamoto

152 Dossiers Evil Dead et Maléfique / X-men 2 / House of the Dead / Animatrix / Dreamcatcher / Destination finale 2 / Génération Evil Dead : le fantastique à l'économie / AFM 2003

158 Dossier Hellboy / Dossier Kill Bill Volume 1 / Matrix Revolutions / Gothika / Zatoichi / Le Monde de Nemo / S.W.A.T. / Alien / Flesh for the Beast / Slashers / int. carrière John Phillip Law (2ème partie)

159 Dossier Le Retour du Roi / Mindhunters /

160 Dossier Massacre à la tronçonneuse / Dossier Gérardmer 2004 / Spider-Man 2 / Gothika / Dead or Alive 1, 2, 3 / Jeepers Creepers 2 / int. carrière Enzo G. Castellari (2ème partie)

161 Dossier Van Helsing / Dossier Blueberry / Manson Family / Big Fish / Paycheck / Open Range / L'Hirondelle d'or / Cheng Pei Pei / Cannibal Holocaust / int. carrière Ruggero Deodato (1ère partie)

162 Dossier May / Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban / Immortel / Agents Secrets / Kiki, la petite sorcière / Alive / Araqami / Azumi / Romasanta / The Unliving / Screaming Dead / int. carrière Ruggero

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* Movies n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés). Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter et n°2 Jackson. France : **7,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :
Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM PRÉNOM
ADRESSE
CODE POSTAL VILLE
PAYS

Date d'expiration Mois/Année

Date et signature obligatoires

VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR www.mad-movies.com, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES										
29	32	33	34	36	37	38	39	40	41	42
43	44	45	46	47	49	50	51	52	53	54
55	56	57	58	59	60	61	62	63	65	66
67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77
78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88
89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99
100	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110
111	112	113	114	115	116	117	118	119	120	121
122	123	124	125	126	127	128	129	130	131	132
133	134	135	136	137	138	139	140	141	142	143 couverture Spiderman
143 couverture Blade II	144	145	146	147	148	149	150	151	152	153
154	155	156	157	158	159	160	161	162		

☐ Hors série n°1 John Carpenter
☐ Hors série n°2 Peter Jackson

☐ «Conformément à la loi informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.

Tout savoir sur l'actualité des DVD chaque mois

Fantasticguide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 52

A CHINESE ODYSSEE PART ONE - PANDORA'S BOX

1994. RÉAL.: JEFF LAU CHUN-WAI. INT.: STEPHEN CHOW SING-CHI, NG MAN-TAT, YAMMIE NAM KIT-YING, KAREN MOK MAN-WAI, KONG YEUK, LUK SU-MING. PROD.: ART TOP MOVIE PRODUCTIONS. HONG-KONG.

Fresque haute en couleurs tirée du roman classique *A Journey to the West*, où s'affrontent diverses forces surnaturelles représentant à la fois le Bien et le Mal. Les combats aériens touchent au surréalisme, les duels de magie se succèdent et les plus incroyables personnages se mêlent à l'action, le plus souvent sur le ton de la comédie pure : le guerrier myope qui tape toujours à côté, les hommes-porcs (salut !), la femme-araignée pourvue de ses huit pattes, le roi des singes, un démon (immobilisé dès qu'on l'embrasse !), et encore cet homme-buffle géant à l'humour percutant (« *Salope, tu marches sur mes intestins !* » hurle-t-il en pleine bagarre contre la jeune fantôme…). Dans la confusion générale, le héros découvre à la fois sa condition de roi singe réincarné et une boîte de Pandore capable de le ramener cinq siècles en arrière, c'est-à-dire précisément d'où il venait ! Une simple astuce du script pour mieux embrayer sur le second épisode :

A Chinese Odyssee, l'homme buffle !

A CHINESE ODYSSEE PART TWO - CINDERELLA

1994. RÉAL.: JEFF LAU CHUN-WAI. INT.: STEPHEN CHOW, NG MAN-TAT, LAW KAR-YING, ATHENA CHUN YUN, ADA CHOI SIU-FUN, KONG YEUK, LUK SU-MING. PROD.: ART TOP MOVIE PRODUCTIONS. HONG KONG.

Nous reprenons l'antenne cinq siècles plus tôt. La réincarnation du Roi des singes ne songe qu'à revenir dans le présent, mais se heurte à quelques guerriers autrefois ridiculisés par son ancêtre. Pourra-t-il à la fois changer le passé et revenir à son époque ? Jeff Lau nous propose là un sujet plus abouti. L'action, la tragédie, le romantisme et la comédie s'y fondent de façon plus naturelle, toujours sublimés par une photographie magnifique, l'équipe ayant tourné les deux volets à la suite. Le Fantastique y conserve sa large part avec une palette de personnages extraordinaires et des péripéties confondantes : combats aériens, femme changée en chien, guerrier armé d'une plume géante qui balaie de son souffle les adversaires, Roi singe

repoussant ses agresseurs d'éternuements vigoureux ou même à coups de solides flatulences (guerre et pets, donc… bonjour la finesse !).

CHINESE TORTURE CHAMBER

1994. **MAN QUING SHI DA KU XING**. RÉAL.: BOSCO LAM. SCÉN.: CHEUK PING. INT.: LAWRENCE NG, KWONG LEUNG, YVONNE YUNG-HUNG, CHING MAI, KING-TANG YUEN. PROD.: WONG JING'S WORKSHOP. HONG KONG.

Curieux film, mêlant l'humour, l'érotisme et le sadisme, dont l'action se situe en pleine Chine médiévale. Le ton rappelle ces comédies italiennes polissonnes réalisées à la hâte après le succès des fameux **Contes de Canterbury** signés par Pasolini, même si quelques éléments fantastiques pimentent le récit de façon souvent énorme. Un personnage en érection dépasse ainsi largement le mètre (étalon, bien sûr !), un autre se rend invisible pour surprendre les femmes au logis, des amants s'envolent et copulent hardiment lors d'une scène parodiant **Histoire de fantômes chinois**, tandis qu'alternent scènes de tortures et de combats. Bosco Lam (ou Hing-lung Lam) signa aussi une version des *Mille et une nuits* et une adaptation de **La Famille Addams**, sauce Hong-kongaise, avec une bonne humeur tout aussi remarquable.

CHIQUIDRACULA

OU **EL EXTERMINADOR NOCTURNO**. 1985. RÉAL.: JULIO ALDAMA. SCÉN.: JOSÉ LOZA. INT.: CARLITOS ESPEJEL, LUIS MANUEL PELAYO, TERE VELAZQUEZ, ANA LUISA PELUFFO, BRUNO REY, RESORTES (ADALBERTO MARTINEZ). PROD.: ROGELIO AGRASANCHEZ, IMPULSORA MEXICANA. MEXIQUE.

Le titre n'augure rien de bon et, en effet, rien de bon ne se produit vraiment. Un petit garçon, marqué par de fréquentes visites au musée de cire de Mexico, rêve que Dracula lui apparaît en personne, toutes canines dehors. Il va prolonger cette obsession en se déguisant en « Chiridracula » pour terrifier son entourage. L'exemple parfait de l'utilisation d'un thème à des fins purement mercantiles, où les rares effets comiques s'évertuent à ridiculiser les conventions du genre. Avec les charmantes Ana Luisa Peluffo (**La Cabeza Viviente**, plus une quinzaine de films fantastiques) et Tere Velazquez (décédée en 1998, et sœur de Lorena Velazquez, cette dernière une ex-Miss Mexique apparue dans une bonne vingtaine de titres fantastiques, dont huit avec le célèbre Santo).

CHIRURGIEN AMÉRICAIN

TITRE US : **A TWENTIETH CENTURY SURGEON**. 1897. RÉAL.: GEORGES MÉLIÈS. INT.: GEORGES MÉLIÈS. PROD.: STAR FILM. FRANCE.

La plus ancienne adaptation du *Frankenstein* de Mary Shelley remonte à 1910, et pourtant Méliès s'inspire déjà de ce thème treize ans auparavant dans ce court sujet où un génial savant greffe deux jambes à un malheureux cul-de-jatte. L'expérience réussit à la satisfaction générale, et le chirurgien s'avise alors de remplacer la tête disgrâcieuse de son patient. Il s'agit de la fidèle reprise d'une pièce créée par Georges Méliès au Théâtre Robert Houdin en 1892 et titrée à l'époque *La Chirurgie de l'avenir*. Le cinéaste avait acquis les droits d'exploitation de ce grand lieu de la magie en 1888. Il y rencontra une de ses actrices régulières, sa future femme Jehanne d'Alcy.

Chitty Chitty Bang Bang : dans la grande tradition de la comédie musicale britannique (Sally Ann Howes et Dick Van Dyke).

CHITTY CHITTY BANG BANG

1968. RÉAL.: KEN HUGHES. SCÉN.: ROALD DAHL, KEN HUGHES. INT.: DICK VAN DYKE, ROBERT HELPMAN, SALLY ANN HOWES, HEATHER RIPLEY, LIONEL JEFFRIES, GERT FROEBE, BENNY HILL. PROD.: ALBERT BROCCOLI, WARLFIELD PRODUCTIONS, D.F.I. DISTR.: ARTISTES ASSOCIÉS. GB.

Dans la grande tradition de la comédie musicale fantastique à la **Mary Poppins** (avec le même Dick Van Dyke), Ken Hughes adapte à l'écran ce récit de Ian Fleming, le père des « James Bond », mettant en vedette une délicieuse voiture aux pouvoirs magiques. Sur le rythme saccadé de son « chitty chitty bang bang », ses passagers, deux enfants et deux adultes bientôt amoureux l'un de l'autre, vont vivre quelques folles aventures avant de se bâtir un doux cocon familial. L'histoire un peu mièvre force pourtant la sympathie et les lyriques l'emportent finalement, conçus par les auteurs de **Mary Poppins** et de **L'Apprentie sorcière**. Benny Hil apparaît en curieux marchand de jouets dans une région où l'on emprisonne les enfants, traqués par l'inquiétant Robert Helpmann, dont le maquillage rappelle un peu la méchante sorcière de l'Ouest du mythique **Magicien d'Oz**. Un pur divertissement familial, naïf, moral, et doucement kitsch, à la manière de ces contes manichéens de la Comtesse de Ségur. Toute une époque !

CHLOE

OU **CHLOE : LOVE IS CALLING YOU**. 1934. RÉAL.: MARSHALL NEILAN. INT.: OLIVE BORDEN, REED HOWES, PHILIP OBER, FRANK JOYNER, GEORGETTE HARVEY, JESS CAVIN, GUS SMITH, RICHARD HUEY. PROD.: J.O. TROP. USA.

Production méconnue décrivant les aventures sentimentales d'une jeune fille, Chloe, élevée par une prêtresse vaudoue soucieuse de venger son mari Noir autrefois lynché par les Blancs. L'auteur s'attarde plus volontiers sur le mystère des origines de l'héroïne, substituée lors de son enfance, et sur une intrigue amoureuse délicate, qu'il ne s'attache aux implications fantastiques d'un tel sujet. Olive Borden (Chloe) fut une grande vedette des années vingt, mais qui vécut fort mal l'avènement du cinéma parlant. Elle tourne là son dernier film à l'âge de 27 ans.

CHO SHOJO REIKO

OU **SUPERGIRL REIKO, PSYCHIC GIRL REIKO**. 1991. RÉAL. ET SCÉN.: TAKAO OKAWARA. INT.: ARISA MIZUKI, KEN OHSAWA. PROD.: SHOGO TOMIYAMA, TOHO FILM. JAPON.

Première réalisation du responsable de quelques récents « Godzilla » nippons. Arisa Mizuki, devenue depuis top model, interprète une lycéenne développant de supers pouvoirs psychiques qui lui permettent notamment de débusquer un esprit maléfique hantant le campus. Takao Okawara, homme à tout faire sur le tournage, se chargea également des divers trucages, le faible budget ne permettant pas l'emploi d'un véritable spécialiste. Le script s'inspire quant à lui d'une trilogie implicant une étudiante dotée de pouvoirs magiques (dont le **Sukeban Deka** de Hideo Tanaka, avec la ravissante Yoko Minamino dans le rôle de l'héroïne).

LE CHOC DES MONDES

WHEN WORLDS COLLIDE. 1952. RÉAL.: RUDOLPH MATE. SCÉN.: SYDNEY BOEHM. INT.: RICHARD DERR, BARBARA RUSH, MARY MURPHY, PETER HANSON, JOHN HOYT, STEPHEN CHASE, STUART WHITMAN. PROD.: GEORGE PAL, PARAMOUNT. USA.

Lointaine préfiguration de nos **Astéroïde** ou **Armageddon** d'aujourd'hui. L'intrigue vise à savoir si le Monde va bien exploser en 1952, et la réponse est « oui ! », à la surprise générale. Deux astres se rapprochent de la Terre, l'un doit la frôler provoquant diverses catastrophes, l'autre la heurter de plein fouet. Devant l'impossibilité d'envoyer Bruce Willis, trop jeune à l'époque, une équipe scientifique s'acharne à construire une fusée capable d'emporter quarante personnes sur la planète Zyra, supposée accueillante, ceci avant la disparition de la

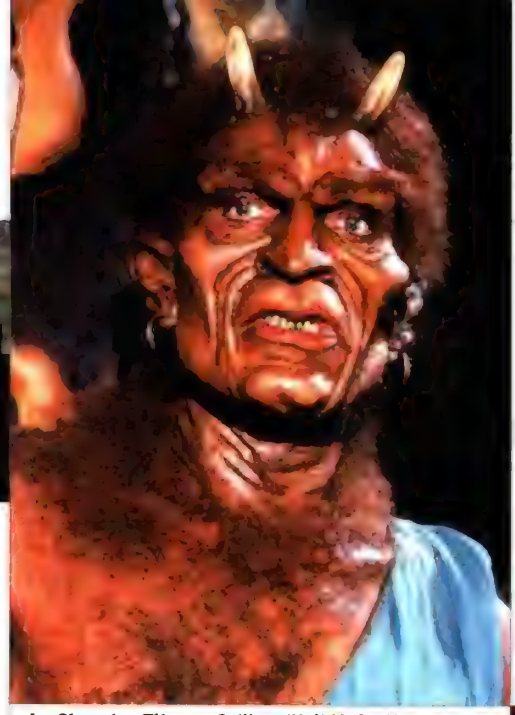
New York city après la secousse du « Choc des Mondes ».

Terre. L'aventure séduit, et les effets spéciaux, couronnés d'un oscar, impressionnent le public, mais sa redécouverte d'après nos critères contemporains déçoit généralement le cinéphile de base. La morale chrétienne y domine (George Pal oblige) et l'action s'étire, plombée par la romance du couple Richard Derr/Barbara Rush, nouveaux élus d'un Monde à reconstruire. Le script parut, sous forme de photos-roman, dans la mythique revue *Star-Ciné-Cosmos* (n°11 du 24 février 1962).

LE CHOC DES TITANS

CLASH OF THE TITANS. 1980. RÉAL.: DESMOND DAVIS. SCÉN.: BERVERLEY CROSS. INT.: LAURENCE OLIVIER, CLAIRE BLOOM, MAGGIE SMITH, URSULA ANDRESS, PAT ROACH, BURGESS MEREDITH, FREDA JACKSON, FLORA ROBSON. PROD.: CHARLES H. SCHNEER, RAY HARRYHAUSEN, MGM. DISTR.: CIC. USA.

Le Choc des Titans ressemble au testament spirituel d'un Ray Harryhausen déjà responsable de maintes féeries. Il imagine pour l'occasion des personnages qui lui tenaient sûrement à cœur et en tout cas inédits dans son bestiaire animé pourtant déjà bien fourni. Le brave Persée affronte ainsi Calibos, un monstre repoussant, arrache aux trois Grées leur secret, traverse le Styx sur l'esquif du passeur/squelette Charon, terrasse Cerbère, le chien des Enfers, décapite la Méduse, abat les scorpions géants nés du sang venimeux de cette Gorgone, et enfin pétrifie le gigantesque Kraken s'apprêtant à dévorer sa belle Andromède. Mais ici, ce sont les Dieux qui tirent les ficelles et influent sur le destin des mortels, comme autrefois dans **Jason et les Argonautes**. Des Dieux qui s'en-



Le Choc des Titans : Calibos (Neil McCarthy) connait des problèmes dans son ménage !

nuient ferme soit dit en passant (à moins qu'il ne s'agisse des acteurs eux-mêmes. Voir comment Ursula Andress, en Aphrodite, se morfond dans un coin du décor à jouer les figurantes), des Dieux qui s'accusent mutuellement, se jalousent, s'affrontent et reproduisent en fait sur l'Olympe les mêmes défauts des hommes pour des griefs aussi mesquins. Mais les Dieux ne les avaient-ils pas justement créés à leur image ? (M21P.16, M24P.47).

LE CHOIX DES SEIGNEURS

HEARTS AND ARMOUR/I PALADINI. 1983. RÉAL.: GIACOMO BATTIATO. SCÉN.: LUCIANO VINCENZONI, SERGIO DONATI, GIACOMO BATTIATO, D'APRÈS LUDOVICO ARIOSTO. INT.: RICK EDWARDS, MAURIZIO NICHETTI, BARBARA DE ROSSI, TANYA ROBERTS, GIOVANNI VISENTI, ANTHONY VOGEL. PROD.: NICOLA CARRARO. DISTR.: WARNER COLUMBIA FILM, ITALIE/USA.

Cet avatar stérile de l'Héroic-Fantasy italienne transpose l'intrigue de Roméo et Juliette dans les décors d'**Excalibur**. Durant la guerre de religion, un preux chevalier s'amourache d'une princesse maure, tandis que la chrétienne Bradamante convoite son frère Ruggero, une belle tête de Maure lui aussi. L'amour triomphera bien entendu, dans le choc des armures et le fracas des épées. Ce scénario très sommaire lasserait les plus patients si Battiato ne jouait avant tout sur l'esthétisme précieux de ses décors, sa photographie, ses costumes et ses interprètes féminines, les ravissantes Barbara de Rossi et Tanya Roberts (ah si, arrêtez, j'ai des photos...). L'effort porte aussi sur les armures, chaque chevalier arborant même un heaume différent garni d'un emblème aussi mahousse qu'ahurissant. C'est assez dire si le public se gondole grave à chaque nouvelle apparition, au mépris du tragique de la situation. Profonde injustice d'ailleurs, car pendant ce temps-là les pitreries insupportables d'un magicien bavard ne font rire personne, pas plus que les efforts du faux dévôt se rendant invisible pour violer facile la belle Tanya Roberts. Noble tâche, cependant ! (M31P.43).

Le Choix des seigneurs... se porte pour l'instant sur Barbara de Rossi !

CHOKE CANYON

1986. RÉAL.: CHUCK BAIL. SCÉN.: OVIDIO G. ASSONITIS, SHEILA GOLDBERG, ALFONSO BRESCIA. INT.: STEPHENS COLLINS, VICTORIA RACIMO, LANCE HENRIKSEN, BO SVENSON, NICHOLAS PRYOR. PROD.: OVIDIO G. ASSONITIS, BROUWERSGRACHT INVESTMENTS. USA.

Un physicien écolo affronte l'équipe d'un industriel corrompu décidé à transformer un canyon touristique en décharge nucléaire. Le passage attendu de la fameuse comète de Haley lui permet d'expérimenter un engin capable de transformer le son en énergie pure pour ainsi se débarrasser des malfrats. Production opportuniste de Chuck Bail, plutôt habitué au petit écran (épisodes de ***Chips, Manimal, K 2000***), derrière lequel plane l'ombre des besogneux Ovidio G. Assonitis (alias Oliver Hellman) et Alfonso Brescia (plus souvent nommé Al Bradley). Un film pavé de bonnes intentions, mais hélas victime de son micro-budget.

CHOMPS

1979. RÉAL.: DON CHAFFEY. SCÉN.: DICK ROBBINS, DUANE POOLE. INT.: JIM BACKUS, WESLEY EURE, CONRAD BAIN, VALERIE BERTINELLI, CHUCK MCCANN, REGIS TOOMEY, RED BUTTONS. PROD.: JOSEPH BARBERA, AMERICAN INTERNATIONAL PRODUCTION. USA.

Les producteurs de nombreux cartoons et de la future ***Famille Pierrafeu*** imaginent cette comédie qui anticipe sur la série des **Robocop**. Brian Foster joue le jeune électronicien à l'origine de *« Canine Home Operational Protection System »* (C.H.O.M.P.S., donc…), en fait un chien-robot capable de défendre le foyer des braves citadins grâce à sa technologie de pointe et ses super-pouvoirs. Les gags sont pauvres et l'intrigue sommaire, malgré les efforts d'un concurrent déloyal (Jim Backus) prêt à tout pour saboter le projet et s'emparer du prototype. Mais tout finit bien comme prévu, et le petit génie pourra épouser la fille de son patron dans ce « Benji » cybernétique qui n'a apparemment pas séduit grand monde.

THE CHOOPER

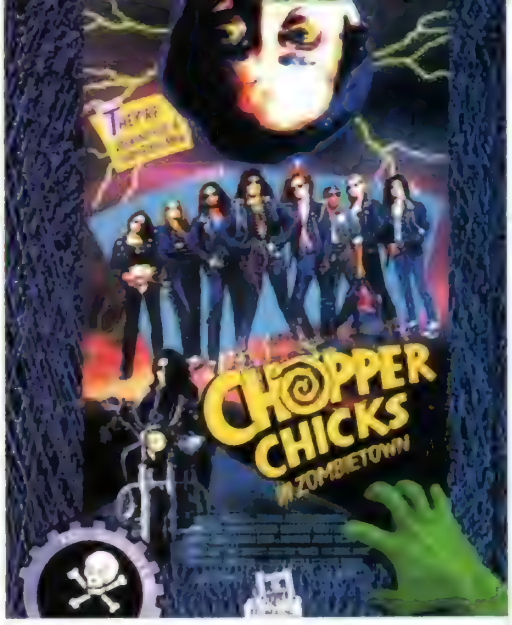
OU **CURSE OF THE EVIL SPIRIT**, OU **BLOOD SHACK**. 1971. RÉAL.: WOLFGANG SCHMIDT (RAY DENNIS STECKLER). SCÉN.: CHRISTOPHER EDWARDS, RAY DENNIS STECKLER. INT.: JASON WAYNE, RON HAYDOCK, CAROLYN BRANDT, LINDA STECKLER, LAURA STECKLER, LAUREL SPRING. PROD.: CAROL FLYNN, RAY DENNIS STECKLER, STECKLER ENTERPRISES. USA.

Le doux illuminé Ray Dennis Steckler signe sous son pseudonyme habituel de Wolfgang Schmidt une de ces folies dont il garde le secret. L'auteur de **Rat Pfink A-Boo-Boo** (savoureuse parodie des duos de super-héros), et surtout de l'inclassable **The Incredibly Strange Creatures who Stopped Living and Became Mixed-up Zombies** (film célébré à sa juste valeur par toute une génération de journalistes payés au feuillet), l'auteur, donc, reprend le schéma du tueur encapuchonné (ici le fantôme d'un sorcier indien) courant à fond la caisse après des jeunes filles éperdues de frayeur. Car il faut savoir que, toute sa vie, Steckler n'a filmé que ça, aimé que ça, au point de reproduire la scène lors d'avant-premières de ses films. Un vrai illuminé, mais tout de même assez rusé pour imposer une nouvelle fois dans le rôle de l'héroïne sa compagne Carolyn Brandt, tandis que ses filles, Laura et Linda, participent au casting. Pour les amateurs, le méchant est ici un ancien chanteur de Rockabilly, également éditeur d'un des premiers magazines d'horreur américain, Fantastic Monsters.

CHOPPER CHICKS IN ZOMBIETOWN

1989. RÉAL. ET SCÉN.: DAN HOSKINS. INT.: DON CALFA, JAMIE ROSE, CATHERINE CARLEN, LYCIA NAFF, WHITNEY REIS, ED GALE, VICKI FREDERICK, KRISTINA LOGGIA, GRETCHEN PALMER. PROD.: MARIA SNYDER, CHELSEA PARTNER/TROMA. USA.

Huit pétroleuses, lunettes noires, bottes et tenue cuir, s'auto-proclament « Cycle Sluts » (les salopes à moto !), et débarquent à Zombietown, un sorte de Tromaville pour morts-vivants. À la manière du **Réincarnations** de Gary Sherman, un croque-mort, savant fou à ses heures, et son complice nain, y implantent en effet de micro-processeurs dans la tête des défunts, qui se comportent dès lors comme les acteurs de **La Nuit des morts-vivants**. L'humour est grossier (Troma oblige), le gore agressif (maquillages signés du spécialiste Ed French), et l'érotisme suggestif avec quelques trompettes bien gaulées. À réserver cependant aux seuls inconditionnels de la firme, qui reconnaîtront au passage quelques scènes du **Retour des morts-vivants**, **Faster Pussycat, Kill, Kill**, et même **L'Invasion des morts-vivants** du Britannique John



Gilling. À ne pas manquer, la réplique qui tue, quand un jeune, identifiant son père parmi les zombies, lui recommande aussitôt *« Surtout ne mange personne, tu vas te faire repérer ! »*.

LA CHOSE D'UN AUTRE MONDE

THE THING FROM ANOTHER WORLD. 1951. RÉAL.: CHRISTIAN NYBY. SCÉN.: CHARLES LEDERER, D'APRÈS JOHN WOOD CAMPBELL JR. INT.: KENNETH TOBEY, JAMES ARNESS, MARGARET SHERIDAN, DEWEY MARTIN, ROBERT CORNTHWAITE, EDUARD FRANZ. PROD.: HOWARD HAWKS, WINCHESTER PICTURES/RKO RADIO PICTURES. USA.

Une équipe de militaires et de chercheurs découvre en Alaska un vaisseau spatial et son pilote prisonnier des glaces. L'accent porte sur la nature hors normes de cet extraterrestre issu d'une planète où l'évolution des espèces a privilégié la branche végétale. L'être participe à la fois de l'insecte et de la plante carnivore, sans circulation sanguine, sans centre nerveux, insensible aux balles, il bénéficie d'un système de régénération des tissus instantané et, bien qu'irrigué par de la sève végétale, se nourrit de plasma sanguin. Les auteurs moquent ici le xénophobisme primaire de l'Américain moyen, et renvoient dos à dos militaires et scientifiques, tout en brossant quelques caractères pittoresques. La secrétaire amoureuse du capitaine commandant la mission, et parfaitement consciente de la sienne (*« Qui veut du café ? »*, s'enquiert-elle entre deux attaques du monstre…), et le journaliste reflet de la majorité silencieuse. Un Monsieur Prud'homme de la SF pour tous, dont on attend l'avis rassurant entre le systématisme guerrier des militaires et l'humanisme fervent de l'homme de science. *« Puis-je photographier le Martien avant qu'on ne le détruise ? »* s'inquiète-t-il, avant de tirer la morale de l'histoire lors de son communiqué de presse final à la métaphore typiquement maccarthiste : *« Une poignée d'hommes a repoussé l'invasion d'une autre planète, mais la menace peut ressurgir. Surveillez le ciel ! »*.

La Chose d'un autre monde : végétale et vampirique, n'apparait jamais aussi nettement dans le film.

LA CHOSE SURGIT DES TÉNÈBRES

THE DEADLY MANTIS. 1957. RÉAL.: NATHAN HERTZ. SCÉN.: MARTIN BERKELEY, WILLIAM ALLAND. INT.: CRAIG STEVENS, WILLIAM HOPPER, ALIX TALTON, DONALD RANDOLPH, PAT CONWAY, PAUL SMITH, PHIL HARVEY. PROD.: WILLIAM ALLAND, UNIVERSAL. DISTR.: UNIVERSAL. USA.

Durant les dix premières minutes, le public se demande s'il ne s'est pas trompé de salle. Une voix off se répand en louanges sur les nombreux radars observant le ciel, les stations polaires en éveil, les navires en patrouille et une aviation américaine toute prête à intervenir. Dans ce climat d'état de guerre permanent, cet alarmisme sentencieux prêchant la suspicion, débarque, non pas une escadrille de bombardiers ennemis comme

La Chose surgit des ténèbres. L'église déjà choquée à l'époque par les aventures de l'amante religieuse !

on pouvait le craindre, mais une mante religieuse préhistorique qui, sûrement complice des producteurs, va s'attaquer de façon privilégiée à tous les militaires de rencontre. En fait, nous sommes alors en pleine Guerre Froide et l'irruption de l'insecte géant devient une métaphore du communisme menaçant le Monde Libre, comme il dénonce les mutiples dangers de l'atome (mais uniquement soviétique, bien entendu, car l'atome yankee est du bon atome, de l'atome « bio » !). Comment le ludique Nathan Juran (dissimulé sous le pseudo de Nathan Hertz), futur réalisateur des délirants et inoffensifs **Septième voyage de Sinbad** et **Jack le tueur de géants**, a-t-il pu se laisser entraîner dans une telle entreprise de propagande pour les lignes de défense américaine ? Mystère. Quant aux effets spéciaux, ils restent d'un sommaire achevé, surtout quand la caméra surprend l'animal en plein vol, semant ainsi le fou-rire dans les salles obscures.

THE CHOSEN AND THE DAMNED

OU **DARKHUNTERS**. 2002. RÉAL. ET SCÉN.: JOHANNES ROBERTS. INT.: DAN VAN HUSSEN, JEFF FAHEY, DOMINIQUE PINON, HAROLD GASNIER, SUSAN PATERNO, AZUCENA DURAN, TINA BARNES. PROD.: CAROLINE HANCOCK, CARLTON PICTURES. GB.

Une nouvelle histoire de fantômes made in England, dont l'originalité vise à établir le statut de ces âmes errantes oubliées par la justice divine, déchirées entre l'ombre (l'Enfer et ses démons) et la lumière (le Paradis et ses anges). Évidemment c'est très beau, mais aussi très superficiel, aseptisé et visible par tous, sans la moindre touche de comédie d'ailleurs, si l'on excepte la rusticité des rares effets spéciaux encore capables de vous arracher un sourire. Susan Paterno incarne Carol Miller, une psychologue capable de communiquer avec les chats, Dan Van Hussen, le détective Jack Barlow qui se prend pour Bogart, tandis que notre compatriote Dominique Pinon joue le rôle de Charles Jackson, un défunt qui s'ignore en balade entre deux mondes, celui des morts et des vivants. Sorti aux USA sous le titre de **Darkhunters**, distribué par American World Pictures.

THE CHOSEN ONE : LEGEND OF THE RAVEN

1998. RÉAL.: LAWRENCE LANOFF. SÉN.: KHARA BROMILEY, SAM RAPPAPORT. INT.: MICHAEL STADVEC, DAVE OLIVER, CARMEN ELECTRA, SHAUNA SAND LAMAS, TIM BAGLEY, DEBORAH XAVIER. PROD.: INDIA ROSE, JAMES VELASQUEZ, TROMA. USA.

La plantureuse Carmen Electra se lance sur les traces de sa partenaire d'*Alerte à Malibu*, la non moins plantureuse Pamela Anderson, dans une aventure opportuniste mêlant gaillardement **The Crow, Barb Wire** et **Mortal Kombat**. Notre belle amazone doit prendre la relève de sa sœur décédée qui détenait les pouvoirs du corbeau (le Bien), pour mieux lutter contre une autre jeune femme abritant l'esprit du loup (les forces occultes). Un simple prétexte à quelques bagarres désordonnées et deux déshabillages furtifs, dans la grande tradition Troma. Récemment diffusé sur TF6 sous le titre du **Corbeau : l'Élue**.

CHOSEN SURVIVORS

1974. RÉAL.: SUTTON ROLEY. SCÉN.: H.B. CROSS, JOE REB MOFFLY. INT.: JACKIE COOPER, ALEX CORD, RICHARD JAECKEL, DIANA MULDAUR, GWEN MITCHELL, KELLY LANGE, BRADFORD DILLMAN, PEDRO ARMENDARIZ JR. PROD.: LEON BENSON, COLUMBIA PICTURES. USA. MEXIQUE.

L'argument rappelle un épisode d'*Au-delà du réel* avec ce groupe de dix personnes choisies, puis transportées contre leur volonté dans un abri souterrain. Il s'agit de leur faire croire à la déclaration d'une guerre atomique pour mieux étudier leur comportement en pareille circonstance. L'expérience tourne à l'échec faute d'une véritable solidarité entre eux, et aussi du fait de la présence d'une colonie de chauves-souris vampires séjournant à pareille profondeur. Sutton Roley passa l'essentiel de sa carrière au petit écran, réalisant quelques téléfilms et une multitude d'épisodes de séries comme *Les Envahisseurs*, *Le Sixième sens*, *Bonanza*, *Lost in Space*, *Drôles de dames*, etc. Le cinéaste attribue l'échec de ce **Chosen survivors** à l'insignifiance du budget attribué par la co-production mexico-américaine. À moins d'un million de dollars, difficile en effet de rendre une pareille histoire crédible, tant au niveau des trucages (le vol des vampires), que des décors (les murs tendus de papier aluminium créant vaille que vaille un look supposé science-fictionnel).

CHOW YUN FAT MEETS BROWNIE GIRL

WOORYUNG GAKSHI. 2002. RÉAL.: ET SCÉN.: NAM GEE-WOONG. INT.: KU-MA KO, MYEONG-JI CHAE, JU-BONG JI, SEON-JA CHOI, SANG-GU JO. PROD.: KIM JEONG-YEONG. CORÉE DU SUD.

En dépit de son titre suggestif, Chow Yun Fat n'apparaît pas dans ce curieux conte produit par la Corée du Sud, où le héros montre un certain attrait pour les armes à feu et le célèbre acteur chinois. À la manière des Gremlins, il récupère un récipient garni d'escargots capables de se transformer en créatures humaines, douces ou bien guerrières. L'irruption d'une bande de porte-feux va permettre au jeune homme de prendre les armes et d'imiter enfin son idole. Nam Gee-woong signait deux ans plus tôt le tout aussi étonnant **Teenage Hooker Became Killing Machine in Daehakroh**, dont le plaisant titre indique assez bien le sujet. Une jeune étudiante abattue sur les ordres de son professeur/amant revient à la vie sous la forme d'un genre de robocop femelle ivre de vengeance.

CHRISTINA, PRINCESSE DE L'ÉROTISME

OU **UNE VIERGE CHEZ LES MORTS-VIVANTS**. 1971. RÉAL. ET SCÉN.: JÉSUS FRANCO. INT.: HOWARD VERNON, PAUL MULLER, JÉSUS FRANCO, CHRISTINA VON BLANC, BRITT NICHOLS, ROSA PALOMAR. PROD.: J. K. FILMS/PRODIF ETS/PRODIS FILMS. DISTR.: EUROCINÉ. LIECHTENSTEIN.

La Christina en question s'en revient au château de ses parents dont le comportement étrange ne l'inquiète pas outre mesure, ceci malgré les avertissements peureux de quelques autochtones. Une série de cauchemars va la plonger dans le monde des morts-vivants, d'où elle ne pourra jamais s'échapper. Franco s'amuse à brosser des caractères avec une cocasserie étonnante chez cet auteur. Howard Vernon compose un personnage désabusé, pianiste virtuose et philosophe à ses heures, façon Jacques le Fataliste. Britt Nichols fume, boit, et se livre à divers excès inattendus chez une morte-vivante. Il faut la voir, à l'enterrement d'un parent, répondre de façon détachée aux psaumes d'un cantique, tout en se vernissant les ongles de pieds. La tante Abigail possède le don des sentences définitives : « *Le temps qui passe est aussi long la nuit que le jour...* » soupire-t-elle d'une voix éteinte. Quant au cinéaste, il se réserve le rôle de Fabrizio, le domestique muet, boiteux, moche et maniaque sexuel, joué à la façon des chargeurs réunis. Voir comment il s'endort debout à la lecture du testament du père de Christina, ceci à grand renfort de ronflements. N'oublions pas ce père, justement, dont le spectre affligé, la corde toujours à son cou, explique à sa fille qu'on l'a assassiné et, donc, qu'il n'est pas content ! Surréel et érotique, très « Franco » comme tendance !

Christina, Princesse de l'érostisme... dès qu'elle se réveille.

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

■ Collectionneur vends nombreux DVD horreur, SF, giallo, CD musique de films, bouquins, revues, anciens numéros de Mad Movies, dont certains épuisés. Envoyer un timbre pour liste à Fabrice Lambot, 1559 avenue de la Libération *(vaut mieux arriver par le bon bout de l'avenue quand on vient chez toi...)*, 60150 Longueil-Annel.

■ Recherche tout sur Sylvester Stallone *(ses films, ses photos, sa femme, son cleps, ses slips sales...)*, Francis Bauchet, 10 avenue Georges Pompidou, 59200 Tourcoing.

■ Vends pas cher (et non peu cher) anciens numéros de Mad Movies (dont les 31 et 64), Impact (dont les 5, 26, 34, 86, 90) et autres revues fantastiques (premiers numéros de l'EF, Toxic, etc.). Liste sur demande, carte postale uniquement (si possible) à cette adresse : Mme Maryse Robert, passage à niveau 454 chemin de Saxy, 13200 Arles. Répondrai personnellement à toutes réponses reçues *(c'est toujours émouvant, et quelque part rassurant, de voir que certaines stars ont su rester simples et garder le sens du contact direct avec leur public...)*.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

Avant qu'il parte en vacances dans le Sud, on a eu beau expliquer à Bustillo qu'il devait éviter de se coller sur la tronche des huiles solaires expérimentales, notre rocker à casquette aime bien vivre dangereusement. En tout cas, maintenant, il fait moins le mariole. Allez Alex, va me laver cette vilaine peau...

Les cinq premiers à trouver le titre du film d'où provient cette photo recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Dans le n°161, il fallait reconnaître **Robot Monster** (1953) de Phil Tucker. Bravo à Christian Bertolino, Ronan Le Lay, , Paul Ferré, Ludovic Lecomte et Patrice Marcaggi (Patrice, on te file quand même ton Mad, même si on a pas trop apprécié ta remarque sur McTiernan. Petit sacripant, va !).

■ Vends ou échange K7 vidéo originales, une vingtaine de titres dont : **Maniac**, **La Dernière maison dur la gauche**, **Faux semblants, Paperhouse** + quelques DVD. Petit prix, demander liste à Carine Tari, 68 rue Jean Jaurès, 83000 Toulon.

■ Vends à prix correct VHS **Nekromantik 1** et **2**, **Toxic Avenger 2**, **La Maison près du cimetière**, **X-Tro 3**, **L'Antre de la folie**. Écrire à Speisser A. 40, rue du Printemps, 67150 Erstaein. Tél. : 03 88 98 03 96.

■ Vends DVD VHS horreur-fantastique, B.O. + de 1 000 références, dont raretés, prix intéressants. Liste complète contre deux timbres à Eric Noirez, 10 Mail Gérar Phillipe, 77185 Lognes.

■ Vends collection gore édition Fleuve Noir bon état du numéro 1 au 109 + numéros 111, 112, 113, 117, 118 + hors-série *Le bel effet gore*. Faire offre lot uniquement, pas de détails, livre Sam Raimi *Il Génio del Male* 10 €, vidéo originale bon état : **Street Trash**, **Toxic 1** et **2**, **Atomic College**, **Ozone**, **Charognard**, **Gorgo**, **Suceurs de sang**, 10 € l'unité. Ne pas oublier les frais de ports. Marc Reitenbach, 23 rue Charcot, 38100 Grenoble.

■ Collectionneur recherche en DVD ou VHS films d'horreur, SF, fantastique, toutes années confondues (50, 60, 70) à prix abordables. Écrire à Daurier Sébastien, quartier les Blagiers, 84600 Vahias. Tél. : 04 90 35 57 81.

■ Vends en VHS films avec Anthony Quinn : **Cyclone à la Jamaïque**, **La Bataille de San Sebastian**, **Les Rescapés de l'aventure**. Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

■ Recherche épisode 5 de ***Disparitions***, Patrick Monteau, 6 impasse du vieux chêne, 16370 Cherves Richemont.

■ Vends statue de Jason (**Vendredi 13**) limitée à 1 000 exemplaires dans le monde et signé par l'acteur et le sculpteur, marque NECA. Neuve dans emballage (prix public 289 €) 220 €. Je vends aussi l'action figure Jason 45 cm de la même marque (neuve non déballé) 45 €. Vends aussi DVD import horreur. Stéphane au 02 40 51 24 77 (le soir).

■ Je vends **Le Seigneur des anneaux : Les Deux tours** (version longue 4 DVD) gagné à un concours. État impeccable (encore dans son emballage d'origine). 32 € au lieu de 45 € (plus 3 € de frais de port). Je vends également **Matrix Reloaded** (édition double DVD), état impeccable, 20 € au lieu de 29,99 € (2 € de port). L'envoi est soigné (enveloppe à bulles). Nicolas Liau, 40 rue Henri Prieuré, 36400 Lacs.

■ Vends DVD zone 1 et zone 2, 10 et 15 € pièce, 400 affiches ciné de 1969 à 1995, lot ou détail, jeux photos, revues : Première, Starfix, EF, Cine News, Mad Movies, Impact, Studio, Clap-Mag, BD comics, DVD Vision. Liste contre 4 timbres à Monsieur Patrick Deshayes, 6 rue de la Pochette, 93000 Bobigny. Tél. : 06 68 37 00 68.

■ Vends **Les Larmes du tigre noir**, affiche neuve 120/160 cm 20 € + affichette neuve 60/40 cm : 10 € + T-shirt **The Shining** *(ce qui est quand même plus classe que les tee-shirts « Pâté Hénaff » de Guy Giraud... Pas vrai, Guy ?)* : 12 €. Laurent au 03 89 23 03 44.

■ Recherche le livre *80 grands succès du cinéma fantastique 2*, de Pierre Tchernia et Jean-Claude Romer. Possibilité d'échange avec le numéro 1. Sylvain Plouchard, 4 allée du Jura 91800 Brunoy. Tél. : 01 60 46 31 72.

■ Vends nombreux numéros de Starfix, l'EF (années 1992/2002) et la revue du cinéma Image et son (années 1980-1982). Liste sur demande à Phillipe Pège, 6 avenue Pasteur, 63400 Chamalières.

■ Propose *(c'est sympa comme verbe, "proposer", c'est moins agressif que "vendre" quand même...)* documents sur les vampires, Dracula, Christopher Lee, magazines sur acteurs, réalisateurs ou films précis. Vends *(bon OK, j'ai rien dit...)* films, affiches, anciens Mad Movies, Ciné Zine Zone, Monster Bis, revues américaines, espagnoles, anglaises, etc. Monsieur Guillaume Trivin, 1 place Paul Eluard, 38420 le Versoud.

■ Il me reste quelques K7 à bas prix (moins de 3 € : **Munchies**, **Crime Zone**, **Delirium**, **La Guerre des rues**, **Cat's Eyes**, **Les Anges de la haine**, **Scanner Cop**, **Soultaker**) et des fanzines (EF) des années 70 et 80. Liste à Jean-Pierre Duhayon, 10 square du Pont de Sèvres, 92100 Boulogne.

■ Recherche **La Forteresse noire** en VHS en excellent état. Firoud Dib, Cité Marcel Cachin (R-41), 93230 Romainville. Tél. : 01 41 71 07 29 ou firouddib@yahoo.fr.

■ Vends l'intégrale *Harry Potter* en cinq volumes édition de luxe Gallimard, état neuf, prix 42 € (port compris). Monsieur Padovani, 90 rue République, 13002 Marseille. Tél. : 04 91 91 75 09.

■ Vends DVD zone 2 **Steeve O Volume 3**, **Cubby House**, **Ring 0**, ainsi que des VHS originales : **Re-Animator 2**, **Candyman**, **La Nuit des morts-vivants** (n & b), et d'autres à 5 € pièces. Échange possible. Demander liste contre un timbre à Mr Fathi Temime, les Oeillets, Bâtiment L2, 83100 Toulon.

■ Vends films d'horreur, fantastique, SF, comédie et autres. Tél. à Melle Phyby : 04 50 38 68 89 à partir de 19 heures.

■ Vends revues (Starfix, Studio etc.) et jeu de photos d'exploitation. Recherche EF récents et jeu de photo d'exploitation. Monsieur Lenoble David, 39 rue de la Vendée, 31100 Toulouse.

LES HORS-SÉRIES MAD MOVIES

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante : **D.I.P., MAD MOVIES HORS SÉRIE** 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____

Pays _____

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Oui, je commande

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER**

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°2 PETER JACKSON**

Prix unitaire pour l'Europe : 8 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 10 € (frais de port compris)*

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE CINÉMAS D'ASIE**

Prix unitaire pour l'Europe : 9,50 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 11,50 € (frais de port compris)*

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

A L'OCCASION DE LA SORTIE EN SALLE DE

HUGH JACKMAN KATE BECKINSALE

VAN HELSING

1 DVD OFFERT* avec des images tirées de HUGH JACKMAN KATE BECKINSALE VAN HELSING

RETROUVEZ LES 8 PLUS GRANDS MONSTRES
DES STUDIOS UNIVERSAL DANS UNE COLLECTION

MONSTRUEUSEMENT CULTE EN DVD

CHOISISSEZ 2 DVD, PAYEZ EN 1!*

UNIVERSAL STUDIOS HOME OF THE ORIGINAL MONSTERS

Une opération à vous faire frémir d'envie !

13ème RUE LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

** Jusqu'au 23 mai 2004 et sous réserve de conditions particulières figurant sur les stickers des DVD de notre opération.*

L'ETRANGE CREATURE DU LAC NOIR : © 1954 Universal Studios. Tous droits réservés. / DRACULA : © 1931 Universal Studios. Tous droits réservés.
LA FIANCEE DE FRANKENSTEIN : © 1935 Universal Studios. Tous droits réservés. / L'HOMME INVISIBLE : © 1933 Universal Studios. Tous droits réservés.
LA MOMIE : © 1932 Universal Studios. Tous droits réservés. / LE FANTOME DE L'OPERA : © 1943 Universal Studios. Tous droits réservés.
LE LOUP GAROU : © 1941 Universal Studios. Tous droits réservés. / FRANKENSTEIN : © 1932 Universal Studios. Tous droits réservés.

UNIVERSAL

Van Helsing © 2004 Universal Studios. Tous droits réservés. - Photos et illustrations : D.R.

STAR TREK VOYAGER

POUR LA PREMIÈRE FOIS, LA SÉRIE EN DVD !

L'INTÉGRALE DE LA SAISON 1
+ 2 ÉPISODES INÉDITS DE
STAR TREK®
LA SÉRIE ORIGINALE
(NON INCLUS DANS LE COFFRET US)

A RETROUVER DANS CHAQUE SAISON :

- PLUS D'UNE HEURE DE BONUS SIDÉRANTS (COMMENTAIRES, EFFETS SPÉCIAUX...)
- DES BONUS INÉDITS, INTROUVABLES EN VERSION US
- UN PACKAGING COLLECTOR EXCLUSIF

SORTIE LE 19 MAI 2004

TM® & Copyright © 2004 déposés par Paramount Pictures. Tous droits réservés.
La licence Star Trek et produits dérivés sont propriétés de Paramount Pictures. Tous droits réservés.